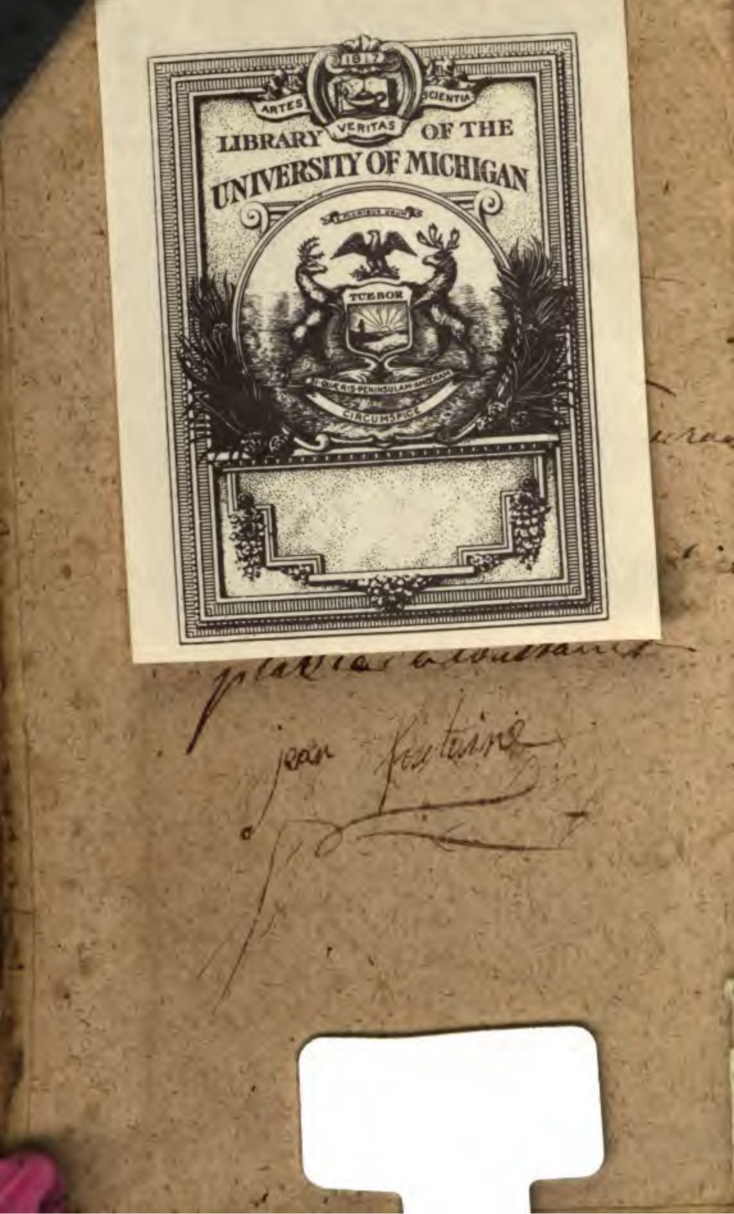

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

COURS DE THÊMES,

RÉDIGÉ

D'APRÈS LE RUDIMENT

DE LHOMOND,

Par A. R. THÉBAUT, Professeur au Lycée de Rennes.

In tenui labor.

Quatrième édition, revue et considérablement augmentée par l'Auteur.

A PARIS, chez Nyon jeune, Libraire, place de la Monnaie, N° 13;

Et a Rennes, chez l'Auteur.

De l'Imprimerie de Madame veuve Bruté, a Rennes, 1814.

Six exemplaires ont été déposés, conformément à la Loi, pour garantie de la propriété de l'Auteur, et il n'en sera délivré aucun qui ne porte sa signature.

Thibaut

PRIX. { La Syntaxe et la méth., rel. en parch. 4f. 50c.
Chaque volume séparément..... 2 50

AVERTISSEMENT.

Je me suis proposé dans cet Ouvrage d'offrir aux maîtres et aux élèves un choix de sujets de Thêmes sur chaque règle de la Grammaire Latine de Lhomond. L'accueil favorable que le public a fait aux éditions précédentes, me fait espérer qu'il recevra celle-ci avec la même bonté. Je l'ai augmentée de plusieurs sujets tirés, en partie, de l'histoire de France, et même de celle des derniers temps, si fertiles en grands événemens. (1) Fidèle au plan que j'avais adopté, je n'ai cité que des traits propres à instruire et à intéresser la jeunesse, et j'ai représenté autant de fois qu'il m'a été possible, dans chaque *Thême*, la règle dont j'avais l'application pour objet.

Comme je n'ai pu éviter d'employer souvent des phrases dont la traduction exige la connaissance de certaines règles qui ne sont expliquées par Lhomond qu'après celle-ci qui fait la matière

(1) Le *Cornelius Nepos* français, de M. Châteauneuf, m'en a fourni quelques-uns. Ce savant distingué, en m'envoyant un exemplaire de son ouvrage, m'a autorisé, avec autant de politesse que de bonté, à en faire usage pour le mien.

principale de chaque *Thême*, j'ai reporté ces phrases en *notes*, et indiqué la manière de les traduire; mais je ne me suis pas toujours astreint à faire de semblables annotations; les maîtres y suppléeront (1), suivant cette remarque de Lhomond. « Le meilleur livre élé- » mentaire, dit-il, c'est la voix du maî- » tre qui varie ses leçons, et la manière » de les présenter suivant les besoins de » ceux à qui il parle. Rien ne peut tenir » lieu de ce secours. Prétendre qu'un » livre puisse le remplacer, c'est une » pure charlatanerie. »

Si mes efforts sont aussi heureux que leur objet doit paraître utile, j'en aurai retiré le prix le plus flatteur, celui de mériter l'estime des maîtres dont j'aurai facilité les travaux, et une part dans la reconnaissance de leurs élèves.

---

(1) Comme ils suppléent certaines omissions qui se trouvent dans les Rudimens, même dans celui de Lhomond, qui, malgré son exactitude, a dit, sans faire d'exception, après le verbe *pœnitet* : Ainsi se conjuguent *me pudet*, j'ai honte, *me miseret*, j'ai pitié, oubliant d'avertir que le dernier fait au parfait *misertum est*; mais ces sortes d'omissions

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura....

ne doivent être attribuées qu'à l'impossibilité de tout dire et de rien faire de parfait.

COURS DE THÊMES,

RÉDIGÉ

D'APRÈS LE RUDIMENT DE LHOMOND.

SYNTAXE.

Manus pueri.

LA rose du jardin. La porte du Seigneur. Le Seigneur des armées. Le salon des hommes. Les livres des enfans. Les discours des maîtres. Les soldats de l'armée. Les causes de la guerre. Les troupeaux de la montagne. Les oiseaux des collines. Le fruit du travail. Les feuilles des roses. Le visage des pères. La guerre des peuples. Les études de l'homme. Les légumes

du jardin. Le temps de la nuit. La cause des rois. Les rois des nations.

La plume des oiseaux. La table des seigneurs. La fin des guerres. Les portes des temples. L'étude des livres. Les heures des jours. Le travail des soldats. Le jour de l'espérance. L'apparence de la lumière. La feuille des arbres. Le soldat des armées. Les habitans des bois. L'oiseau des collines. Les arbres des montagnes. Les droits de l'épée. Les nations du monde. Les rues de la ville. La nuit des temps. Les vices du discours. Les livres du maître. Le maître des enfans. Le temps des choses.

L'ardeur du soleil. L'éclat des astres. L'astre du jour. La beauté du monde. L'ordre des saisons. Les révolutions de l'univers. L'existence de Dieu. Le jardin du père. Les jardins des pères. L'armée du Seigneur. Les armées du Seigneur. L'enfant de l'homme. Les mains des enfans. Le travail du maître. Les travaux des maîtres. Les armées du prince. Les arts de l'antiquité. L'auteur de l'ouvrage. Les auteurs des

ouvrages. L'avancement de l'écolier. Les crimes de l'avarice. L'erreur de l'esprit. Les erreurs des esprits. Les familles des princes. Les amis des rois. Le feu de la guerre. L'historien de la nation. Les historiens des nations. L'infirmité du corps. Les infirmités des corps. L'habitant de la campagne. Les habitans des campagnes. L'histoire des temps.

Les devoirs de l'hospitalité. Les plaisirs du jeune homme. Les jeux de la jeunesse. L'honneur des juges. La magnificence des empereurs. Les maximes de l'ambition. La haine du mensonge. Le mérite des orateurs. La modestie de l'orateur. Les mœurs de la multitude. Le plaisir du moment. Les monumens de la ville. Les leçons de la nature. Les lois de la nécessité. La passion des armes. La philosophie du temps. La raison des philosophes. Les réglemens de la justice. Les bienfaits de la religion. La réputation des généraux. L'amour des richesses. Les biens de la fortune. Le sort des hommes. La fortune de César. L'harmonie de l'univers. Le bonheur des peuples.

Pater bonus.

La belle rose. Les seigneurs bons. Les vierges saintes. Les hommes savans. Les peuples courageux. Les pères sages. L'enfant heureux. Les temps célèbres. Les exemples utiles Le peuple libre. Les grands jardins. Les enfans légers. Les temps heureux. L'armée célèbre. Les grands courages. Les têtes savantes. Le travail utile. La grande statue. Les sœurs sages. Les grandes douleurs. L'histoire nécessaire. L'hospitalité louable. Le bonheur parfait. La gloire éternelle.

Les belles roses. Les grandes tables. L'homme savant. Le peuple courageux. Le père sage. Les enfans heureux. Le temple célèbre. L'exemple utile. Les corps libres. Le grand jardin. L'esprit fertile. Les injures cruelles. Les campagnes fertiles. Les amis précieux. Le courage héroïque. L'autorité nécessaire. L'enfant léger. Le temps heureux. Les armées célèbres. Le grand partage. La tête active. Les travaux utiles. Les petites statues. La sœur sage. La

grande douleur. Les livres savans. Les herbes salutaires. Les droits sacrés.

Le soleil ardent. L'ordre admirable. Dieu éternel. L'éternité certaine. L'écolier actif. Les écoliers actifs. L'adresse agréable. L'agneau doux. Les agneaux doux. L'ambition nuisible. Les arts agréables. La bonté avantageuse. Les connaissances utiles. Le citoyen honnête. Les campagnes agréables. Le capitaine belliqueux. Les capitaines belliqueux. Les beaux collèges. Le grand courage. Le désintéressement estimable. Les espèces différentes. Les enfans faibles. La famille distinguée. Les familles distinguées. La fourmi laborieuse. Les ennemis furieux. Le guerrier généreux. Les guerriers généreux. Le soldat humain. Les soldats humains. Le sort funeste. La fortune inconstante La douce harmonie. Le spectacle charmant.

Le prince indulgent. Les princes indulgens. La générosité louable. La nation généreuse. Les hommes justes. La justice nécessaire. Les lois sages. Les magistrats chrétiens. La médiocrité

précieuse. Le monarque puissant. L'injustice odieuse. La multitude oisive. Les bons ouvrages. L'orgueil vicieux. Les peuples nombreux. Les citoyens paisibles. Les travaux pénibles. Les projets utiles. Le monument précieux. La philosophie salutaire. Les armées soumises. Les plaisirs vrais. Les empires florissans. Les exploits illustres. La réponse ingénieuse. Les réponses ingénieuses. L'oracle ambigu. La destinée incertaine. Les destinées incertaines. L'éternité redoutable.

Récapitulation des sujets précédens.

La petite rose des jardins. Les grandes portes des seigneurs. L'heureux Seigneur des grandes armées. Les malheureux enfans des hommes. Les livres de l'enfant sage. Le discours du maître sage. Les courageux soldats des armées. Les malheureux effets de la guerre. Les beaux oiseaux des collines. L'heureux fruit du travail. Les grandes feuilles de la belle rose. Les visages des bons pères. La guerre active des peuples malheureux. Les grandes études de l'homme savant. La plume légère

des oiseaux. Les herbes salutaires de la colline. Le beau jardin du maître. Les travaux du peuple libre. Les beaux cerfs des bois. Les plumes noires des corbeaux. Les temps malheureux de la guerre.

Pater meus.

Nos sages réglemens. Notre divine religion. L'assurance de notre salut. Ma belle rose. Mon grand livre. Notre temple saint. Nos discours savans. La petite statue. Votre sœur sage. Nos corps petits. Nos armées courageuses. Vos jours heureux. Nos grands troupeaux. Ces bois célèbres. Ces exemples sages. Ces temps malheureux. Ce beau discours. Cette armée courageuse. Cet exemple salutaire. Nos pères sages. Ces hommes heureux. Ces cerfs légers. Cette belle table. L'assurance de nos droits. Les différens temps de notre vie.

Mon zèle utile. Mes belles campagnes. Mes terres petites. Nos grandes affaires. Notre académie savante. Nos bons amis. Votre grande adresse. Nos ancêtres sages. Nos armes heureuses.

Nos auteurs savans. Cette assemblée nombreuse. Cette passion aveugle. Nos grands capitaines. Cette cause célèbre. Nos citoyens paisibles. Votre grande clémence. Nos ennemis cruels. Notre commerce avantageux. Vos condiciples studieux. Nos conseils utiles. Votre douce consolation. Ces crimes opposés. Nos défauts semblables. Nos devoirs difficiles. Ces élèves soumis. Notre empire immense. Ces temps d'erreur. Cet ouvrage de mon ami. Les travaux de ce potëe estimable. L'incertitude de notre destinée. Les peines de notre vie. Les inquiétudes de l'avenir.

La médiocrité de nos biens. L'infamie des mauvais citoyens. Le bonheur des hommes honnêtes. La magnificence de notre prince. La grande douceur de nos enfans studieux. Le prix de mes efforts heureux. Les vastes états de notre monarque. Le temps heureux de l'enfance. Les ennemis de notre patrie. La gloire de nos grandes expéditions. Les grandes affaires de cette famille estimable. Le fruit précieux de votre générosité. Le courage de nos guerriers célèbres. Ces habitans

heureux. Ce jeune homme imprudent. La vertu de nos magistrats. Les grandes armées de notre bon prince. Les victoires nombreuses de nos soldats.

Pater qui.

Cet enfant poli qui.. Ces livres saints qui... Notre sœur savante qui... Ces grands vices qui.. Notre beau troupeau qui... Les hommes courageux qui... Le peuple libre qui... Les portes de ce temple qui.. Les grandes études qui... Le jour salutaire qui... Cette heure qui... Cette table qui... Ces peuples heureux qui.. Notre cerf léger qui... Ces guerres qui... Nos vins qui... Cette vierge qui... Cette grande douleur qui... Ces légumes qui.. Nos têtes qui... Nos fontaines qui.. Les exemples utiles qui... Nos fruits qui... Nos espérances qui... Ces beaux jours qui... Cette belle apparence qui... Ce travail facile qui... Ma sœur prudente qui... Ce tonnerre qui... Ces tonnerres qui... Mon seigneur qui...

Le prince glorieux qui... La reine bienfaisante qui... La dignité suprême

qui... Mon ami poli qui... Cette belle voix qui... Une vie sage qui... Toutes les vanités qui... Nos victoires célèbres qui... Ce vaste empire qui... Ces vastes états qui... Nos villes qui... Nos succès qui... Les talens précieux qui... Vos soins salutaires qui... Ces plantes utiles qui... Une santé robuste qui... Une grande satisfaction qui... Cette agréable saison qui... Les nations sauvages qui... Les soldats romains qui... Les richesses immenses qui... Nos réglemens utiles qui... Les sages réflexions qui... La récréation nécessaire qui... La mort inévitable qui... Le bonheur éternel qui... La timide innocence qui... Les biens célestes qui... Les peuples religieux qui... La clémence divine qui...

Votre empereur puissant qui... Notre sainte religion qui... Mon vif regret qui... Ces projets utiles qui... Les vrais philosophes qui... Notre chère patrie qui... Les orateurs célèbres qui... Les beaux monumens qui... Les malheurs publics qui... Les vraies louanges qui... Ces maximes qui... Les ouvrages longs qui... Le caractère inquiet qui... La

France glorieuse qui... L'expérience nécessaire qui... Cette circonstance heureuse qui... Les traités avantageux qui... Les guerres continuelles qui... La paix désirable qui... Les vertus domestiques qui... Le sage gouverneur qui... Les lois nécessaires qui... La vérité éternelle qui...

Ego sum.

J'étais. Ils étaient. Nous avons été. Ils furent. Tu avais été. Ils seront. Il aura été. Soyons. Les pères ont été. Les enfans seront. Le Seigneur est. La lumière fut. Le temple qui était. Les vertus qui auront été. Nos livres saints qui seraient. Ces corps qui étaient. Nos soldats qui sont. L'espérance qui est. Nos temples célèbres qui furent. Nos enfans sages qui ont été. Nos vies qui sont. Les temps malheureux qui furent. Le temps heureux qui sera.

Mes amis qui sont. Les belles voix qui étaient. Un citoyen honnête qui fût. Une grande victoire qui sera. Les vastes empires qui avaient été.

Cette grande société qui était. Ces oiseaux légers qui seront. Les peuples soumis qui auront été. Le successeur qui est. Les belles victoires qui furent. Les rois puissans qui seraient. Notre sainte religion qui sera. Les réglemens sages qui sont. Les belles lois qui auraient été. Cet ouvrage précieux qui aurait été. Le Seigneur qui est, qui a été, qui sera. La vertu qui était, qui avait été, qui serait. Les vertus qui sont, qui furent, qui seront. Le sort inévitable qui est. La nature humaine qui serait. La félicité éternelle qui sera. Les maux publics qui furent. La prospérité admirable qui avait été. Les beaux triomphes qui seront.

Le prince qui est présent, qui sera présent. Ce grand prince qui était présent. Les vices qui nuisent, qui nuisaient, qui nuiront. Un grand général a assisté, assistera. Les vertus avaient manqué. Notre prince préside, présidait, présidera. L'orateur célèbre qui avait présidé. Les terres qui seront dessous. Notre ami qui assisterait. Les peuples soumis qui

étaient présens. Cette nation belliqueuse qui fut présente. Tous les princes président. La Providence divine préside. Nous qui sommes présens. Le Sauveur du monde qui assiste, qui a assisté, qui assistera.

Les pères qui sont présens. Les roses qui manquaient. Les soldats courageux qui seront présens. Les hommes savans qui assisteront à. Les grands vices qui nuisent à. Les grands seigneurs présideront à. Les hommes savans ont manqué. Je serai absent. Mes sœurs furent absentes. Le seigneur fut présent. Les bois qui sont dessous. Le prince sera absent. Cet homme aura assisté. Les voyageurs qui furent absens. Les fruits manquent, qui ont manqué, qui manqueront.

Nos enfans qui aiment. Nos pères qui ont aimé. Les soldats courageux qui aimaient. Les maîtres sages qui aimeront. Les sœurs polies qui ont lu. Les peuples savans qui lurent. Les exemples qui avertissent. Les bonnes mères qui avaient lu. Nos frères sages qui écoutent. Mon maître prudent qui

avertit. Les grands troupeaux qui aiment. Le peuple heureux qui est. Notre travail utile qui fut. Cette belle statue qui était. Nos villes qui obéissent, qui obéissaient. Cet écolier studieux qui assistait, qui assisterait, qui aurait assisté.

Nous qui aimons, qui avons aimé, qui aimerons. Ceux qui aiment, qui aimèrent. Les mères tendres qui aimeraient, qui avaient aimé. Les bons princes aimeront, auront aimé. Les enfans studieux qui ont loué, qui avaient loué. Les maîtres laborieux qui appèlent, qui appelaient. Notre Seigneur appelle, appellera. Le père a blâmé et blâmera. Le bras qui frappe, qui a frappé, qui frappera. Tous les hommes qui avaient loué, qui auraient loué. Les maîtres enseignent, enseigneront. Le seigneur avertit, avertira. Les bons rois qui avertirqnt. Cet auteur avait averti. Les fruits emplissent, emplissaient, empliront. Les philosophes enseignent, enseigneront. Les peuples écoutent, écouteront.

Les hommes qui lisent, qui auront lu.

Nous lisions Ces auteurs savans avaient lu, liraient. Tu liras. Vous lirez. Les orateurs qui écrivent, qui écriront. Nous avons connu. Tu connaîtras. Notre prince a vaincu, vaincra. Nos enfans ont écouté, écouteront. Nous avons entendu. Toutes les nations qui entendront, qui auront entendu. Les princes fortifient, fortifieront. Les lois qui punissent, qui ont puni, qui puniront. Les peuples heureux auront obéi, obéiront, obéiraient, auraient obéi. La justice divine qui jugera. Les généraux qui ont fortifié, qui fortifiaient, qui auraient fortifié.

Le seigneur qui appellera. Les seigneurs qui appelleront. Le Père éternel qui juge, qui aura jugé, qui aurait jugé. Les peuples qui ont loué. Les pères qui ont blâmé. Les maîtres qui blâmeront. Les hommes savans qui instruisent, qui ont instruit, qui instruiront. Le tonnerre qui épouvante. Les tonnerres qui épouvanteront. Les enfans qui tiennent, qui ont tenu, qui tiendront. Les oiseaux qui emplissent, qui avaient empli. Le seigneur instruit, instruira, aura instruit.

Nos soldats qui ont vaincu, qui vaincront. Les vices tuent. La guerre qui tuera. Les hommes savans qui ont lu, qui liront. Les discours sages qui appellent, qui appelleront. Ma sœur qui instruit. Votre enfant qui a tenu. Les maîtres qui ont écrit, qui écrivent, qui auront écrit. Nos grandes armées qui connaissaient, qui avaient connu, qui connaîtraient, qui auraient connu. Le peuple libre qui blâme, qui blâmera. Les grands peuples qui blâmeront. Les poëtes savans qui ont loué, qui loueront, qui auront loué.

Amo Deum.

Nous aimons les roses. Les maîtres avertissent les enfans. Nous lisons les livres. Nous recevons les exemples. Les peuples écoutent les discours. Les soldats aiment la guerre. Nos pères aimaient les exemples. Le seigneur avertit ses enfans. Nous avons entendu le tonnerre et les tonnerres. Les enfans sages aiment les bons exemples des pères. L'armée a reçu les chars utiles. Je lirai les livres savans de ce maître. Les hommes ont reçu la lumière du

jour. Les oiseaux louent le Seigneur des hommes. Tous les peuples de la terre loueront l'Auteur de la nature.

Les peuples louent le Seigneur des armées. Ils blâment les soldats paresseux. Le père avait aimé ses enfans sages, et avait loué la vertu de ses filles. Le temps de la guerre instruit les hommes légers. Les grandes guerres épouvantent les peuples. Ces roses rempliront nos jardins. Nos soldats courageux ont vaincu tous les peuples. Mon ami a écrit son livre. Il connaît tous les vices des hommes. Le Seigneur a ouvert la porte de ses temples. Il soulage les pauvres qui aiment la vertu, et il entend les soupirs des hommes malheureux.

J'invoque le Juge souverain de la terre. J'aime les petits enfans, et je blâme les vices des hommes. Je louerai les armées célèbres de nos pères. Tous les soldats de notre armée désirent la paix. Ils ont reçu de grandes blessures. Ils louent les grands exemples de leurs généraux, et ils blâment les soldats paresseux. Les enfans sages

aiment l'étude des livres utiles. Le bras du Seigneur frappera l'homme méchant, et punira les vices honteux. Le Juge suprême a changé la face du monde. Il réprimera l'orgueil des nations impies.

Les soldats aiment, ont aimé, aimeront le prince. Les guerriers aiment les bons généraux de l'armée. Les nations de l'Europe ont loué le courage de nos soldats. Nous louons les hommes honnêtes qui aiment la vertu. Les maîtres punissent les enfans qui fuient le travail. Nous estimons les auteurs qui instruisent les peuples de la terre. Nos armées courageuses ont épouvanté les ennemis de la France. Le Seigneur soulagera les peines de l'homme pieux. La passion des richesses corrompt plusieurs citoyens de notre ville. J'ai connu un citoyen qui méprisait les richesses. Nous avons loué le Seigneur qui jugera tous les hommes. La colère de Dieu épouvantera les impies. La bonté du souverain Juge touche les gens de bien.

J'ai vu un auteur qui a composé un

ouvrage agréable. Il connaît les lois de la nature. Il blâme l'ambition de nos ennemis. Nous lirons les discours des grands orateurs. L'étude assidue forme les grands orateurs. Nos enfans ont reçu plusieurs prix. Je connais le maître qui a donné les prix. Les généraux du prince connaissent la discipline. Notre prince a vaincu et vaincra tous ses ennemis. Il écoutera les nations qui aiment la paix. Il protège les peuples faibles qui craignent la tyrannie. Il détruira les ligues des ennemis. Il connaît la force de ses armes. Il adore le Dieu des victoires.

Le Seigneur aimait les enfans. Les enfans ont loué le Seigneur. Nous vaincrons les peuples qui aiment la guerre. Nous lisons l'histoire des princes qui ont fondé les empires. L'amour de la vertu anime les gens de bien. La passion de la gloire a animé nos généraux. Les bons exemples inspirent l'amour de la vertu. Les enfans ignorent le prix du temps. Ils méprisent les conseils des hommes sages. Les philosophes instruisent les nations. Ils

composent des livres qui instruisent les peuples. Des moissons abondantes enrichiront les laboureurs vigilans. Le souverain juge des hommes entend les plaintes des faibles. Il condamne l'orgueil des grands. Il exauce les prières sincères.

La France accablera son ennemi. Nous aimons l'étude des beaux arts. Les petits enfans apprennent la grammaire. Tous les hommes désirent le bonheur. Les grands capitaines cherchent la gloire des combats. J'estime le citoyen qui donne des conseils utiles. Je loue l'homme laborieux qui cultive ses terres. Le désir de la paix animait plusieurs princes. Nos ennemis ont entretenu la guerre. Ils redoutent le moment de la paix. Ils ont excité plusieurs nations paisibles. Ils connaîtront les malheurs d'une longue guerre. Mon ami glorifie le Seigneur. Dieu a vu l'humilité de son serviteur. Il fortifie le faible. Il soulage le pauvre. Il abat l'orgueilleux.

Amor à Deo.

Les enfans sont avertis par les maî-

tres. Les livres sont lus par nous. Les exemples sont reçus par eux. Les discours sont écoutés par les peuples. La guerre est aimée par les soldats. Les bons exemples étaient aimés de nos pères. Les enfans sont avertis par le Seigneur. Les tonnerres seront entendus. Les bons livres sont aimés des enfans sages. Les chars utiles ont été reçus par l'armée. Les livres savans de ce maître seront lus par moi. La lumière du jour a été reçue par les hommes. Le Seigneur est loué par les oiseaux qui chantent les merveilles de la nature. Les soupirs des malheureux sont entendus par lui.

Le Seigneur des armées est loué par les peuples. Les soldats lâches sont méprisés de tous les généraux. Les historiens de l'antiquité sont lus par les princes. Des réglemens sages sont établis par eux. Les enfans sages avaient été aimés par le père, et la vertu des filles avait été louée par lui. Les hommes légers sont instruits par le Seigneur. Tous les peuples ont été vaincus par nos soldats courageux. Un livre a été écrit par un homme savant. La porte

des temples a été ouverte par le Seigneur, et les hommes malheureux sont entendus par lui.

Les petits enfans sont aimés par moi. Les armées célèbres de nos pères seront louées par les peuples. Les temps de la guerre sont redoutés par les soldats de nos ennemis. De grandes blessures ont été reçues par eux. Le vice des soldats paresseux a été blâmé par nous. L'étude des livres utiles est aimée par les enfans sages. L'homme méchant sera frappé par le Seigneur, et les vices honteux seront punis par lui. Le petit enfant a été entendu par sa mère. Le Seigneur des hommes sera loué de tous les peuples. La religion du vrai Dieu est pratiquée par les peuples policés.

Le monde a été créé par le Seigneur. L'univers est gouverné par lui. Plusieurs villes ont été fondées par des rois. Les causes célèbres sont jugées par les juges distingués. La philosophie est aimée par les grands princes. Les bonnes lois ont été rétablies par notre prince. La vérité a été recherchée par

les philosophes. Mon zèle a été loué par mes amis. Les ennemis ont été accablés par nos soldats, La terre a été parcourue par des voyageurs savans. Le chant des oiseaux a été entendu par les hommes. J'ai vu la ville qui a été fondée par notre prince, et j'ai parcouru les provinces qui ont été soumises par lui. Le bonheur des hommes sages est compris par nous. Les louanges de Dieu seront chantées par les hommes pieux. Le nom du Seigneur sera invoqué par moi. Dieu infini est adoré de toutes les nations de l'univers.

Les hommes malheureux ont été soulagés par le prince. Les mauvais desseins ont été blâmés par les citoyens honnêtes. La religion a été rétablie par un grand prince. Les colléges sont fréquentés par les écoliers. Les bons auteurs ont composé les ouvrages utiles qui sont lus par les écoliers. L'ambition est méprisée par tous les princes justes. Le jugement des enfans est formé par les maîtres habiles. Cette grande affaire sera jugée par le magistrat. Le courage de nos soldats a été vanté par nos ennemis. Les sciences

étaient connues d'Aristote. L'Asie est connue de tous les voyageurs. Elle est habitée par des peuples anciens. Les lettres sont cultivées par les peuples de l'Europe. Les louanges du Seigneur seront chantées par les enfans. Le juste sera récompensé par lui.

Rome fut fondée par un prince belliqueux. La gloire de cette ville a été célébrée par plusieurs poëtes. Les ruines de la Grèce ont été vues par un voyageur célèbre. Il regrette les villes qui ont été détruites par les peuples ambitieux. La vie champêtre est aimée par les hommes sages. L'agriculture est estimée de tous les peuples libres. Le commerce est exercé par les nations industrieuses. Les grandes vertus sont pratiquées par les grands hommes. Les grands crimes sont commis par les hommes vicieux. La philosophie fut cultivée par Aristote. La terre est habitée par des peuples différens. Les peuples sauvages sont méprisés par les nations policées. Ils occupent une grande partie de la terre. Ils ignorent les avantages des lois. L'hospitalité était exercée par les

francs. Ils étaient gouvernés par des princes belliqueux.

RÈGLE DES VERBES DÉPONENS.

Imitor patrem.

J'exhorte les enfans sages, et j'admire les hommes célèbres. Je prie le Seigneur, et je respecte nos pères. Je suis les grands exemples. Nous admirerons les grands hommes qui imitent les beaux exemples des temps célèbres. Les enfans de cet homme sage respectent les maîtres prudens. Nos armées auront pitié des peuples malheureux. Nos enfans caressaient le maître de ce beau jardin. Ils se servent des livres savans, et ils imiteront les exemples qui ont été loués. Nous respectons les Vierges saintes, et nous admirerons les études des hommes savans. Nous révérons l'auteur de la nature. Nous admirons l'ordre de l'univers.

Les enfans sages suivent les conseils de leurs parens; ils imitent les citoyens estimables; ils éprouvent des sentimens généreux. Les citoyens généreux ont

pitié des hommes pauvres. Le petit enfant flatte sa mère indulgente. Il fait usage des livres de son père Il imitera les bonnes qualités de sa mère. Les juges auront pitié de cet homme malheureux. Nous avons vu un enfant qui flattait sa mère et qui craignait son père. Il avait pitié des méchans. Les magistrats ont promis plusieurs récompenses. Ils se serviront de tous les moyens de douceur. Ils exhorteront les citoyens honnêtes de cette ville. Les flatteurs carressent les princes faibles Le Seigneur miséricordieux a pitié de tous les hommes. Ils éprouvent la bonté du Créateur éternel.

Mon ami a imité la sagesse de ses frères, et il suivra les bons exemples de son père. Tous les peuples respectent les grands capitaines. Les bons princes imitent les grands rois qui ont gouverné les empires. Les généraux exhortent les soldats. Ils ont acquis une grande gloire. Tous les soldats de l'Europe ont admiré le génie du prince qui gouverne la France. Il a acquis une gloire éternelle. Il a mérité l'immortalité. Il a vaincu ses ennemis,

et il a protégé les peuples paisibles. Il a étendu les limites de ses états. Il a relevé le courage d'un peuple malheureux. Il soumettra les provinces qui ont pris les armes. Il a surpassé tous les héros de l'antiquité. Le jeune prince imitera les exploits de son père. Il admirera les vertus de sa mère. Il éprouvera la faveur du ciel.

VERBES NEUTRES.

Studeo grammaticae.

Les enfans sages étudient les discours de *leurs* (1) maîtres, et blâment les grands vices de notre temps. Les mauvais exemples nuisent aux bonnes études des enfans. Les hommes sages de notre temps étudient les mœurs des peuples, et favorisent les travaux utiles. Tous les hommes sages servent le Seigneur. La guerre a nui et nuira à tous les peuples. Nous favorisons les

(1) Tant qu'on ne sera pas parvenu à la partie de la méthode qui traite de *son*, *sa*, *ses*, *leur*, etc., *leur*, pronom possessif, sera écrit en lettres italiques, et s'exprimera par *suus*, *a*, *um*.

enfans sages. Les vices du soldat nuisent à l'armée. Les hommes savans étudient les livres utiles, et les enfans lisent les livres agréables. L'ordre des choses plaît aux citoyens honnêtes.

L'oisiveté nuit aux enfans. La discorde nuit à tous les citoyens. Le prince favorise les jeunes gens qui étudient l'art militaire, et punit ceux qui nuisent aux citoyens. Nous révérons les hommes pieux qui servent le Seigneur. Nous estimons les généraux habiles qui satisfont le prince. Tous les magistrats favorisent les citoyens honnêtes. Les maîtres sages répriment les défauts qui nuisent aux enfans. La guerre nuit au commerce de l'Europe. Des peuples ont favorisé la fraude et les injustices. Les hommes qui aiment Dieu servent le prince et obéissent aux lois. Les soldats serviront le prince qui gouverne la France. Il favorisera toutes les vertus. Il récompensera les grands services.

PARTICIPES, GÉRONDIFS ET SUPINS.

L'enfant étudiant ses livres satisfait le maître, Mon frère entendant l'heure,

lira son devoir. Votre sœur imitant son frère, sera louée de tous les hommes sages. Les hommes devant écouter le Seigneur, seront aimés par nous. Nous favoriserons les enfans louant, devant louer le Seigneur. Les hommes qui cherchent l'occasion d'étudier, sont estimés des gens de bien. Tous les hommes pieux sentent la nécessité de supporter les peines de la vie. Nous chercherons les occasions de favoriser les peuples sages. Nos enfans connaissent l'avantage d'aimer l'étude des bons livres.

Nous pratiquons la justice en favorisant la vertu. J'étudie les bons livres en instruisant les enfans. Je loue le Seigneur en lisant les livres saints. J'ai connu un enfant qui lisait pour apprendre des choses utiles. J'étudie pour imiter mes maîtres. J'aime les hommes qui étudient pour instruire les enfans. J'aimerai les jardins agréables à voir, et les sciences agréables à connaître. J'irai voir mon frère qui cultive son jardin. J'irai chercher des plantes salutaires. Les princes choisissent des hommes sages pour rendre la justice.

L'homme craignant Dieu et honorant le prince goûte le bonheur. L'enfant écoutant ses maîtres, étudie ses auteurs. L'écolier aimant le travail, est estimé de ses condisciples. Les juges connaissant le coupable, prononcèrent la sentence. Les écoliers devant écouter les maîtres, fréquenteront le collège. Le collège sera fréquenté par les écoliers devant écouter les maîtres. Ce jeune homme aimé de son père, connaîtra le vrai bonheur. La religion soutient les hommes craignant Dieu. Les ennemis devant être vaincus demanderont la paix. La paix fut demandée par les ennemis devant être vaincus. Nous avons loué le courage des ennemis vaincus par nos soldats. L'homme, en fuyant l'oisiveté, évite de grands vices. Les enfans remplissant *leurs* devoirs, obéissent aux ordres de Dieu.

Nos généraux ont acquis la gloire de commander les armées du prince. Ils ont fait usage de l'art de fortifier les places. Ils cherchent l'occasion d'exercer les soldats. Les capitaines inspirent l'amour de la discipline en exerçant les soldats. Les magistrats en

obtenant la confiance du prince, sentent la nécessité de rendre la justice. L'homme est né pour travailler. L'oiseau est né pour voler. Tous les hommes sont nés pour honorer Dieu. Les héros font des choses difficiles à croire. Les auteurs composent des livres admirables à lire. Les voyageurs vont parcourir les empires pour s'instruire. Ils vont voir les pays étrangers pour étudier les mœurs des peuples.

Sur les mots indéclinables : L'ADVERBE, LA PRÉPOSITION, LA CONJONCTION et L'INTERJECTION.

Je lus hier le livre qui fut écrit autrefois par votre père, et je le rendrai demain. Cet ouvrage est généralement estimé ; je l'aime assurément beaucoup, et je le lirai toujours avec plaisir. (1) J'ai bien reconnu le style d'un homme célèbre dans toute l'Europe. Ce livre contient beaucoup de beautés, et il plaira sans doute aux hommes savans. Malheur à ceux qui

(1) Avec plaisir *libenter*.

n'estimeraient pas cet ouvrage, lorsqu'ils l'auront lu! Plusieurs savans l'ont beaucoup loué.

J'aimerai toujours les grands hommes, et j'estimerai nos pères qui étaient autrefois. Lorsque j'aurai lu mes livres, j'étudierai les vôtres. Nous avons été souvent avertis par les hommes sages. Nous entendons les oiseaux sur les collines. Les guerres rendent souvent les peuples malheureux. Elles plaisent beaucoup aux hommes qui aiment la gloire. Nous imitons ordinairement les exemples de nos pères. Nous louons avec un grand plaisir les vertus et les travaux des enfans. Le vrai mérite sera toujours estimé des grands princes.

Pourquoi les enfans aiment-ils les plaisirs? Pourquoi négligent-ils les moyens d'apprendre? En quel lieu du monde sont-ils plus sages? Nulle part assurément. Partout la jeunesse est sans expérience, et jamais elle ne pense sagement. Outre cela, elle ne suit pas toujours les conseils des hommes prudens; mais au contraire, elle les méprise souvent. Elle n'imite point

les vertus des gens de bien, et n'écoute nullement la voix de la raison. Elle ne connaît ni le prix du temps, ni les avantages de l'étude.

Nous attendons aujourd'hui nos amis, et demain nous irons ensemble voir la ville. Nous vîmes hier la maison de campagne de mon frère. Pourquoi les hommes ne pratiquent-ils pas la vertu? Est-ce qu'ils préfèrent les richesses? Assurément; ils cherchent toujours les moyens d'augmenter *leur* patrimoine. Ils aiment pareillement les honneurs et les dignités. Les soldats français combattent vaillamment, et vainquent les ennemis. Les généraux animent souvent les troupes. Tout récemment ils ont remporté une grande victoire. Ils ont fait un grand butin, et ont perdu peu de soldats. Le jour de devant la victoire, ils allèrent au devant des ennemis. Les français étaient commandés par des généraux courageux.

L'armée française était vis-à-vis l'armée des ennemis, et les généraux marchaient devant les soldats. Le combat fut livré auprès de la ville et

autour des murs. La victoire fut remportée dans l'espace de six heures. L'ennemi fut vaincu à cause de l'inexpérience de ses généraux. L'armée victorieuse pilla le camp des ennemis pendant plusieurs heures. Tous les prisonniers avaient déposé leurs armes, excepté les généraux. Ils furent placés le long du fleuve, suivant l'ordre du prince. L'armée française s'arrêta sur la colline en-deçà du camp. Elle resta sous les armes jusqu'à la nuit. Elle attendit sans murmurer les ordres des généraux. Elle reçut en présence de l'ennemi les ordres du prince touchant la discipline.

Le berger garde ses troupeaux dans la plaine pendant le jour, et les conduit dans le hameau vers la nuit. Il retient aussi ses chiens. Outre cela, il cultive non seulement son jardin, mais encore son champ. C'est pourquoi il profite des saisons favorables. Quoiqu'il ne soit pas riche, il est bienfaisant et de plus généreux, car il partage ses fruits avec les pauvres. Il est sobre et modéré, de sorte qu'il est heureux. Malheur aux autres

bergers qui ne suivent point cet exemple ! Ils ne connaissent point le vrai bonheur. Pourquoi vivent-ils sans prévoyance ? Pourquoi négligent-ils l'agriculture ? Assurément ils nignorent pas la nécessité du travail. La terre est difficile à cultiver, mais aussi elle est ordinairement fertile. Elle répond aux soins des hommes laborieux. Jamais la Providence divine n'abandonnera l'homme juste et religieux.

Supplément aux déclinaisons.

Dieu favorise les ames pieuses et humbles. Il instruit les pères de famille qui ont le cœur pur. Il bénit le fils de l'homme de bien. Il donne la force de supporter les coups du sort. Les premiers hommes aimaient la poésie, et composaient des poëmes pour honorer Dieu. Ensuite ils chantèrent les héros. Les soldats romains servaient courageusement la république. Les prêtres gardaient les temples des Dieux, et observaient les lois de la religion payenne. Les vestales entretenaient le feu sacré sur les autels. Les romains aimaient la guerre, et révéraient

surtout Mars et Pallas. Ils honoraient aussi Jupiter, comme le maître des Dieux et des hommes. La Genèse contient l'histoire de la création de l'univers. Nous avons toujours aimé ce livre sacré.

Lisez, ô mon fils, l'histoire des peuples, et cependant étudiez la musique. Cet art qui imite la nature, ne nuit point aux choses utiles. Les Dieux eux-mêmes favorisèrent Orphée. Presque tous les hommes aiment la musique. Nous admirerons toujours les grands héros et les peuples courageux. Enée respecta toujours son père, et honora les Dieux pendant toute sa vie. Imitez Enée, et vous serez aimé de vos maîtres. Virgile a écrit un beau poëme sur les voyages de ce prince, et sur les grands travaux des troyens. Quand vous connaîtrez les beautés de la poésie, vous admirerez le génie de ce poëte.

NOMS DE NOMBRE.

J'ai connu vos deux frères en cette ville; mais mon père ne connaît ni

l'un ni l'autre. Ils ont étudié la médecine pendant trois ans, et ils comprennent bien cette science. Ils aiment l'étude l'un et l'autre. Ils ne firent pas beaucoup de progrès pendant les premiers mois; mais ensuite ils acquirent une grande facilité. Ils ont été loués par tous les jeunes gens de la ville, et plusieurs les imiteront, parce qu'ils aiment eux-mêmes l'étude et la vertu. Celui qui mène une vie sage, sera toujours estimé des hommes honnêtes et des pères de famille.

J'ai lu hier deux livres excellens, et demain je lirai trois ouvrages composés par deux auteurs d'un grand mérite. Ils ont consulté plusieurs autres ouvrages pour les composer. J'estime assurément l'un et l'autre. Ils ont parcouru entièrement deux empires de l'Asie, et ils connaissent toute l'Europe. Ils ont étudié les mœurs des peuples en voyageant, et ils ont écrit des choses admirables à voir. Quand j'aurai lu le premier, le second et le troisième chapitre de ces ouvrages, j'écrirai plusieurs lettres sur les nouvelles de la ville, et j'irai au-devant

de mon père qui arrivera bientôt. Il a visité trois terres d'une grande fertilité. Il aime beaucoup l'agriculture. Il s'est appliqué pendant trois ans aux travaux de la campagne, et il connaît tous les ouvrages qui ont été composés sur l'art de planter les arbres.

SUPPLÉMENT AUX ADJECTIFS.

Doctior Petro

Altissima arborum, ou inter arbores, ou ex arboribus.

Le Créateur du monde entend les cantiques des hommes pieux. Ce jardin est beau; mais la maison est encore plus belle que le jardin. J'estime mes plus chers amis, et je les aime beaucoup. Les écoliers étaient plus sages autrefois que les jeunes gens de nos jours : ils lisaient les plus beaux livres, tandis que vous lisez souvent des ouvrages très-inutiles. Le plus petit des enfans est souvent aujourd'hui le plus méchant de tous. Ceux qui étudiaient les langues étaient alors très-humbles et très-attentifs, et ils étaient très-

faciles à conduire. Aussi ils faisaient de très-grands progrès dans les sciences.

Mon jardin est plus grand que le vôtre ; mais vos légumes sont meilleurs que les miens. Ma sœur est plus sage et plus pieuse que mon frère. Les enfans sont plus légers que les hommes. Le travail est plus utile que le jeu. Les vertus sont plus précieuses que les sciences. Je favorise le plus savant des écoliers de ma classe, et je l'estime à cause de sa grande modestie. Le plus pieux de mes amis aime beaucoup la société des gens de bien, et les jeunes gens les plus sages l'aimeront toujours. Il aime le travail, et regarde l'oisiveté comme la plus grande cause des mauvaises mœurs.

Le plus pieux des écoliers du collège a reçu le meilleur et le plus grand prix. Il avait étudié avec soin, pendant toute l'année, les livres de son maître, et il avait écouté avec la plus grande attention les réflexions de cet homme savant. Il était toujours le plus sage de ses condisciples, et le plus distingué des jeunes gens de la

ville; enfin il était le plus savant de tous ceux qui étudiaient les beaux arts dans le même collège. Il imite très-bien son frère qui viendra nous voir demain. Nous aimons beaucoup ces deux jeunes gens, parce que depuis *leur* enfance ils montrent beaucoup de piété et de vertu.

L'habitant de la campagne est plus laborieux que l'habitant des villes; et lorsqu'il modère ses désirs, il est le plus heureux des hommes. Tous les princes sages regardent l'agriculture comme le plus utile des arts. Henri-le-Grand, plus juste et plus généreux que la plupart des autres princes, soulageait les laboureurs, et encourageait la plus utile des professions. Il faisait courageusement la guerre; cependant la paix lui paraissait plus avantageuse que la guerre. Tous les français le révéraient comme le meilleur des princes, et ce bon roi voulait rendre ses sujets les plus heureux des peuples. Mais il fut tué par le plus scélérat des hommes. En le perdant, les français ressentirent la plus vive douleur, et le pleurèrent comme le meilleur des pères.

Cet enfant est plus studieux que ses condisciples, et il deviendra le plus savant des écoliers du collége. Plus pieux que les enfans de son âge, il donne constamment des exemples de vertu. Il est aussi le plus humble et le plus bienfaisant des enfans de la ville. Il sera bientôt le plus instruit de tous les écoliers. Il obtiendra les premiers prix de sa classe. Il montre un caractère facile et très-aimable. Il est beaucoup aimé de ses maîtres et de ses parens, et il mérite les plus grands éloges à cause de ses bonnes qualités. Il remplit mieux ses devoirs que ses condisciples. Nous aimons cet enfant plus que les autres écoliers. Il lit toujours les meilleurs livres et les plus utiles. Il sert ses amis avec plaisir, et ne fait de mal à personne.

Solon, le plus grand des législateurs d'Athènes, fut toujours honoré dans sa patrie. Plus sage que les autres philosophes de son temps, il établit des lois plus utiles. Les romains envoyèrent des ambassadeurs recueillir les meilleures lois de Solon. Les sénateurs plus nombreux que les tribuns du peuple,

obtinrent le droit de nommer ces ambassadeurs. Les tribuns espéraient un changement avantageux, et des lois plus populaires que les anciennes. Dans la même année, la peste, le plus terrible des fléaux, affligea les romains. La ville était dans la plus grande désolation. La peste porta sa fureur jusqu'aux villes voisines. Les malheurs de la république touchaient tous les citoyens; cependant les plus funestes dissentions les divisaient.

Ludovicus Rex.

Urbs Roma.

Puer egregiâ indole ou *egregiæ indolis.*

Cicéron, orateur célèbre parmi les romains, a écrit des ouvrages estimables. Il était d'une constance distinguée. Il sauva la ville de Rome dans des circonstances très-difficiles. Il pratiquait la justice, vertu très-précieuse dans une république. Il plaidait souvent devant les juges, pour protéger les citoyens honnêtes contre les ambitieux. Il était d'une très-grande justice. Il alla entendre les grands ora-

teurs de la ville d'Athènes, et voir les beaux monumens de cette république célèbre. Il revint ensuite dans la ville de Rome, et fréquenta les citoyens d'un mérite distingué.

Enée, prince d'un grand caractère, fonda la ville de Lavinium. Il commandait des soldats, hommes courageux. Il avait abandonné la ville de Troie, qui avait été prise et détruite par l'armée des Grecs, pour sauver les citoyens, restes malheureux de cette ville. Ce prince, fils de Vénus, lorsque la ville de Troie succomba, soutint vaillamment quelques combats dans les rues; mais ensuite, comme il ne pouvait résister à la multitude des ennemis (1), il emporta Anchise, son père et ses dieux pénates, et se retira sur l'Ida, montagne d'Asie. Il éprouva ensuite le ressentiment de Junon, ennemie des Troyens, et cependant il exécuta ses grands desseins.

(1) Comme, *quùm*, veut le subjonctif devant l'imparfait.

Socrate, philosophe Athénien, était d'un caractère doux et patient. Il honorait les dieux, et pratiquait la justice. Il instruisait avec un grand zèle les jeunes gens de la ville d'Athènes. Ce grand homme, prince des philosophes de son temps, fut accusé par ses ennemis, et condamné par des magistrats injustes. Il leur pardonna en mourant, et donna ainsi un grand exemple de générosité. Aristide, le plus juste citoyen d'Athènes, sa patrie, éprouva aussi l'envie des Athéniens. Presque tous les grands hommes qui avaient bien servi la république, éprouvèrent le même sort.

Henri-le-Grand, prince juste et généreux, combattit pour monter sur le trône de ses ancêtres. Il assiégea la ville de Paris, mais il épargna les habitans renfermés dans les murs. Il était d'une grande fermeté et d'un grand courage. Tous les Français révèrent la mémoire de ce bon prince. Il avait des généraux d'une valeur reconnue. La ville de Paris éprouva la clémence de son roi vainqueur. Il réprima le luxe et favorisa l'agriculture. Il

rétablit la discipline parmi les troupes, et la justice dans le royaume. Il avait un air noble et guerrier, et montrait toujours une aimable gaieté. Il était d'une bonté admirable envers tous ses sujets, qui regardaient ce prince comme un libérateur et un père. Il était d'un caractère doux et affable. Il recherchait surtout les hommes d'un esprit solide et de mœurs pures.

Iphicrate, général athénien, était d'une naissance obscure, mais d'un grand courage, d'une stature distinguée, et d'une grande habileté dans l'art militaire. Il vécut beaucoup dans les camps, et commanda souvent les armées. Il combattit contre les Thraces, peuples belliqueux, et rétablit dans son royaume Seuthès, prince allié de la ville d'Athènes. Artaxercès, roi des perses, voulant attaquer l'Egypte, royaume d'Afrique, implora le secours d'Iphicrate. Il alla encore secourir les lacédémoniens contre Epaminondas, général thébain, et chassa les ennemis qui avaient pris la ville de Lacédémone Il était d'une grande probité; aussi il conserva toujours l'affection

de ses concitoyens. Il protégea les enfans d'Amyntas, grand'père d'Alexandre-le-Grand, et rendit sa patrie redoutable.

Tempus legendi historiam.

Culpa est mentiri.

L'enfant cherche l'occasion de jouer, et évite souvent le moment d'étudier ses leçons. Cependant c'est un vice de perdre le tems et de mener une vie oisive. Tous les hommes sentent la nécessité de travailler. Les héros cherchent l'occasion d'acquérir de la gloire, et les vrais philosophes ont le désir de vaincre *leurs* passions. Nous estimons les citoyens de bonnes mœurs, et nous blâmons les hommes d'un caractère dur et ambitieux. L'homme de bien éprouve souvent le plaisir de secourir les autres. Il goûte l'avantage de soulager les infortunés. Il prend le temps d'obliger les petits et les grands.

Celui qui sent le plaisir de servir les malheureux, mérite les bienfaits du ciel ; mais celui qui néglige les occa-

sions de favoriser les citoyens honnêtes, ne connaît point le vrai bonheur. C'est un plaisir de fréquenter les hommes d'un commerce paisible. C'est un crime de persécuter ceux qui sont faibles; mais, au contraire, c'est un devoir de les protéger. J'aime beaucoup les hommes qui sentent l'avantage de pratiquer la vertu, et d'éviter tous les vices honteux. Malheur à ceux qui ne goûtent jamais le plaisir d'obliger ceux qui éprouvent des peines!

Les hommes pieux sentent la nécessité de prier Dieu et de pratiquer la vertu. Les philosophes goûtent le plaisir d'instruire les peuples et les rois. Les grands princes connaissent les moyens de vaincre *leurs* ennemis et *leurs* passions. C'est une injustice de nuire aux citoyens, et c'est une justice de respecter le bien d'autrui. C'est un devoir d'obéir aux princes et aux magistrats. Le sage ne cherche point l'avantage d'augmenter ses richesses, mais la gloire de modérer ses désirs. Tous les hommes ne connaissent pas la satisfaction de secourir les malheureux. C'est une témérité d'attaquer les hommes

puissans. Notre prince connaît l'art de gouverner ses sujets, et de rendre ses soldats victorieux. C'est un devoir de le servir et de lui obéir.

Le prince connaît l'art de récompenser les magistrats utiles. Les généraux français cherchent l'occasion de combattre les ennemis et d'entretenir la discipline parmi leurs soldats. Ils punissent les hommes lâches qui n'osent braver les dangers des combats. C'est un devoir d'honorer le vrai courage et de mépriser la lâcheté. Les romains ambitionnaient la gloire de dominer. C'est un plaisir de conserver le souvenir des grands hommes, et c'est un devoir de les honorer. Les modernes cherchent la gloire de surpasser les anciens en toutes choses. C'est une belle ambition de désirer cet honneur.

Pater et filius boni.

Pater et mater boni.

Virtus et vitium contraria.

Le capitaine et le soldat belliqueux. Le bœuf et la brebis très-utiles. Le

lion et le tigre cruels. L'agneau et la chèvre très-doux. L'homme et la femme très-différens. La mollesse et la volupté nuisibles. L'avarice et l'ambition injustes. La modestie et la science estimables. L'orgueil et la vanité odieux. La douceur et la bonté louables. Le mensonge et la paresse honteux. L'eau et le feu très-utiles. Le travail et la patience nécessaires. La récréation et le jeu très-agréables. Le jugement et l'éternité certains. La justice et la sagesse éternelles. La douleur et la mort inévitables.

Le roi et la reine puissans ont soulagé les maux du peuple. La fureur et la folie terribles ont souvent ravagé le monde. La plaine et la montagne fertiles. Le père et l'enfant savans. Le roi et le peuple justes. Le frère et la sœur bons pratiquent toutes les vertus. Le maître et l'écolier humains. La table et le lit agréables. Le soin et le travail très-nécessaires. La vérité et le mensonge opposés. L'étude et la science très-précieuses. Le poëte et l'orateur chrétiens. Le loup et la brebis contraires. La jeunesse et la santé

très-agréables. L'ambition et l'oisiveté très-nuisibles. Le luxe et la magnificence répréhensibles.

Nous favorisons l'enfant et le jeune homme studieux, et nous louons la douceur et la modestie aimables. Les hommes sages détestent les erreurs et les vices nuisibles. Les peuples timides craignent le péril et la mort bravés par les héros. Notre prince inspire l'honneur et la gloire estimables. Il récompense la fidélité et le zèle nécessaires. Il a relevé le temple et l'autel détruits. Il entretient dans ses armées un ordre et une discipline admirables. Il aime le peuple et le soldat soumis. Il a souvent éprouvé le plaisir de pardonner à ses ennemis vaincus. Il possède l'art de former de grands généraux et de savans magistrats. Il a mérité la gloire d'étendre les bornes de la France et de défaire tous ses ennemis.

La sagesse et la providence divines. Le bonheur et la félicité suprêmes. La douleur et la misère insupportables. Les hommes approuvent souvent la

vérité et le mensonge contraires. La vie et la mort différentes. Ces choses ont eu un commencement et une fin remarquables. Toutes les entreprises doivent avoir une cause et un moyen justes. Plusieurs empires ont eu un commencement et un accroissement merveilleux. Dieu élève le trône et l'autel nécessaires. Il soutient la puissance et l'autorité royales. Il arme le prince et le peuple courageux pour défendre la gloire de l'état.

Turpe est mentiri.

Il est beau de mourir pour la patrie. Il sera toujours avantageux de rechercher la société des gens de bien et de fuir le commerce des méchans. Il est juste de soutenir les droits de la patrie. Il est très-agréable d'étudier les beaux arts. Il est bon d'aimer la vérité et de fuir le mensonge. Il est nuisible d'écouter les injures. Il est avantageux de pratiquer la vertu et d'écouter la voix de la raison. Il est juste de protéger les citoyens faibles. Il est odieux de favoriser le vice. Il est glorieux de combattre contre les ennemis de l'état.

Il est généreux de donner de bons conseils. Il est difficile de connaître la vérité. Il est doux de servir les gens de bien. Il est très-difficile de trouver le vrai bonheur. Il est dur d'entendre des injures. Il est imprudent d'étudier des livres inutiles. Il est très-bon d'avoir des mœurs honnêtes. Il est généreux de pardonner à un ennemi. Il est très-nécessaire de vaincre les passions honteuses. Il est beau d'aimer la clémence. Il est honteux de fuir dans un combat. Il est malheureux de connaître l'ambition. Il est louable de servir le prince et la patrie. Il est prudent de réprimer l'impétuosité de la jeunesse.

Il est beau de servir les malheureux et d'obliger tout le monde. Il est difficile de pratiquer toutes les vertus, mais il est beau d'aimer la justice. Il est juste d'adorer Dieu et de suivre les maximes de la religion. Il est nécessaire de travailler. Il est utile de mépriser les injures. Il est bon d'écouter les avis des hommes sages. Il sera toujours dangereux de fréquenter les citoyens de mauvaises mœurs. Il est

avantageux de posséder un bon prince et des ministres estimables. Il est honorable de mériter la confiance d'un grand prince. Il est triste de voir les peuples malheureux. Il sera toujours utile d'obéir aux lois de l'état. Il est juste d'honorer un roi et une reine bienfaisans. Il serait difficile d'éviter toujours la guerre et les combats sanglans.

Il est convenable de fuir le jeu et l'oisiveté inutiles, et il est toujours avantageux d'aimer l'étude. Il est dangereux de négliger l'occasion d'apprendre. Il est naturel de regretter le temps de la jeunesse. Il était facile autrefois de trouver des enfans doux et studieux; mais aujourd'hui il est rare de voir des écoliers aimant véritablement l'étude. Il est avantageux de connaître le prix du temps. Il est très-nécessaire de servir Dieu et d'imiter les gens de bien. Il est beau d'admirer les merveilles de la nature et de louer l'auteur de toutes choses. Il est honteux de favoriser le vice et de persécuter la vertu.

Deus est Sanctus.

Les généraux romains étaient courageux et supportaient patiemment les fatigues de la guerre. Les soldats étaient robustes ; et bravaient l'intempérie des saisons. Ils étaient prudens dans les combats. Le peuple romain était le plus belliqueux et le plus puissant des peuples de l'Europe, surtout dans les beaux jours de la république. Mais très-souvent il fut cruel envers ses ennemis vaincus. L'ambition de vaincre et de conquérir l'animait. Il était inquiet et séditieux pendant la paix, mais doux et soumis pendant la guerre. Dans les derniers temps il fut toujours factieux, et méprisa les lois de la république.

Les gens de bien sont sages, c'est pourquoi ils vivent heureux, tandis que les méchans sont méprisés de tous les hommes honnêtes. (1) Socrate était le meilleur citoyen d'Athènes, et le

---

(1) Tandis que les méchans, tournez mais les méchans, etc.

premier des philosophes. Il vivait sans ambition, et il était très-heureux. Il était paisible, et ami des jeunes gens laborieux. Il eut plusieurs disciples qui devinrent très-savans, et qui acquirent une grande réputation chez les grecs et chez les autres peuples. Il était fils d'un sculpteur, et exerça lui-même d'abord la profession de son père. Ensuite il s'appliqua à la philosophie.

Antonin était sobre et laborieux. Il avait étudié les lettres avec soin, et avait acquis une grande éloquence. Il était doux et libéral, généreux et compatissant. Il louait les magistrats qui étaient actifs et laborieux dans *leurs* charges, et il récompensait les généraux et les soldats qui étaient courageux dans les combats. Il était d'une figure noble et distinguée. Il fut surnommé le pieux et le père de la patrie par le sénat. Il respectait les droits de ses sujets. Il imita la bonté et la justice de Numa-Pompilius, second roi des romains. Les peuples furent heureux sous ce prince juste et paisible. Marc-Aurèle, successeur d'An-

tonin, fut surnommé le philosophe. Il fut sage et juste, et mérita l'estime et le respect de ses ennemis. Antonin et Marc-Aurèle furent long-temps regrettés des romains.

Marius, rival de Sylla, ayant été déclaré ennemi de la république, abandonna aussitôt l'Italie. Il fut long-tems errant et fugitif, mais toujours ferme et supérieur à ses disgraces. Il était violent et vindicatif. Il troubla horriblement la république romaine. Les gens de bien furent très-malheureux lorsqu'il revint dans la ville de Rome. Alors les partisans de Sylla furent déclarés coupables; mais il fut lui-même très-inquiet, lorsqu'il apprit le retour de Sylla, son ennemi juré, qui revenait victorieux, et commandait une puissante armée. Ils furent l'un et l'autre très-cruels, et également dignes de l'exécration publique.

Avidus laudum.

Cupidus videndi urbem.

L'enfant avide de gloire deviendra savant; mais celui qui est paresseux

n'acquerra jamais de grandes connaissances. L'homme qui se souvient des bienfaits méritera l'estime de ses amis ; et il deviendra sage, s'il étudie avec soin les livres des orateurs et des philosophes. La jeunesse manque d'expérience, et n'écoute point la voix de la raison. Les grands capitaines seront toujours curieux de connaître les guerres des peuples, et de mériter les louanges des princes. Presque tous les grands guerriers ont du goût pour les beaux arts et pour les sciences.

Mon ami, jeune homme habile dans les beaux arts, vint me voir hier. Il serait curieux de parcourir avec moi les plus belles villes d'Italie, et d'admirer les antiquités de ce pays célèbre. Il se souvient de toutes les beautés de la ville de Lyon. L'Italie est pleine de choses les plus agréables à voir. Si je l'accompagne, nous irons voir ensemble les ruines de Tusculanum. Il est agréable de connaître un lieu vanté de tous les voyageurs. Je ne recherche point ceux qui ne sont pas curieux d'apprendre des choses utiles; mais j'estime ceux qui sont avides

d'étudier les beaux ouvrages de l'antiquité.

Les maîtres sages favoriseront toujours les écoliers *qui ont du goût* pour les beaux arts, et estimeront les enfans avides d'instruction et reconnaissans des bienfaits. J'ai lu un ouvrage composé par un auteur plein de modestie. Il était habile à peindre les plaisirs de la vie champêtre, et il était curieux de voir la campagne. Il était très-laborieux. Il instruisait les laboureurs qui manquaient d'industrie; il connaissait l'art de cultiver les champs et de planter les arbres. Il avait une campagne très-belle, et il était curieux de posséder les plus beaux fruits et les plus riches moissons. Il était d'une activité admirable. Il avait un fils, jeune homme d'une grande expérience, et il cultivait avec soin *ses* heureuses dispositions. (1) Cet estimable père désirait rendre son fils habile dans les beaux arts.

Les soldats romains, avides de

(1) Ses, *ejus*.

victoires et pleins de courage, obéissaient aveuglément à leurs chefs, et observaient scrupuleusement la discipline militaire. Les généraux punissaient ceux qui manquaient de courage, et qui ne souffraient pas volontiers les fatigues. Ils parcouraient des pays pleins de dangers pour poursuivre les ennemis. Les généraux donnaient l'exemple du courage et de l'activité. Ils se servaient des peuples vaincus pour soumettre les autres : aussi ils acquirent l'empire du monde, et possédèrent des richesses immenses. Pardonner aux peuples soumis, et abattre ceux qui résistaient, était la maxime des romains. Dans les plus beaux jours de la république, ils étaient avides de gloire, et dans la suite ils furent avides de biens et de richesses.

Similis patris ou *patri.*

Mihi utile est.

Corpus assuetum tolerendo laborem.

Catilina était allié aux familles distinguées de la ville de Rome. Il était plein de valeur. Il ne manquait ni

d'esprit ni de talens, et il aurait été utile à sa patrie, s'il eût réprimé ses passions honteuses. Mais il était accoutumé à la mollesse, et porté à mépriser les conseils des gens de bien. Irrité contre les citoyens honnêtes, il médita la perte de la république, et des magistrats utiles à l'état. Il était d'un caractère ambitieux et violent. Il aimait le jeu et les plaisirs. Il semblait né pour le malheur de Rome. La mort de ce citoyen factieux fut avantageuse à la république.

Romulus était accoutumé à faire la guerre, et les romains furent semblables à ce prince. Numa, qui lui succéda, était d'un caractère différent : il aimait la paix et craignait la guerre. Il fit plusieurs réglemens utiles à la ville de Rome, et établit des lois sur la religion, pour adoucir les mœurs de ses sujets. Ce prince était né pour rendre la justice, et propre à gouverner les romains pendant la paix. Il réprima beaucoup d'abus, et rendit les peuples heureux pendant plusieurs années. Ce prince n'était nullement semblable à Romulus, et il fut avan-

tageux aux romains de trouver en lui un prince porté à la paix.

Il est rare de voir des princes semblables à Titus. Il était d'une bonté et d'une générosité remarquables. Il succéda à son père Vespasien. Il prit la ville de Jérusalem. Il récompensait les citoyens utiles à la république, et punissait les méchans qui troublaient l'ordre public. Il montra toutes les vertus d'un grand prince, et les romains le regardèrent comme le père et l'ami de tous les hommes. Il avait un esprit propre à l'étude des lettres, et il avait beaucoup étudié l'art militaire. Il était doux et généreux, et méprisait les richesses. Il méditait sans cesse des projets avantageux à l'empire. Il était accoutumé à commander à ses passions. Les romains ne furent jamais plus heureux que sous le règne de ce bon prince; aussi il fut appellé les délices du genre humain.

Ce jeune homme est tout-à-fait semblable à son père, homme estimable. Il est accoutumé à fuir le repos. Il sera très-utile à ses frères qui commen-

ceront bientôt à étudier la langue latine. Il deviendra propre à remplir des charges honorables, et à mériter la confiance du prince. Dès son enfance il était curieux d'apprendre les lettres et la philosophie, et d'étudier toutes les choses avantageuses aux hommes. Il est déjà habile dans la grammaire. Il ne manque pas de dispositions. Lorsqu'il sera tout-à-fait accoutumé à l'étude, et lorsqu'il aura orné sa mémoire, il pourra étudier l'histoire qui est utile à tous ceux qui sont curieux de connaître les hommes, les choses et les temps. Il paraît plein de dispositions, et propre à soutenir la réputation de son père.

Propensus ad lenitatem.

Præditus virtute.

Un grand prince gouverne ses peuples avec sagesse, et récompense les citoyens doués de grands talens. Il méprise les hommes enclins aux vices. Il se souvient des bienfaits, et il est curieux de connaître le vrai mérite. Il aime les jeunes gens qui ont du goût

pour les sciences. Il protège ses peuples, et il est content de ses états. Il recherche les hommes habiles dans les arts, et forme des projets utiles à ses peuples. Il pardonne à ses ennemis, et favorise ceux qui servent bien la patrie. Il se rend digne de l'amour de ses sujets, et ils le regardent comme *leur* père commun.

Henri-le-Grand fut porté à la douceur, et montra toujours une bonté digne d'admiration. Content de ses états, il respectait les peuples voisins; cependant il était très-habile dans l'art de la guerre, et était doué des plus grands talens: mais il désirait le bonheur de son peuple, et ainsi il aimait la paix. Il était d'un caractère porté à pardonner à ses ennemis et à mépriser les injures. Il fut assassiné par un monstre furieux. Ce prince, digne d'un meilleur sort, mérita les regrets de toute la France. Il était doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

L'empereur Théodose était naturellement porté à la piété et à toutes les

vertus. Dans la guerre, il était accoutumé à implorer la protection du ciel. Il était pieux et vertueux comme David, dit un auteur; mais il n'eut pas tout le courage et toute la science militaire de ce saint roi. Cependant il remporta plusieurs victoires. Il défit les goths, les syriens et d'autres peuples. Doué d'une rare bonté, il fuyait la guerre et aimait la paix. Il paraissait né pour favoriser la religion chrétienne. Il marcha encore contre le tyran Maxime, et le vainquit. Il se montra pendant toute sa vie porté à la clémence et à la douceur. Il fit un édit sur le pardon des injures.

Caligula était plein d'orgueil, n'était doué d'aucune vertu, et paraissait né pour commettre toutes sortes de crimes. Il se regardait comme le maître des rois de la terre, et les regardait comme des esclaves. Il était accoutumé à la débauche et à la cruauté. Plein de vices infâmes, il était propre à rendre odieuse l'autorité suprême. Dans sa folie il renversa les statues et les images des hommes illustres qui avaient honoré la république. Il était accoutumé à braver

le mépris et les clameurs des romains. Il menait une vie indigne d'un roi, et même d'un homme. Il était avide du sang des citoyens doués des plus grandes vertus. Il paraissait né pour persécuter les gens de bien.

Difficile est studere lectioni meae.

Les maîtres doux sont faciles à satisfaire, tandis que les hommes durs sont difficiles à servir. Les poëtes latins sont agréables à étudier. Il est facile d'obéir aux princes indulgens et généreux. Il est avantageux de fréquenter les citoyens de bonnes mœurs. L'hospitalité est agréable à exercer. L'enfant doué de bonne qualité aime ses devoirs et étudie pour apprendre. Les hommes qui sont accoutumés à vaincre leurs passions, sont dignes de notre estime et de nos louanges. Celui qui est porté à favoriser la vertu, est très-heureux ; mais celui qui est enclin au vice, est digne de mépris.

Felicior quàm prudentior.

Magis pius quàm tu.

Le fils de mon ami a du goût pour les

lettres, et est avide d'apprendre. Il est plus laborieux que savant; mais il deviendra habile dans le droit, s'il étudie ses auteurs plus utiles qu'agréables. Il est déjà accoutumé à lire les bons ouvrages. Il est plus pieux que les autres jeunes gens, et il est doué d'une plus grande facilité. Il est sage et docile. Il est porté à l'application et à la modestie. Il possède des biens honnêtes (1); et s'il se souvient des conseils de son père, il réussira assurément, et sera digne d'un heureux sort. Il obtiendra dans la suite des charges honorables, et deviendra propre à les remplir.

Les jeunes princes sont ordinairement plus vifs que méchans, et ils sont très-faciles à servir. Saint-Louis était plus pieux que les princes de sa cour. Il saisissait toutes les occasions de pratiquer les vertus chrétiennes, et de protéger la religion. Il était accoutumé à mettre sa confiance dans le Seigneur.

---

(1) On trouve dans la première lettre politique de Salluste, *res honesta*, *et divitiae honestae*.

Il alla combattre les ennemis du vrai Dieu ; mais l'armée française était plus nombreuse que disciplinée, et il fut plus louable qu'heureux dans son expédition. Les soldats de ce prince étaient plus téméraires que braves, et plus imprudens qu'habiles.

Sans la prudence, le courage est une aveugle impétuosité, souvent plus dangereuse qu'utile, disait Agesilas, roi de Lacédémone. Les hommes les plus braves ne sont pas toujours les plus prudens ; mais quand un général est doué en même temps d'un grand courage et d'une grande prudence, il fait des choses très-utiles à sa patrie. Il prévoit les dangers, tempère l'ardeur bouillante de ses soldats, et les conduit à propos contre les ennemis. Iphicrate, capitaine athénien, donna des preuves d'un grand courage, et cependant il ne fut jamais plus brave que prudent. Un général, disait-il souvent, doit craindre le plus lorsqu'il est éloigné du danger. Il jugeait le sang-froid et la prudence nécessaires à celui qui commande, et regardait la témérité comme une chose plus répréhensible que louable.

Vous avez toujours été plus léger que méchant, mon fils, et vous avez jusqu'ici mené une conduite plus imprudente que vicieuse, mais vous avez pourtant commis des fautes graves. Pourquoi ne fréquentez-vous pas les jeunes gens qui vous paraissent plus sages et plus pieux que les autres? Les lettres sont agréables à étudier; mais elles vous seront plus nuisibles qu'utiles, si vous négligez les devoirs de la religion. Sans la piété et la vertu, les sciences procurent des avantages plus brillans que solides. Vous connaissez dans la ville un vieillard plus sage et plus pieux que tous les autres habitans. Vous pourriez aller le voir, et le consulter sur vos devoirs. Il vous écouterait volontiers, car il aime beaucoup les jeunes gens portés à s'instruire.

Majori virtute proditus.

Doctior est quàm putas.

J'ai suivi vos conseils, mon père; j'ai visité et consulté ce vieillard, le plus sage et le plus vertueux de la

ville. Il a été envers moi plus complaisant et plus obligeant que je ne pensais. Rien n'est plus agréable que de l'entendre. Il est certainement plus savant et plus vertueux que ne pensent les habitans de la ville. Il est content de son petit patrimoine, plus agréable qu'étendu. Il habite une maison plus commode que spacieuse. Il est d'un caractère gai et aimable. Il méprise les vanités du monde, et gémit en voyant les guerres et les dissentions qui désolent la terre. Il a autrefois éprouvé des chagrins plus violens que vous ne pensez; mais aujourd'hui il est très-heureux dans la société de quelques amis choisis. Rien n'est plus agréable que la conversation de ce vieillard. Quoiqu'il soit d'une faible santé, il n'est jamais oisif.

J'ai connu un jeune homme, plus vertueux et plus pieux que les autres écoliers. Il avait étudié dans un collège de la ville de Lyon, l'histoire, la poésie, et les antiquités. Il sera bientôt le plus vertueux de ses condisciples. Il est très-courageux et très-brave, et cependant il est quelquefois plus

timide qu'il ne pense. Il a appris beaucoup de maximes sages, et il les suit toujours. Rien de plus agréable que la conversation de ce jeune homme ; quoiqu'il soit très-vertueux et très-savant, il est plein de modestie ; et montre dans sa conduite un jugement rare.

Rien n'est plus beau que la bienfaisance ; mais aussi rien n'est plus difficile quelquefois que d'exercer cette vertu. Il est souvent plus dangereux que nous ne pensons d'écouter le premier mouvement de notre cœur. Le froid avait transi une couleuvre, et elle était presque morte. Un homme la vit en passant et eut pitié d'elle. Il la prit et la mit dans son sein pour la rechauffer ; mais lorsqu'elle eut recouvré la chaleur et la vie, elle s'en servit pour tuer son bienfaiteur. Ainsi rien de plus dangereux que de servir les méchans. Non seulement ils sont ingrats, mais encore ils nuisent souvent à *leurs* bienfaiteurs.

Nous sommes assurément moins sages et moins vertueux que nos ancê-

tres, et nous sommes plus vicieux que nous ne pensons. Ils menaient une vie simple et active, tandis que nous aimons les plaisirs et l'oisiveté. Il n'y a cependant rien de plus honteux que de perdre le temps qui est le plus précieux de tous les biens. Il n'y a rien de plus injuste que de persécuter l'homme paisible, et de favoriser les projets ambitieux. Les plus vertueux citoyens d'une ville sont estimés ; ils font tous des efforts pour servir leurs semblables, et ils sont plus utiles qu'ils ne s'imaginent. Ils donnent de bons exemples, et ils blâment hautement les vices. La religion est propre à consoler les hommes malheureux.

Validior manuum.

Unus militum, ou *inter milites*; ou *ex militibus.*

L'aîné de mes deux frères a reçu un très-beau prix, et il le lira avec plaisir. Un des maîtres du collège a composé cet ouvrage pour inspirer l'amour de la vertu. Aucun des auteurs de notre temps n'a mieux connu les

passions humaines. Qui de nous ne sent pas le prix d'un tel ouvrage? Il est très-agréable à lire. Il serait injuste de le mépriser. Il est plein de choses utiles à tous les hommes, et propre à former le cœur de la jeunesse. Les auteurs habiles devraient composer des ouvrages de cette espèce.

Le plus jeune de mes deux frères a rencontré un de vos amis dans la ville de Rouen. Ils ont ressenti l'un et l'autre une grande joie en recevant une de mes lettres. Ils resteront quelque temps dans cette ville pleine de négocians. Je connais deux hommes qui y ont acquis une fortune immense, mais le plus industrieux des deux est aussi le plus riche. Il possède une des plus belles terres de la province, et deux des plus agréables maisons de la ville. Il a acheté récemment la plus grande, et cependant il veut habiter la plus petite. C'est un homme plus modeste que magnifique. Il ne connaît pas lui-même tous ses biens, et il est assurément plus riche qu'il ne pense. Au reste, c'est un des hommes les plus vertueux et les plus bienfaisans de la

ville. Il a deux fils doués des plus grandes qualités ; cependant l'aîné est le plus sage et le plus curieux de s'instruire.

Un de nos auteurs a comparé dans un de ses ouvrages, César et Auguste, et il juge très-bien ces deux princes. César était sans contredit le plus grand et le plus brave des deux, et Auguste le plus fin et le plus prudent. César était plus actif et plus habile dans l'art militaire ; Auguste était plus adroit et plus habile à profiter de sa fortune. César enfin fut le plus magnanime et le plus généreux des deux, et fut pourtant le moins heureux. Il avait favorisé un grand nombre de sénateurs, et il fut ensuite assassiné par eux. Il aimait Brutus, et Brutus fut un des conjurés. Comme il était plein de vertus, il fut regretté des romains. Il était propre à tous les arts de la paix et de la guerre, et montra toujours une clémence admirable.

Aristote, accablé d'années, désirait nommer son successeur. Théophraste lesbien, et Ménédème rhodien, en-

viaient l'honneur de succéder à ce grand homme. Aristote demanda une bouteille pleine de vin de Lesbos et une autre pleine de vin de Rhodès; et lorsqu'il les eut goûtés : Ces vins, dit-il, sont assurément très-bons, mais cependant le vin de Lesbos est le meilleur et le plus agréable; je le juge donc le plus propre à rétablir ma santé. Ainsi il nomma Théophastre son successeur. Qui de vous admire l'adresse du philosophe? Un des historiens de l'antiquité l'a jugée très-grande.

Petrus et Paulus ludunt.

Ego et tu valemus.

Turba ruit ou *ruunt.*

L'histoire et la poésie sont utiles aux hommes. Mon frère et moi nous les étudions avec soin. Nous lisons ensemble les plus beaux ouvrages de l'antiquité, et nous les admirons. Les magistrats dans tous les états commandent, et la multitude obéit. Partout les princes forment les grands projets, et les armées les exécutent.

Les grands hommes font les lois, et la multitude les suit. L'officier et le soldat seront toujours bien disciplinés, lorsque le général connaîtra ses devoirs et les remplira avec soin. Les exemples touchent plus les hommes que les préceptes.

Octave et Antoine conduisirent leur armée en Macédoine pour attaquer les ennemis. Brutus et Cassius en vinrent aux mains contre eux dans les champs de Philippe. Les chefs et les soldats de chaque parti combattirent vaillamment; cependant Octave et Antoine furent vainqueurs, et Brutus, accablé de ses disgraces, se donna la mort. La multitude des soldats vaincus passa sous les drapeaux du vainqueur. Octave et Antoine n'étaient pas doués du même caractère, mais tous deux étaient courageux et habiles dans le métier des armes. Octave était plus propre à profiter des circonstances. Bientôt ils devinrent ennemis; et Octave, après la défaite de son rival, resta seul maître de l'empire.

L'Italie et l'Espagne renferment de

très-beaux monumens. Mon ami et moi nous irons ensemble les visiter, et parcourir les hautes montagnes pour chercher des plantes salutaires. Qui de vous, jeunes gens, viendra avec nous? Les plantes propres à entretenir et à rétablir la santé, sont utiles à connaître : il est bon de les étudier. La multitude ne les connaît pas; mais les plus savans hommes, curieux de posséder toutes les sciences utiles au genre humain, les recherchent avec soin. Il est beau d'aimer l'étude de l'histoire naturelle. Le vulgaire en ignore l'utilité. La plupart des hommes s'appliquent à des choses frivoles, et négligent les connaissances utiles.

Musica me javat.

Mon frère qui étudie la médecine arrivera bientôt, et le plaisir de le voir m'attend. Il n'ignore pas mon impatience, et cela me fait plaisir. L'application convient à tous les jeunes gens, et il n'ignore pas cette vérité. Ainsi de grands succès l'attendent dans ses études. Le travail est utile à tous les hommes; mais l'application convient

sûrtout aux maîtres qui enseignent la grammaire et aux écoliers qui l'étudient. Le courage est avantageux aux généraux qui ont du goût pour la gloire, et les plus grands succès attendent ceux qui sont habiles dans les sciences et dans l'histoire des peuples. César fut non seulement un héros, mais encore un des plus savans hommes de son siècle.

Votre lettre m'a fait plaisir, mon cher ami, et vous ne l'ignorez pas. Il me convient assurément de suivre vos sages conseils. Nous avons fait un agréable voyage votre frère et moi, et le même plaisir vous attend, si vous venez nous voir vers la fin de l'été. La campagne réjouit délicieusement la vue. Les champs sont pleins de fruits. Rien ne nous échappe. Nous parcourons les bois, les prés; nous franchissons les montagnes. Si vous étiez aveo nous, toutes nos promenades vous feraient plaisir. Nous vous attendons depuis long-tems pour visiter les campagnes voisines qui promettent une bonne moisson. La vue de ces belles plaines réjouit tous les habitans et

surtout les laboureurs qui recevront bientôt la récompense de leurs peines et de leurs sueurs. Vous ignorerez tous ces plaisirs, si vous ne venez promptement.

La victoire attend ordinairement les soldats courageux, tandis que la honte attend les hommes timides. La vue d'une armée fait plaisir à un général distingué; mais un capitaine qui manque de courage et d'expérience, ignore le prix de la gloire des combats. La guerre plaisait aux soldats romains, et cependant ils n'ignoraient pas les dangers qui attendent celui qui combat contre un ennemi puissant. Ils servaient la république avec zèle, et étaient toujours prêts à mourir pour elle. Aussi la gloire de conquérir l'univers, et de fournir les plus beaux exemples de dévouement, leur était réservée.

L'étude des beaux arts fait plaisir aux hommes de tout âge, et l'honneur de vaincre les difficultés attend les jeunes gens laborieux. Vous n'ignorez pas cette vérité, mes chers amis : faites

donc tous vos efforts pour réussir. L'application convient aux jeunes gens. La vue d'un écolier studieux réjouit un maître estimable qui désire l'avancement de ses élèves. Il plaint les paresseux qui fuient le travail. Il n'ignore pas le prix du temps. Il goûte la satisfaction de s'instruire en instruisant ses élèves, semblable à ce sage de l'antiquité, qui vieillissait en apprenant toujours quelque chose.

Defuit officio.

Magna calamitas tibi imminet.

Id mihi accidit, evenit, contingit.

J'assisterai à une cause qui sera plaidée bientôt, et presque tous les citoyens de cette ville seront présens au jugement. Le magistrat qui présidera à la séance des juges, est un homme d'un grand mérite, mais aussi d'une grande sévérité; c'est pourquoi la mort menace celui qui a commis le crime. Si ce malheur lui arrive, une grande perte menace aussi plusieurs familles estimables, et surtout deux frères citoyens vertueux. L'aîné l'a défendu

plusieurs fois avec courage, et a toujours cherché l'occasion de le protéger : le jeune a éprouvé de grands chagrins à cause de lui.

Je serai demain absent de cette ville, car j'irai voir la ville de Caen, qui renferme beaucoup d'hommes savans. J'assisterai aux discours d'un orateur célèbre qui préside à l'académie de cette ville. Je ne manquerai à aucune des séances. La perte de cet homme savant menace les habitans. Ce malheur arrivera peut-être avant cinq ans. Beaucoup de citoyens manqueront aux assemblées publiques quand il sera mort. Malheur à ceux qui ne sentent pas le mérite d'un tel homme! Il sera long-tems regretté des citoyens vertueux accoutumés à l'entendre et à l'admirer.

Jamais je n'ai assisté à ces spectacles grossiers qui font plaisir à la multitude et qui nuisent aux mœurs. Lorsque la décence ne préside point aux spectacles, le regret menace ceux qui y assistent; ce qui arrive à la plupart des jeunes gens, parce qu'ils

ignorent le danger, et qu'ils ne voient pas le poison qui est sous les fleurs. La jeunesse recherche les plaisirs bruyans, et manque souvent aux instructions les plus utiles; mais cela n'arrive pas aux citoyens distingués et aux magistrats qui président à la police de notre ville. Les spectacles ne conviennent point à la jeunesse; l'étude et la lecture sont assurément préférables: cependant elle est plus portée à ces sortes de plaisirs qu'aux choses utiles.

Homo irascitur mihi.

Les magistrats prudens menacent les mauvais citoyens et félicitent volontiers les gens de bien. Les princes généreux secourent les malheureux et les auteurs doués de grands talens. Ils honorent la vertu des soldats distingués. Ils favorisent toutes les vertus utiles à la société. Le bonheur des peuples les réjouit. Le plaisir de protéger les hommes faibles leur arrive souvent. Numa rendait lui-même la justice, et le peuple romain se ressouvint long-tems des bienfaits de ce prince. Il assistait aux assemblées des

jugés ; il connoissait tous les moyens propres à entretenir la paix parmi ses sujets.

La femme de Socrate était d'un caractère violent et emporté ; cependant ce philosophe ne se fâcha jamais contre elle, et ne la menaça jamais. Il était d'un caractère entièrement opposé. Vrai et compatissant, il secourait tous les malheureux, mais il ne flattait personne. Lorsqu'un citoyen avait fait de belles actions ou acquis de grands talens, il le félicitait volontiers. Il enseignait publiquement la philosophie et l'unité d'un Dieu aux jeunes athéniens. (1) Il était habile dans toutes les sciences, et n'ignorait pas les beaux arts. La perte de ce grand homme causa du regret à tous les gens de bien.

Jamais je ne me mets en colère contre les enfans, mais je les menace quelquefois, quand ils manquent à *leurs* devoirs, et quand ils s'absentent de

---

(1) Le verbe *doceo* régit deux accusatifs.

la classe. Cela arrive surtout à ceux qui sont portés à l'inapplication. Les maîtres nuisent aux enfans, lorsqu'ils les flattent. Quand ils sont embarrassés ou qu'ils souffrent, nous devons les secourir, mais nous ne devons jamais les flatter. Il nous convient sans doute de les féliciter lorsqu'ils remportent des prix, et qu'ils ne s'absentent jamais des classes sans la permission de leurs maîtres et de leurs parens. Nous devons réprimer ceux qui menacent *leurs* condisciples et qui se fâchent contre eux. Cette espèce de faute arrive rarement aux enfans bien nés et bien élevés, et presque jamais à ceux qui sont pieux et vertueux.

Est mihi liber

Hoc erit tibi dolori.

J'avais un ami précieux; mais il s'est fâché contre moi, et cela me cause le plus grand chagrin. Il me faisait un crime de mes plaisirs, et moi je le blâmais de son ambition. Lorsque je lui faisais un mérite de ses études, (1)

(1) Faire à quelqu'un un mérite de quelque chose, *dare aliquid laudi alicui.*

il me faisait un crime de mon oisiveté. J'ai toujours haï le mensonge, et la vérité m'a toujours fait plaisir dans la bouche de mes amis ; mais cependant je me fâchais souvent contre lui, lorsqu'il me blâmait de mes défauts. Il est sage et honnête, et surtout d'un caractère très-obligeant ; mais aussi il est souvent trop sévère à l'égard de ses amis.

Nous pouvons blâmer Romulus de son ambition, et lui faire un crime de sa cruauté. Il était passionné pour la guerre, ce qui causa de grands maux aux romains. Les réglemens de ce prince leur procurèrent cependant plusieurs avantages. Les lois établies sur les devoirs des patrons et des cliens lui font honneur. Il étudiait constamment l'art militaire, et faisait à tous les généraux habiles un mérite de *leur* valeur et de *leur* prudence. Il se fâchait contre les grands qui aimaient la paix et blâmaient la guerre. La passion du prince leur causait des inquiétudes continuelles. Le caractère de Numa, au contraire, leur faisait plaisir, et tous les romains

faisaient à ce prince un mérite de son équité. Il était plus propre que Romulus à rendre les romains heureux; mais il était moins propre à étendre les bornes de l'empire.

Un de mes amis avait une affaire très-difficile à terminer et à plaider : lui et moi nous craignions un mauvais succès; mais elle fut jugée hier. Il parla pendant plusieurs heures avec la plus grande facilité, ce qui me causa une très-agréable satisfaction. Tous ceux qui étaient présens au jugement lui font un mérite de son désintéressement, tandis qu'ils blâment l'adversaire de son ambition. Mon ami a en effet des sentimens généreux. Cette cause lui fait beaucoup d'honneur, et lui procurera de grands avantages. Bientôt il obtiendra une réputation brillante.

Abundat divitiis.

Fruor otio.

L'habitant de la campagne jouit du bonheur et de la paix. Il regorge de

choses utiles à la vie. Il se nourrit des légumes de son jardin, des moissons de ses champs et du lait de ses troupeaux. Il travaille beaucoup et s'acquitte de tous ses devoirs. Jamais il ne se glorifie de ses richesses, mais il se réjouit de sa médiocrité plus précieuse que l'opulence. Il méprise l'orgueil des grands et les blâme de leur ambition. Il ne craint point les malheurs qui les menacent, ni les chagrins qui les attendent. Il est content de ses biens, et mène une vie paisible. Il goûte sans cesse des plaisirs purs et innocens.

Crésus, dernier roi de Lydie, fut le plus opulent des monarques de son siècle. Il regorgeait de toutes sortes de biens, et ne manquait d'aucune espèce de magnificence. Il se glorifiait de son puissant empire et de ses trésors immenses ; et cependant Solon ne le jugeait pas heureux. Le philosophe semblait prévoir les malheurs qui menaçaient le prince. Aussi, pris et vaincu par Cyrus, Crésus se souvint des maximes de Solon, et reconnut le juste prix des biens qui sont recherchés par

les hommes aveugles. Voici une de ces maximes : « Nul homme ne doit être » regardé comme heureux avant sa » mort. »

Les vrais chrétiens ont la conscience pure et ne causent de peine à personne. Souvent ils sont affligés et manquent de tout, cependant ils se réjouissent de leur sort et assistent les pauvres. Ils ne portent point envie à ceux qui regorgent de biens. Ils s'acquittent de leurs devoirs à l'égard du prince et de la patrie. Ils sont humbles et modestes, et jamais ils ne se glorifient de leurs avantages. Ils se servent de tous les moyens pour inspirer l'amour de la vertu, et donner de bons exemples au prochain. Ils secourent les malheureux et consolent ceux qui sont affligés. Ils négligent les biens de la terre, pour jouir des biens du ciel. Ils obéissent au prince qui est maître de l'empire, et adorent Dieu qui gouverne l'univers. Ils se réjouissent de la concorde qui règne parmi les citoyens. Jamais ils ne font usage de leur crédit pour nuire à *leurs* ennemis. Ils font, au contraire, tous *leurs* efforts pour les servir.

Miserere pauperum.

Les enfans vertueux ont pitié des malheureux, et cherchent l'occasion de les soulager. Ils oublient quelquefois *leurs* peines, pour secourir ceux qui manquent des choses nécessaires. Ils se réjouissent de *leurs* bonnes actions, mais ils ne se glorifient pas de *leurs* bienfaits. Les exemples des hommes sages leur font plaisir, et ils sont portés à les imiter. Ils aiment le travail et fuient l'oisiveté. Ils se souviennent des gens de bien, et ils oublient les méchans. Ils goûtent un plaisir pur en s'acquittant de leurs devoirs et en satisfaisant leurs parens. Ils ne connaissent ni les regrets ni les peines.

Quiconque n'a point pitié des infortunés, est indigne d'une longue prospérité et d'un heureux sort. Un homme bienfaisant soulage les maux d'autrui. Quand il voit quelqu'un dans la douleur et dans la peine, il le console. S'il est beau d'oublier les injures, il est très-agréable aussi de se souvenir des bienfaits reçus. Celui qui a été mal-

heureux, est ordinairement porté à secourir les autres. Il devient généreux et compatissant. Malheur à celui qui n'a pas éprouvé cette vérité ! Il n'aura point pitié des autres, et les autres n'auront point pitié de lui.

Héraclite, philosophe célèbre, né dans la ville d'Ephèse, pleurait sans cesse sur les sottises humaines. Il avait pitié de tous les malheureux mortels. Il oubliait ses propres maux pour penser aux maux d'autrui. Il ne jouissait d'aucun repos. Démocrite était d'un caractère très-différent. Il se moquait des actions humaines. Il fut sage dès sa plus tendre jeunesse, et devint habile dans toutes les sciences. Il abandonna sa patrie, et voyagea dans la Chaldée pour apprendre l'astronomie. Il jouissait d'une santé robuste, et vécut jusqu'à une extrême vieillesse sans infirmité. Il s'était crevé les yeux afin que rien ne pût le distraire de ses profondes méditations.

Do vestem pauperi.

Les princes sages donnent les emplois

aux citoyens honnêtes et habiles; ils confient la défense de l'état aux grands capitaines, et accordent des récompenses à tous ceux qui s'acquittent avec soin de leurs devoirs. Ils favorisent les magistrats qui donnent de bons exemples aux autres. Ils aiment les grands hommes qui rendent des services à la patrie, et ils accordent *leur* bienveillance à tous ceux qui sont dignes de l'estime des gens de bien; mais ils refusent toute espèce de graces à ceux qui manquent de vertus et de talens. Les rois, disait Mentor, sont l'image des Dieux qui récompensent les bons et punissent les méchans.

La religion donne toutes sortes de consolations à celui qui l'observe fidèlement, et elle lui promet encore une éternité bienheureuse après la mort. Les philosophes de nos jours font aux vrais chrétiens un crime de *leur* piété, et ils les blâment de *leurs* vertus. (1) Nous devons avoir pitié d'eux,

(1) Comme on n'en est pas encore aux son, sa, ses, on doit prévenir les enfans qu'en exprimant ces, *leur* et leurs par *suus*, *a*, *um*, il faut les mettre le plus près possible du régime indirect des verbes *verto*, *tribuo*, etc.

parçe qu'ils ignorent la vérité et la sainteté de l'évangile. Ils appliquent *leur* esprit à des choses frivoles, et ils négligent l'étude de la seule science nécessaire à l'homme. Peut-être un jour ils ouvriront les yeux, et se soumettront à celui

« Qui tient le cœur des rois entre ses mains puissantes. »

Je vous ai donné, mon fils, un excellent ouvrage qui a été composé par un homme d'un rare mérite; quand vous l'aurez lu, vous me le rendrez, parce que je veux le donner à votre jeune ami, qui demeure dans notre ville depuis trois mois. Ses maîtres lui ont promis un prix, et ils le lui donneront vers la fin de cette année. Ils m'ont tous dit des choses obligeantes de ce jeune homme, qui paraît marcher sur les traces de son vertueux père. Il se livre à l'étude avec plaisir, ce qui cause beaucoup de joie aux personnes qui s'intéressent à lui. (1) Tâchez de l'imiter, ô mon fils, et je vous accorderai tout ce qui pourra vous faire plaisir.

(1) S'intéresser à quelqu'un, *consulere alicui*.

Notre prince, très-habile dans les affaires politiques, connaît les magistrats estimables, et leur confie les emplois les plus difficiles à exercer. Il met à la tête des armées les capitaines expérimentés qui sont dignes de la confiance des soldats. Il accorde les honneurs et les dignités à ceux qui ont long-tems servi l'état. Il donne toujours des récompenses et des éloges aux généraux qui ont remporté de grandes victoires. Il offrira bientôt la paix aux peuples fatigués de la guerre, et proposera des conditions équitables aux nations ennemies.

La vertu seule est un bien solide et désirable; elle seule procure aux hommes le vrai bonheur, tandis que les plaisirs et les honneurs leur causent souvent de grands chagrins Cependant la plupart d'entre eux la négligent pour se livrer à l'ambition et à la passion des richesses. Ils parcourent les mers les plus orageuses, et s'exposent aux plus grands périls pour se satisfaire : ils n'épargnent ni soins ni peines pour réussir ; mais souvent, quand la fortune leur a accordé toutes ses faveurs,

la mort arrive, et ne leur laisse pas le temps d'en jouir. Ils s'abandonnent alors à des regrets inutiles, et reconnaissent la vanité des biens de la terre.

Minari mortem alicui.

Je vous ai menacé de l'animadversion de votre père, si vous négligez encore vos devoirs, et si vous ne menez pas une vie plus régulière. Tous les hommes honnêtes vous blâment de votre légèreté. Imitez la conduite de votre frère, et vous serez, comme lui, estimé de vos parens. Il est le plus vertueux et le plus savant des écoliers du collège, et vous êtes presque le plus ignorant et le plus imprudent des jeunes gens de la ville. Je le félicite de ses succès, et je vous blâme de vos déréglemens. Si vous suivez les conseils de la sagesse et de la raison, je vous rendrai toute mon affection, et vous accorderai toutes sortes de récompenses.

Je vous félicite de vos études, mon cher ami; et bientôt je vous féliciterai

de vos succès, lorsque vous aurez remporté les premiers prix. Votre père qui a appris votre application (1) vous rend toute sa tendresse, et vous promet des marques de sa satisfaction. Déjà il m'a parlé des récompenses qui vous attendent, si vous persévérez. Il était fâché contre vous, et vous menaçait de sa sévérité; mais aujourd'hui il veut vous féliciter de votre changement de conduite. Je me joindrai à lui pour vous donner les éloges qui vous sont dus à cause de votre assiduité et de vos progrès, et nos félicitations vous causeront un vrai plaisir.

Un prince, qui gouvernait ses peuples avec équité, menaça un jour du dernier supplice un magistrat qui s'était servi de son autorité pour nuire à des citoyens honnêtes; mais tous les autres magistrats de la ville allèrent implorer la clémence du roi. Ce bon prince leur accorda la grace du coupable, et ensuite les félicita de leur

---

(1) Application, *studium*, *ii*, n.

zèle et de leur probité. Il leur fit surtout un mérite de leur désintéressement. (1) Il jugeait cette vertu nécessaire, surtout aux magistrats curieux de bien remplir *leurs* charges. En effet, lorsque la cupidité domine les hommes, ils n'écoutent plus la voix de la justice, (2) et les plus grands maux menacent les citoyens. La justice est la reine des vertus, et, sans elle, personne n'est estimable.

Récapitulation des deux sujets précédens.

Je vous ai promis de très-beaux livres, et je vous les donnerai bientôt, puisque vos parens sont contens de vous, et que vous vous acquittez bien de vos devoirs. Vous m'avez dit des choses très-agréables dans votre dernière lettre, et je suis content de vos résolutions. Vous m'avez donné des marques de confiance, et je tâcherai

---

(1) Faire à quelqu'un un mérite de quelque chose; *dare laudi aliquid alicui.*

(2) Ne plus, *jam non.*

de vous être utile, tant que vous serez sage et studieux. Je vous félicite de vos premiers succès, et tous ceux qui vous connaissent vous font un mérite de votre application. Vous faites des efforts qui vous serviront beaucoup dans la suite, puisqu'ils rendront votre esprit propre à l'étude de toutes les sciences.

Hæc via ducit ad virtutem.

L'oisiveté conduit les jeunes gens à tous les vices ; c'est pourquoi les pères sages exhortent *leurs* enfans à l'éviter. Celui qui ne travaille point ne doit point manger, dit l'Ecriture. La terre donne ses fruits et ses moissons au laboureur vigilant et laborieux, tandis qu'elle refuse ses dons à celui qui manque d'activité. Tout excite l'homme à profiter du temps, et les plus petits animaux lui donnent l'exemple du travail. La fourmi compose des magasins pour vivre pendant l'hiver, tandis que l'oisiveté réduit la cigale à manquer de toutes choses. Le travail et l'économie conduisent les hommes à l'abondance; la paresse et la prodigalité les plongent dans la misère.

Un homme déjà vieux exhortait son fils à l'étude, et lui donnait lui-même l'exemple du travail. Il l'excitait à l'amour des vertus qui seules conduisent l'homme au vrai bonheur; mais le jeune homme, accoutumé aux plaisirs et à la dissipation, n'écoutait point les conseils de son père. Bientôt la douleur et le chagrin conduisirent le vieillard au tombeau, et le jeune homme devint maître d'une fortune considérable. (1) Ses amis allèrent le consoler et le féliciter de sa grande fortune. Il s'abandonna à toutes ses passions, et bientôt il fut réduit à la plus profonde misère. Le même sort menace tous les jeunes gens qui préfèrent le plaisir au travail.

L'amour de la gloire anime les héros, et les porte à des actions grandes et généreuses; mais l'ambition les pousse souvent à des crimes. Pausanias avait rendu les plus grands services à sa patrie, et il était digne de l'estime des lacédémoniens. Il avait vaincu

(1) Devenir maître de... *Potiri*, ablatif.

l'armée des perses, et sauvé la Grèce, en repoussant ces barbares ; mais l'ambition le porta à désirer l'alliance de Xercès, et le conduisit à sa perte. Aussi il ternit la gloire de ses belles actions par une mort honteuse. La même infamie attend tous ceux qui trahissent *leur* patrie et s'arment contre elle, tandis que la gloire et l'immortalité sont réservées à ceux qui se sacrifient pour elle.

La probité et l'amour de la justice procurent aux magistrats une bonne réputation, et les conduisent à l'estime publique, tandis que la négligence et l'oisiveté les entraînent à *leur* perte. Un homme puissant avait procuré une charge considérable à un jeune homme, et lui avait témoigné une grande confiance. Il lui avait même écrit plusieurs lettres pleines de bonté, pour lui prescrire les moyens de bien s'acquitter de cet emploi ; mais ce jeune homme qui manquait d'expérience, oublia ses devoirs, négligea l'étude de la jurisprudence, et fut entraîné à sa perte par plusieurs jeunes gens vicieux. En peu de temps il perdit sa charge et l'estime des gens de bien.

L'habileté des généraux et la valeur des soldats conduisent les armées à la victoire; c'est pourquoi les princes exhortent les chefs à la prudence, et les soldats à la discipline. Henri-le-Grand montrait un grand courage dans le combat, et était très-habile à trouver les hommes dignes de son estime. Lorsqu'il commandait ses troupes, il les conduisit toujours à la victoire. Il ne refusait aucune grace aux citoyens vertueux qui servaient l'état. Il avait un caractère très-violent; mais il fut cependant quelquefois très-modéré, et il exhorta toujours les grands à la clémence et à la douceur.

Doceo pueros grammaticam.

Les philosophes qui enseignent aux hommes des choses utiles, sont très-estimables; mais les courtisans qui cachent la vérité aux princes, sont bien coupables. Ils les corrompent en les flattant; et en ne les avertissant pas des dangers qui menacent l'état, ils les exposent à des regrets et à des larmes. Les sages ministres doivent enseigner aux jeunes princes l'art de

régner, et ne jamais leur cacher la vérité, mais aussi ne jamais leur demander des choses injustes. Antigone, roi de Macédoine, était un jour prêt à négliger ses devoirs pour se livrer à des plaisirs licentieux; mais auparavant il demanda l'avis du philosophe Minedème. Le sage, pour l'avertir de ses devoirs, lui dit seulement : Vous êtes roi.

Mentor enseignait à Télémaque le grand art de gouverner les hommes, et ne lui cachait aucun moyen de les rendre heureux. Il l'exhortait souvent à imiter la sagesse et les belles actions d'Ulysse, qui s'était distingué parmi tous les princes grecs. Le jeune homme l'écoutait avec attention, et se rendait digne des soins du sage vieillard. Mentor l'avertissait de tous les dangers qui menacent la jeunesse imprudente qui s'abandonne à ses passions; il lui enseignait même les moyens de les éviter. Ulysse, en partant pour le siége de Troie, avait confié le soin de sa maison à Mentor, et bientôt après ce vieillard voyagea avec Télémaque, et lui enseigna l'art de régner et de soutenir la gloire de son père.

Philippe, roi de Macédoine, confia l'éducation de son fils Alexandre à Aristote, l'un des plus savans hommes de son siècle, et le maître enseigna pendant dix ans à son disciple toutes les sciences dans lesquelles il excellait lui-même. Lorsqu'il lui eut enseigné la grammaire, il lui enseigna la poésie et la rhétorique. Philippe accorda au philosophe des récompenses magnifiques, et lui érigea une statue. Alexandre lui-même, au milieu de ses victoires, se souvint de son maître, et lui donna des marques de sa générosité. Lorsque l'éducation d'Alexandre fut achevée, Aristote enseigna la philosophie aux jeunes athéniens. Parmi les ouvrages écrits par ce grand homme, nous admirons l'histoire des animaux, et ses préceptes sur la poésie et sur la rhétorique. (1) Il mourut dans la ville de Stagyre. Ses concitoyens lui rendirent de grands honneurs, et lui dressèrent des autels.

Platon, né dans la ville d'Athènes, fut disciple de Socrate, et fonda la

(1) *Ses préceptes... Ses, ejus.*

secte des académiciens. Il enseignait aux athéniens l'art de penser et de bien dire. Il était très-habile dans toutes les sciences, et il les enseignait avec zèle aux jeunes gens curieux d'apprendre. Il nous a transmis la doctrine et les opinions de son maître. Platon reconnaissait l'existence d'un seul Dieu, créateur du monde, et condamnait hautement l'impiété et l'athéisme. Il possédait le talent d'écrire. Il avait étudié la philosophie de Pythagore, et il nous l'enseigne dans un de ses ouvrages. Platon est généralement mis au nombre des sages de l'antiquité, qui ont enseigné aux hommes des choses utiles.

Presque tous les sages de l'antiquité ont enseigné la philosophie aux princes et aux peuples. Socrate ne cachait aucune vérité aux jeunes gens dociles. Il leur demandait une seule chose, l'amour de l'étude et de la sagesse. Quintilien, célèbre orateur latin, enseigna pendant vingt ans l'éloquence à la jeunesse romaine. Domitius lui avait enseigné les beaux arts et les lettres; mais il surpassa son maître. Il nous a laissé un ouvrage admirable dans lequel

il donne aux maîtres et aux écoliers d'utiles préceptes. Quintilien jouit pendant sa vie de la réputation d'homme vertueux, et il l'a conservée chez les peuples modernes. Tous ceux qui ont du goût pour les lettres, et qui les enseignent aux jeunes gens, estiment l'ouvrage de ce maître célèbre.

Scribo ad te ou *tibi epistolam.*

Je vous enverrai les livres nouveaux qui ont paru dernièrement (1); mais vous me les renverrez quand vous les aurez lus. Je vous félicite de vos progrès, et je vous engage à cultiver vos heureuses dispositions. Votre application vous procurera beaucoup d'avantages, et vous conduira à des connaissances solides. Vous réussirez également, lorsque vous suivrez les avis de ceux qui vous enseignent les arts libéraux. Je montrerai votre lettre à vos amis de cette ville, et je les engagerai à marcher sur vos traces. Ecrivez-moi souvent pour m'apprendre vos succès, et vous me ferez plaisir. Je vous répondrai exactement, lorsque

(1) Paraître, *edor, eris, editus sum, edi*; passif.

mes occupations me laisseront quelque loisir.

Je vous écrivis dernièrement une lettre, mon fils, pour vous exhorter à étudier le droit romain, et pour vous envoyer quelques livres utiles; mais je n'ai point encore reçu votre réponse. Je vous exhorte à l'étude et à l'application. Les professeurs qui vous enseignent la jurisprudence, m'enverront souvent des renseignemens sur votre conduite et sur votre travail. Tâchez donc de les satisfaire, et de mériter des témoignages avantageux. Si vous menez une bonne conduite, et si vous faites des progrès, je vous accorderai toutes sortes d'encouragemens. Profitez du temps, étudiez vos auteurs, et imitez le vertueux jeune homme qui vous remettra ma lettre.

Vous m'avez envoyé d'excellens fruits, et je les ai reçus très-volontiers. Cette marque d'amitié m'a causé beaucoup de plaisir, je vous assure. Le commissionnaire qui me les a apportés, m'a paru être un serviteur fidèle; ainsi servez-vous de lui, lorsque vous

voudrez envoyer des choses précieuses à vos amis. Votre fils qui demeure en cette ville jouit d'une bonne santé. Je le recommanderai au professeur qui lui enseigne les belles lettres, et qui lui enseignera bientôt la philosophie. Cet enfant vous donnera assurément beaucoup de satisfaction dans la suite. Déjà il marche sur les traces de ses plus vertueux condisciples, et mérite l'estime de ses maîtres.

Cicéron donnait souvent des avis à ses amis sur les affaires de la république. Il écrivit à son frère Quintus, préteur d'Asie, une lettre admirable, dans laquelle il lui donnait des conseils utiles sur le gouvernement de cette province, et sur l'administration de la justice. Il le félicitait aussi de sa probité et de ses bonnes mœurs, et lui faisait un mérite de son désintéressement. Il lui écrivit encore une autre lettre sur la demande du consulat, et lui indiqua tous les moyens propres à gagner le peuple et les grands de Rome. Il l'exhortait à employer les carresses, l'assiduité, la bonté, et à rendre toutes sortes de services aux

citoyens. Cicéron, en écrivant cette lettre à son frère, voulait donner de sages conseils à ceux qui briguent les charges publiques, comme il le déclare en finissant.

Je porterai à mon frère, qui étudie la médecine, deux ouvrages composés par un homme très-habile dans plusieurs sciences. Je lui ai déjà envoyé un livre excellent, sur diverses parties de la médecine. Je le juge très-utile aux jeunes gens curieux de s'instruire; ainsi il plaira sûrement à mon frère qui est très-studieux. Il m'a écrit une lettre pleine de raison et de sagesse. Les professeurs qui lui enseignent la médecine, lui ont écrit plusieurs fois pour le féliciter de son application et de sa douceur. Il m'a donné des preuves de son amitié, et je veux aussi lui donner des marques de la mienne. Je serai très-content lorsque je pourrai lui envoyer quelque chose qui lui soit agréable.

Accepi litteras à patre meo.

Cicéron avait reçu de la nature toutes les qualités qui distinguent les

grands hommes. Il les cultiva avec soin, et obtint du peuple romain les premières magistratures, et les exerça honorablement. Il reçut toujours des bons citoyens des témoignages d'estime, et il ne négligea rien pour les mériter. Dans les temps les plus difficiles de la république, il montra beaucoup de force et de constance, et le peuple romain reçut de lui les plus grands services. Il servait ses amis avec zèle ; et lorsqu'ils étaient accusés, ils pouvaient espérer de lui un secours efficace.

Mon ami m'a envoyé un très-beau présent, et j'ai aussi reçu de lui une lettre très-agréable. Il a acheté d'un de ses amis une belle maison de campagne. Pour la payer il demandera de l'argent à son frère, riche négociant de la ville de Lyon, et il en obtiendra la somme nécessaire. Il espère aussi quelques secours d'un oncle qui possède des biens immenses dans notre province. Il m'informera bientôt de toutes ces choses. Je recevrai de lui une lettre, ouautrement j'irai le voir quand j'aurai terminé mes affaires. Il est d'une faible santé depuis quelques

mois ; ce qui me cause de l'inquiétude. Plaise à Dieu qu'il puisse se rétablir promptement, et nous rassurer sur son état !

J'ai reçu de vous plusieurs lettres, mon fils ; mais vous ne m'avez point envoyé les prix qui vous ont été donnés par vos maîtres. Je vous les avais pourtant demandés, et je les attendais de vous pour les montrer à mes amis, qui s'informent souvent de votre santé et de vos succès. L'un d'eux a reçu une lettre de son fils, votre condisciple, qui demeure dans la ville de Caen. Ce jeune homme a aussi obtenu un prix du professeur de rhétorique ; aussi son père l'en a félicité, et lui a donné beaucoup d'éloges. Il est déjà accoutumé à étudier avec une grande application, et à puiser aux bonnes sources.

Ex litteris tuis cognovit.

Vous apprendrez bientôt par ma lettre le succès de votre affaire, et vos amis vous féliciteront de cette heureuse nouvelle. Votre cause a obtenu de tous les juges une grande approbation, et

ils vous ont rendu la justice qui vous était due. Je reconnus le mérite de votre avocat au discours éloquent qui fut prononcé en présence d'une assemblée nombreuse. Ce jeune homme a beaucoup étudié les écrivains de l'antiquité, et a puisé aux meilleures sources les principes de l'art oratoire. S'il vous demande quelques services, il les obtiendra sans doute de vous et de vos amis.

J'ai appris par les lettres de vos maîtres la joie qui vous attend, si vous préférez l'étude au jeu. Ils espèrent de vous une application constante et des progrès rapides. Il vous sera très-facile de les satisfaire, et d'étudier des choses qui charment tous les jeunes gens bien nés. Je leur demanderai souvent compte de votre conduite, et ils m'écriront pour m'en informer. Je saurai par les lettres de ces hommes respectables, les sociétés qui vous plaisent le plus. Il vous serait nuisible de fréquenter certains jeunes gens qui causent sans cesse des chagrins à leurs parens. Vous n'ignorez pas l'utilité des conseils qui vous ont été donnés par vos maîtres

et par moi ; tâchez donc de les suivre, et vous serez digne de toute l'affection de votre père.

Id audivi ex amico, ou ab amico meo.

Vous apprendrez une nouvelle très-agréable de mon ami, qui ira vous voir bientôt. Le père de ce jeune homme a composé un ouvrage, qui a obtenu de tous les savans la plus grande approbation. Comme vous estimez l'auteur, ce succès vous causera de la joie. Il vous enverra lui-même son livre, et vous admirerez la beauté du style et des pensées. Plusieurs savans l'ont déjà félicité de cet ouvrage, et vous l'en féliciterez vous-même quand vous l'aurez lu. Il est plein d'excellentes réflexions ; ainsi il sera très-utile aux jeunes gens qui étudient les lettres, et qui veulent puiser aux sources les principes de l'éloquence.

J'ai appris de mon fils la victoire remportée par nos armées. Il avait lui-même appris d'un général cette nouvelle agréable. L'ennemi a été com-

plettement défait, et même il a perdu plusieurs généraux. Nous recevrons bientôt des lettres de nos amis, qui nous informeront de cet événement mémorable. La victoire est due au prince qui commandait lui-même ses armées. Il avait enseigné aux généraux de cavalerie des évolutions inconnues aux ennemis. Il marcha le premier au combat, et montra dans l'action une prudence admirable. Après la bataille, il prit soin des blessés; et lorsqu'il eut rassemblé ses troupes, il leur témoigna sa satisfaction, et accorda des récompenses militaires à ceux qui s'étaient distingués.

Christus redemit hominem à morte.

Nos ancêtres éloignaient la jeunesse de tous les spectacles propres à exciter les passions et à corrompre les mœurs. Ils la détournaient de toutes les occupations frivoles, pour la porter à des actions utiles. Les enfans exerçaient de bonne heure leurs forces. Chez les spartiates, les magistrats veillaient sur les enfans, et les tenaient séparés de la société des hommes. Ils les accoutu-

maient à une vie dure et laborieuse; aussi, devenus grands, ils méprisaient les dangers et la mort même, et rien ne pouvait les détourner de leurs desseins. Toute somptuosité était bannie du repas, et les citoyens étaient obligés de manger ensemble des mêmes viandes.

Saint-Louis voulant délivrer les chrétiens de l'oppression des infidèles, rassembla une puissante armée; mais ruinée par les maladies et les privations, elle périt presqu'entièrement, et le pieux héros tomba entre les mains des sarrasins. Il racheta sa liberté, et délivra de l'esclavage des ennemis tous les français qui avaient été pris, et qui gémissaient dans les fers. Dans la suite, il entreprit encore une semblable expédition : il assiégea Tunis, et se rendit maître de cette ville; mais il éprouva avec son armée les mêmes calamités, et il mourut après cette faible conquête. Au reste, cette entreprise causa des maux infinis aux français, et ne délivra point l'Europe des infidèles.

Rien ne pouvait détourner Caton

l'ancien du travail et de la vie rustique. Il aimait l'agriculture et toutes les occupations de la campagne. L'amour du travail l'éloignait des oisifs, qui auraient pu le détourner du soin de ses terres. Il admirait sans cesse ces anciens romains qui, après plusieurs triomphes, retournaient cultiver leurs champs. Il retranchait de sa table toute vaine superfluité, et travaillait lui-même avec ses esclaves. Il mangeait avec eux, se nourrissait des mêmes mets, et buvait le même vin. Il plaignait les hommes qui étaient détournés de la vie champêtre par la cupidité et l'ambition. Quand il était délivré des affaires publiques, il s'éloignait avec joie de la ville pour retourner dans ses champs.

Implere dalium vino.

Auguste fut grand et généreux, lorsqu'il fut maître de l'empire. Il usa souvent de clémence envers ses ennemis, et leur pardonna. Il avait comblé Cinna de biens et d'honneurs; et Cinna, oubliant les devoirs de la reconnaissance, conspira contre lui. Le prince donna alors aux romains

un exemple admirable de générosité. Il aurait pu perdre Cinna, lui ôter ses grands biens, et le priver de ses droits; mais il aima mieux lui faire grace, et le combler de nouveaux bienfaits. Ce trait de grandeur honore la mémoire d'Auguste, et fait plaisir à tous les princes magnanimes. L'histoire romaine offre rarement des exemples d'une pareille clémence.

Dieu comble de ses grandes faveurs les enfans pieux et vertueux. Il les enrichit de ses dons, et les éclaire de sa lumière divine. Il les remplit de dispositions heureuses, afin qu'ils puissent pratiquer la vertu, et profiter des leçons et des conseils de leurs maîtres; mais il prive de son appui et de ses graces ceux qui résistent aux sages conseils et aux bons exemples de leurs parens. Le Seigneur comblera de graces et remplira de toutes sortes de biens ceux qui secourent les malheureux, mais il dépouillera de toutes choses ceux qui leur refusent l'aumône. Chacun doit faire l'aumône suivant ses facultés, dit l'Ecriture. Ainsi malheur à ceux qui privent les pauvres des biens qui leur sont dus!

Enée, après l'encendie de Troie, s'embarqua avec son père Anchise et ses Dieux pénates sauvés de la fureur des grecs. Après une longue et périlleuse navigation, il aborda à Carthage. La reine Didon, qui depuis peu avait fondé cette ville, le reçut avec plaisir et le combla de bienfaits. Elle remplit les vaisseaux du prince de toutes sortes de provisions, et fit au jeune fils de magnifiques présens. Elle voulait même s'unir à Enée par les liens de l'hymen, et partager avec lui son empire; mais le prince, pour obéir à l'ordre des Dieux, songeait à abandonner Carthage, et à s'embarquer de nouveau. Didon, informée des desseins d'Enée, l'accabla de reproches. Elle employa tour à tour les larmes et les prières, mais tout fut inutile. Il partit avec ses compagnons, et la reine, accablée de douleur, se donna la mort.

Aristide avait rendu les plus grands services à sa patrie, et avait comblé de gloire la ville d'Athènes. Cependant il fut dépouillé de tous ses biens et privé de tous ses droits. Quoiqu'il eût exercé les premières magistratures,

commandé les armées et remporté de grandes victoires ; quoiqu'il eût eu le maniement des deniers publics, il mourut dans une extrême pauvreté. Il fut surnommé le Juste, et la postérité lui a conservé ce nom. Il avait un caractère plein de candeur et de modestie. Il éprouva beaucoup d'injustices de la part de Thémistocle (1), qui pourtant servit utilement les athéniens dans plusieurs circonstances. Ces deux grands hommes contribuèrent beaucoup à l'agrandissement de la république.

Admonus eum periculi ou *de periculo*.

Quand je serai informé de votre affaire, je vous écrirai aussitôt ; mais en attendant, vous pouvez tout espérer de l'intégrité des juges. Je vous avertirai aussi des desseins de votre adversaire, quand j'en serai informé. Bannissez de votre esprit toute espèce d'inquiétude. J'ai appris d'un homme sûr et habile dans les affaires, des

---

(1) De la part de, *à* ou *ab* avec l'ablatif.

choses qui vous sont avantageuses. Ayez donc patience, et venez me voir, si vous avez quelque loisir. (1) Je m'informerai avec soin de toutes choses, et je solliciterai même les juges, si cela est nécessaire. Vous pouvez avoir confiance en mon zèle, et tout attendre de l'amitié sincère qui nous unit depuis long-tems.

Les magistrats avertissent les peuples des châtimens qui attendent les mauvais citoyens, et le prince avertit les grands des bienfaits qui seront accordés aux plus vertueux ministres. Lorsque les généraux obtiennent quelque avantage et remportent quelques victoires sur les ennemis, ils informent le prince de leurs succès, et lui recommandent les soldats qui se sont distingués. Il comble de récompenses ceux qui ont montré beaucoup de bravoure, et inflige des punitions à ceux qui ont abandonné le chemin de l'honneur. Les récompenses accordées à la vertu,

(1) Après *si*, on retranche *ali* dans *aliquis*; ainsi on dit, *si quis*, *si quæ*, *si quid*.

les punitions réservées au crime, tout avertit les hommes des devoirs qui leur sont prescrits.

Démosthène était informé des desseins de Philippe, roi de Macédoine, et il avertissait souvent ses concitoyens des dangers qui mènaçaient la Grèce. Doué d'une mâle éloquence et d'une grande fermeté, il réveilla le courage des grecs, et déconcerta tous les projets du roi de Macédoine. Cet orateur, plus redoutable dans la tribune que brave dans un combat, nous a laissé des discours admirables. Nous exhortons les jeunes gens à les lire et à les prendre pour modèles. Jamais personne ne se livra plus ardemment à l'étude que Démosthène. Il s'éloignait de la société et se tenait renfermé dans un cabinet souterrain, pour travailler sans distraction, et se perfectionner dans l'art de l'éloquence.

Cicéron était informé des desseins de Catilina, lorsqu'il l'interrogea en présence des sénateurs. Des hommes l'avaient averti des malheurs qui menaçaient l'Italie et la république entière,

et plusieurs citoyens lui avaient écrit des lettres pour l'informer des moindres circonstances de la conjuration; c'est pourquoi il résolut d'épier les démarches de Catilina, et de sauver Rome de la ruine qui lui était préparée par cet ambitieux. Catilina avait rempli la ville de ses complices; mais les plus distingués d'entre eux furent arrêtés et punis de mort. Catilina, irrité contre Cicéron et les sénateurs, quitta la ville, et alla joindre l'armée qui s'était rassemblée pour marcher contre Rome; mais heureusement il échoua dans ses desseins parricides.

Insimulare aliquem furti ou furto.

Les grecs accusèrent Miltiade de trahison, et il fut mis en prison. Il ne put se défendre lui-même devant les juges, à cause de ses blessures; c'est pourquoi Tisagoras plaida la cause de son frère. Il fut absous de la peine de mort, mais il fut condamné à une grosse amende; et comme il ne put la payer, il mourut dans les fers. Il avait vaincu les perses au combat de Marathon, et avait délivré la ville des

dangers qui la menaçaient; mais les athéniens oublièrent les services de ce grand homme, et il eut le sort de presque tous ceux qui, après lui, rendirent de grands services à la patrie. Le peuple d'Athènes était léger et ombrageux; et pour conserver sa liberté, il accusait de tyrannie tous ceux qui s'étaient illustrés par des exploits glorieux.

Un juge a été accusé de négligence, et convaincu d'injustices envers les citoyens; ainsi il perdra assurément la confiance du prince et des magistrats. Les autres juges veulent l'absoudre de toute accusation; mais cet homme ne nous convaincra jamais de son innocence. Il a toujours manqué d'assiduité et de zèle, et ne s'est jamais bien acquitté de ses devoirs. Il court le danger de perdre entièrement sa réputation, et même de subir la peine de sa négligence. J'ai appris cette nouvelle de mon ami, qui s'est informé de toutes les circonstances de l'affaire. Il connaît particulièrement ce malheureux juge, et l'a souvent averti des peines qui le menaçaient.

Les athéniens accusèrent Socrate de corrompre la jeunesse, et de lui enseigner une fausse doctrine; et ce grand homme fut condamné à boire la ciguë. Il avait pendant toute sa vie cultivé la philosophie; il avait toujours secouru les malheureux; il avait constamment honoré la Divinité : cependant il fut regardé comme un impie et comme l'ennemi des hommes. Quand il parut devant les juges : Je suis accusé, dit-il, de corrompre les jeunes gens, et de leur inspirer des maximes dangereuses; cependant, ô athéniens, vous connaissez mon innocence : je n'ai jamais cessé de recommander aux hommes la crainte des Dieux et l'amour de la vertu. Ainsi, si vous me condamnez à l'exil ou à la mort, vous commettrez une injustice.

Presque tous les généraux de la ville d'Athènes furent accusés de trahison ou de tyrannie, et furent condamnés à l'exil ou à la mort. Miltiade, qui avait vaincu les perses au combat de Marathon, et qui avait délivré sa patrie des maux qui la menaçaient, fut accusé peu de temps après d'avoir

reçu de l'argent des perses, et d'avoir levé le siège de la ville de Paros. C'est pourquoi il fut jetté dans la prison publique, et y termina ses jours. Cimon, fils de Miltiade, encourut aussi l'envie des athéniens, et fut condamné à un exil de dix ans; mais bientôt il fut rappellé pour conduire la guerre contre les spartiates. Cimon, oubliant l'ingratitude et l'injustice de ses concitoyens, concilia la paix entre les deux peuples. Peu de temps après, ayant été envoyé contre l'île de Chypre, il fut attaqué d'une maladie, et mourut dans la ville de Citium.

Deus amat virum bonum, illique favet.

Le fils de mon ami honore et sert Dieu; c'est pourquoi il est chéri de ses maîtres et de ses parens. J'estimerai et favoriserai toujours ce jeune homme, quand il suivra ainsi l'exemple de son respectable père. Il me demande souvent des livres pour lire et étudier l'histoire de l'ancienne Grèce, et je lui donnerai volontiers ceux qui sont dans ma bibliothèque. Le professeur

qui lui enseigne le droit, aime et favorise surtout les jeunes gens curieux d'étendre les facultés de *leur* esprit; mais il blâme et menace ceux qui manquent à *leurs* devoirs. Il a souvent loué et félicité le fils de mon ami; ce qui me fait un vrai plaisir.

Notre prince estime et favorise les magistrats et les généraux dsstingués, mais il menace et punit ceux qui négligent *leurs* devoirs et qui manquent de caractère. Il sait distinguer les citoyens probres et honnêtes, des citoyens intrigans et ambitieux. Il apprécie et récompense ceux qui sont d'une vertu incorruptible et d'une fidélité à l'épreuve; tandis qu'il prive des charges et des honneurs, les hommes qui se montrent faibles et inconstans, et qui ne sont point capables de rendre de vrais services à l'état. Il connaît à fond toutes les parties de l'administration publique, et rien ne peut le distraire des affaires. Il connaît et récompense les hommes de mérite.

Les nations étrangères avaient toujours respecté et redouté Marc-Aurèle,

et lorsqu'il fut mort, les romains le pleurèrent et le regrettèrent long-tems. Quoiqu'il eût été proclamé seul empereur, il partagea et gouverna l'empire avec son frère Lucius-Verus. Dès la douzième année de son âge, Marc-Aurèle avait aimé et étudié la philosophie, et s'était appliqué et adonné à une vie sobre et austère. Il assistait et prenait part aux décisions du sénat. Il s'occupait et s'entretenait de toutes les affaires civiles et militaires, avec les citoyens les plus sages; il écoutait et suivait les bons conseils. Celui qui commande, disait-il, doit exécuter promptement ses projets, quand ils sont utiles, et ne pas même négliger les plus petites choses. (1)

Les trésors, les plaisirs, les honneurs, ne satisfont ni ne remplissent le cœur humain. Il est né pour des choses plus grandes et plus dignes de son origine. Ceux qui aiment et servent le monde, paraissent quelquefois heureux; mais le plus souvent ils ressen-

(1) Ne pas même, *ne quidem* qu'on sépare par un mot.

tent des peines secrètes, et jamais ils ne jouissent d'un bonheur parfait : le désir d'amasser, la crainte de perdre, suffiraient pour les tourmenter. Ceux qui recherchent et flattent les grands, éprouvent sans cesse de leur part (1) des affronts et des mépris. Le fameux Pollion, l'un des plus grands orateurs de son siècle, ne voulut jamais ni louer ni flatter Auguste. Il conserva toujours avec lui la liberté de son caractère.

Je vous engage, mes amis, à lire et à étudier les harangues de Cicéron ; elles sont propres à former le goût et le jugement. Ce grand homme, qui aima et favorisa toujours les citoyens vertueux, géra le consulat avec beaucoup de gloire et de zèle, et déconcerta la conjuration de Catilina ; ce qui lui mérita le glorieux surnom de *père de la patrie*. Il fut condamné à l'exil, mais bientôt rappellé. Dans les commencemens de la guerre civile, il parut faible et timide. Il rechercha et favorisa Octave ; mais celui-ci s'étant réuni à Antoine, la mort de Cicéron fut

(1) De leur part, *ab iis*.

aussitôt décidée. Il fut arrêté et tué par un infame nommé Popilius-Léna, qui peu de temps auparavant, accusé d'avoir tué son père, avait été défendu et sauvé par Cicéron. (1)

Maerore conficior.

Hoc ad me attinet.

Ceux qui se laissent aller à l'impétuosité de *leurs* passions, se préparent ordinairement bien des regrets. Echauffé par le vin et transporté de colère contre son ami Clitus, Alexandre arracha la javeline d'un de ses gardes, et lui donna la mort. Aussitôt, accablé de douleur, il gémit et déteste son crime ; il se regarde comme le bourreau de son ami. Déchiré par les remords, le roi de Macédoine se jette sur le corps sanglant de Clitus, et veut ensuite lui-même se percer le sein. Dion, fatigué des injures d'un citoyen de Syracuse, nommé Héraclide, consentit à la mort de son ennemi ; mais aussitôt que le meurtre fut commis,

(1) Peu de tems auparavant, *paulò antè.*

tourmenté par le cri de sa conscience, Dion ne goûta plus de joie vraiement pure. Un fantôme affreux se présentait devant lui durant la nuit, et le remplissait d'un trouble effrayant et d'une noire mélancolie.

Je reçus hier, mon cher ami, votre lettre, et je fus transporté de joie en la lisant. Vous avez réglé les affaires qui me regardaient, et appaisé ceux qui me blâmaient de mes réclamations. Je suis sincèrement touché de vos bontés, et reconnaissant de vos bons offices. Depuis quelques jours j'étais accablé d'inquiétudes en attendant votre lettre; et depuis que je l'ai lue, je goûte une satisfaction inexprimable. Je plains ceux qui sont accablés de dettes, et pressés par leurs créanciers; ainsi, j'approuve entièrement votre conduite modérée. Nous devons toujours compatir aux peines d'autrui, et chercher l'occasion de les soulager. Pour ce qui me regarde, je profiterai en tout de vos avis. Tâchez de m'informer de votre santé et de vos affaires.

Je suis touché de votre situation, et le plaisir de l'adoucir me regarde seul. J'ai été indigné en lisant la lettre qui m'a été écrite par votre ami. Depuis qu'il a abusé de votre confiance, il ne saurait être approuvé de personne. Il est sans doute pénétré de repentir; mais il doit réparer sa faute, et vous faire des excuses. Votre conduite envers lui a été approuvée de tous les gens de bien; ainsi vous devez observer jusqu'à la fin, cette modération qui a fait plaisir à tous ceux qui vous connaissent l'un et l'autre. Il est plus beau et plus glorieux de pardonner une injure que de s'en venger.

Il appartient aux héros chrétiens de donner de grands exemples de magnanimité aux autres. Saint-Louis s'était embarqué en Palestine pour retourner dans son royaume; mais le vaisseau fut battu par la tempête la plus affreuse, et la vie du prince était en danger; c'est pourquoi le pilote et les matelots l'engagèrent à passer sur un autre, mais il ne voulut point suivre cet avis: « Ma vie appartient à Dieu, leur » répondit-il, et je mets toute ma con-

» fiance en lui; je dois vous donner » l'exemple du courage et de la fer» meté, et la gloire de m'imiter vous » regarde tous. » Ce bon prince était touché de compassion, en voyant ses fidèles serviteurs exposés à périr; et il aimait mieux braver tous les dangers que de les abandonner.

Les esprits turbulens sont continuellement accablés d'inquiétudes. Ils ne sauraient goûter les douceurs du repos. Le soin de les réprimer regarde le prince et les magistrats. Catilina, ruiné par les débauches les plus infames, forma le dessein d'opprimer sa patrie, et de détruire entièrement la ville de Rome; mais l'autorité consulaire appartenait à Cicéron, et il en fit prudemment usage. La conjuration fut découverte par la vigilance du consul, et Catilina fut forcé de quitter Rome. Il rassembla alors quelques troupes, et livra bataille; mais il fut vaincu par l'armée de la république, et fut ensuite tué dans la mêlée. Tel fut le sort d'un conspirateur, qui voulait renverser les lois et le gouvernement de la patrie.

Me pœnitet culpæ meæ.

Incipit me pœnitere culpæ meæ.

Si vous avez honte de vos égaremens ; si vous vous repentez sincèrement de votre mauvaise conduite, nous irons ensemble voir votre père, et il pourra vous pardonner. Il aura peut-être pitié de vous, lorsqu'il connaîtra toutes vos peines. Vous vous ennuyez sans doute de cette vie déréglée, qui ne convient nullement à un jeune homme bien né. Vous êtes assurément fâché des lettres qui vous ont été écrites par votre père ; mais, mon ami, vous pouvez espérer de lui l'oubli de vos fautes, si vos regrets sont sincères. Je lui écrirai d'avance pour l'appaiser, et pour l'informer de vos bonnes résolutions. Il se réjouira assurément de cet heureux changement, et vous rendra ses bonnes graces.

Je ne suivrai point les conseils qui m'ont été donnés, parce que je ne veux pas me repentir de mon inflexibilité envers aucun homme malheureux.

J'aime mieux en cette circonstance, (1) avoir honte de mon indulgence excessive. Je veux avoir pitié de ceux qui ont toujours été honnêtes, même dans les plus grandes privations; mais pourtant je ne voudrais pas me repentir de mes services. J'userai donc de toutes les précautions nécessaires. Ils me doivent des sommes considérables, et je tâcherai d'en obtenir une partie de l'homme qui vous remettra cette lettre, si toutefois il veut bien me rendre ce service. Je lui céderai mes droits sur eux, et il pourra en faire usage.

L'homme de bien qui a éprouvé l'inconstance de la fortune, a ordinairement pitié des malheureux, et tâche de les secourir. Il aurait honte de la moindre dureté envers eux. Il leur accorde sa protection, et leur donne des consolations. Il se rappelle ses peines passées, en voyant les peines d'autrui, et il ressent la plus grande satisfaction, lorsqu'il peut les adoucir. Jamais il ne se repent de ses bonnes actions, et jamais il n'a honte de ses

(1) En cette circonstance, *eâ de re.*

sentimens généreux. Il se sert de son crédit pour favoriser les citoyens honnêtes et pour réprimer les méchans. Il préfère la vertu aux richesses, et recherche plus la société des gens de bien que la faveur des grands. Fidèle aux lois de la charité chrétienne, il a pitié de tous les infortunés.

Les anciens romains, dans les beaux jours de la république, n'eurent jamais honte d'une vie simple. Les plus grands hommes passaient une partie de leur vie dans leurs maisons de campagne, et jamais ils ne s'ennuyaient des soins de l'agriculture. Ils exerçaient leurs corps à supporter toutes sortes de travaux. Marcus-Atilius ensemençait son champ, lorsqu'il reçut le décret du sénat qui l'appellait au gouvernement de la république, et certainement il n'eut point honte de ses occupations en présence des députés qui étaient chargés des ordres du sénat. Dans la suite les romains s'abandonnèrent à la mollesse, au luxe et à l'ambition, et regardèrent l'agriculture comme une occupation vile et digne de *leurs* esclaves.

Diogène, surnommé le Cynique, n'eut jamais honte de sa pauvreté. Exilé à cause de sa mauvaise conduite, il alla trouver Anthistène, philosophe athénien, et commença à étudier sous lui la philosophie. Il se repentit de sa vie passée, et il fit de grands progrès dans l'étude de la sagesse. Quelques jeunes gens recueillirent les maximes, et marchèrent sur les traces de ce philosophe orgueilleux; mais aujourd'hui, ceux qui connaissent la vraie philosophie, auraient honte de la doctrine de Diogène, et de quelques autres philosophes de l'antiquité. Alexandre parut un jour avoir pitié de l'extrême pauvreté de Diogène, et lui offrit des secours; mais le philosophe les refusa, parce qu'il vivait content, disait-il, de sa besace et de son manteau.

Quand un jeune homme commence à se repentir de ses défauts, il obtient l'estime de ses parens; et s'il paraît avoir honte de sa vie passée, il se rend digne de la bienveillance des gens honnêtes. Tous les hommes vertueux doivent avoir pitié des égaremens de la jeunesse, et même lui

témoigner de l'indulgence. La sévérité irrite souvent les caractères, et les punitions les endurcissent. Un cœur généreux pardonne aux autres, et les autres lui pardonnent. La ville d'Antioche s'était révoltée, et avait brisé les statues de Théodose-le-Grand. Ce prince voulait d'abord la détruire; mais ensuite il eut pitié des malheureux habitans, et leur pardonna, lorsqu'il eut entendu ces paroles dans la bouche de l'évêque Flavien : « Si » vous ne remettez pas les offenses » commises contre vous, votre Père » céleste ne vous remettra pas les » vôtres. »

Je commence à m'ennuyer de la vie solitaire; venez donc passer avec moi les beaux jours de cette saison. Je suis fâché de votre retard. Vous paraissez vous repentir de votre promesse, mais j'exige de vous cette nouvelle marque d'amitié. Je ferai tous mes efforts pour vous procurer des agrémens, et vous distraire de vos grandes occupations. Vous vivrez suivant vos goûts et vos habitudes. Quand vous commencerez à vous ennuyer avec moi, vous pourrez

me laisser seul dans ma campagne. Vous devriez avoir honte de vos irrésolutions. Le temps de la belle saison passe insensiblement, et vous n'en profiterez point, si vous ne venez promptement.

Le roi David, en abandonnant le sentier de la vertu, avait offensé le Seigneur ; cependant il ne paraissait nullement avoir honte de ses crimes. Il vivait tranquille en apparence, et ne semblait point se repentir de ses désordres ; il étouffait le cri de sa conscience ; mais le Seigneur fut touché du sort de son serviteur, et voulut avoir pitié de lui. Il lui envoya le prophète Nathan pour lui annoncer les maux qui le menaçaient, s'il ne rentrait dans le chemin de la vertu. Le roi commença aussitôt à avoir honte et à se repentir de ses péchés, et il montra au prophète toute la douleur que lui causait son crime ; mais il ignorait encore les chagrins qui l'attendaient, et ne prévoyait pas les maux qui le menaçaient.

Les soldats qui ont pris la fuite dans un combat, ont ordinairement honte

de leur lâcheté, et doivent se repentir de leur désertion. Le remords suit très-souvent les mauvaises actions. Les dames troyennes commençaient à s'ennuyer de la navigation et des fatigues de la mer; c'est pourquoi elles voulaient rester en Sicile. Ainsi, pour forcer Enée à s'établir dans cette île, elles mirent le feu à la flotte troyenne. Bientôt connaissant leur égarement, elles commencèrent à se repentir de leur crime, et à en implorer le pardon. Enée le leur accorda, et les recommanda au prince Aceste, qui leur accorda des établissemens dans son île.

Refert, interest regis.

Refert, interest meâ.

Il importe à un jeune homme bien né de se montrer docile aux avis des hommes sages, et il lui importe aussi de les suivre. Il doit fuir le vice et pratiquer la vertu; il doit s'accoutumer au travail, s'il veut devenir digne de la bienveillance de ses parens. Dieu a imposé à tous les hommes la néces-

sité de travailler, et il leur importe à tous d'observer fidèlement cette loi divine. Celui qui aime l'étude ne s'ennuie jamais, tandis que celui qui s'abandonne à la mollesse traîne ordinairement des jours malheureux. Des moissons abondantes couvrent le champ du laboureur vigilant, tandis que la misère attend le colon négligent.

Il m'importe de profiter de la belle saison pour visiter mes terres, et pour cultiver mes champs qui ont été négligés depuis quelques mois. Il importe à mon fermier de montrer une grande vigilance et de prendre soin de toutes choses, s'il veut recueillir de belles moissons et remplir ses greniers. Il a deux enfans, et il leur importe à l'un et à l'autre de seconder leur père dans tous les travaux de la campagne. Ils paraissent doués de bonnes qualités, et ils commencent à avoir honte de leur oisiveté. Lorsqu'ils commenceront à se rendre utiles, je leur donnerai quelques encouragemens. Il leur importera de s'en montrer dignes, et de marcher sur les traces de leur père qui est accablé d'années, et qui bientôt ne pourra plus travailler.

Il vous importe, mon ami, de mériter l'estime et la bienveillance de vos maîtres, et il importe à votre père de vous donner quelques conseils touchant vos études. Vous avez lu jusqu'à ce jour des livres agréables, mais il vous importe d'étudier maintenant des ouvrages utiles. Le temps de votre enfance est passé, ainsi les amusemens frivoles ne vous conviennent plus. Il est temps de vous occuper de choses sérieuses; il vous importe aussi d'être doux et affable envers tout le monde, et de ne faire de mal à personne. Vous avez déjà commencé à vous repentir de la vivacité de votre caractère, et de plusieurs fautes qui vous avaient été reprochées; ainsi tâchez de montrer à l'avenir plus de douceur et plus de modération.

Interest tuâ unius.

Refert ad honorem.

Il importe à moi seul, mon fils, de vous enseigner l'histoire ancienne, et il importe à votre gloire de ne rien négliger pour répondre à mes soins.

Votre frère commence à avoir honte de son oisiveté, ce qui me cause un grand plaisir. Il vous importe à tous deux, et il importe à votre réputation de suivre mes conseils. Je me repentirais de mon zèle et de mes soins, si vous ne profitiez pas du temps propre aux études. S'il m'importe de vous enseigner ce qui regarde Rome et la Grèce, il vous importe aussi d'étudier constamment les mœurs et les lois de ces grandes républiques. De grands avantages vous attendent, si vous réussissez ; mais vous serez méprisé, si vous ne cultivez pas vos heureuses dispositions.

Il importe à vous seul, mon cher frère, de prendre soin de mes affaires dans la ville de Lyon, et de m'informer de tout ce qui regarde le commerce. Il importe à votre honneur de ne rien négliger pour me satisfaire ; et il nous importe à l'un et à l'autre de veiller à nos intérêts. Un négociant m'a manqué de parole depuis quelques jours, et je suis fâché de la négligence de cet homme qui m'avait paru honnête et actif. Il m'informera peut-être bientôt de ses pertes, et me demandera des

services; mais je n'ai plus confiance en lui, depuis qu'il néglige ses affaires. Cependant il m'importe de ne pas abandonner un homme qui fut longtems d'une conduite irréprochable.

Est regis,

Meum est loqui.

Hic liber est meus.

Il est d'un grand capitaine de prévoir les desseins de l'ennemi, et de combattre vaillamment ; mais il appartient aussi aux soldats de montrer du courage et d'observer la discipline. Iphicrate, général athénien, marchant contre les ennemis de sa patrie, vit plusieurs soldats qui paraissaient effrayés du péril : « Si quelqu'un a oublié quel-» que chose dans le camp, s'écria-t-il, il peut quitter les rangs. » Les plus lâches, charmés de ce délai, s'en retournèrent aussitôt. Alors Iphicrate dit aux autres : « S'il est d'un lâche de » craindre le péril, il appartient aussi » aux soldats courageux de le braver ; » et aussitôt il engagea le combat, et se couvrit d'une gloire immortelle.

C'est à moi, mon ami, de suivre vos conseils salutaires, et c'est à vous de me diriger dans l'étude des lettres. C'est à moi de marcher sur vos traces, mais c'est à vous de m'indiquer les moyens de réussir. Il m'importe de mériter vos bienfaits. Je me réjouis de votre heureuse convalescence ; et l'espoir de recevoir bientôt une lettre de vous, me cause une très-grande joie. C'est à vous de satisfaire mon impatience, et de combler mes vœux. Il est d'un homme sage de ménager sa santé ; prenez donc soin de la vôtre. C'est à moi de vous donner cet avis, et c'est à vous de le suivre. Il nous importe à l'un et à l'autre de vivre sains et heureux.

Il est d'un homme de bien d'enseigner les principes de la religion à ses enfans, et de les accoutumer à pratiquer les vertus de *leur* âge ; mais c'est à nous d'inspirer à nos élèves l'amour de l'étude et le désir d'acquérir des connaissances utiles. Il nous importe de former l'esprit des jeunes gens qui nous sont confiés ; et c'est à nous aussi de leur donner l'exemple de l'appli-

cation. Il appartient à un maître sage et prudent d'étudier le caractère des enfans, et il lui importe de connaître les bonnes et les mauvaises qualités de chacun. Celui qui ne remplit pas ces devoirs, se repent ordinairement de sa négligence.

Mon ami m'a envoyé un livre qui est à vous; mais si vous avez lu celui qui vous a été prêté, vous me le rendrez, car il est à moi. C'est à vous de me l'envoyer promptement; mais il vous importe de l'étudier auparavant. Vous connaissez sans doute l'auteur. Il demeure près de cette petite maison de campagne qui appartenait à vos ancêtres, et qui est à moi depuis quelques années. Je l'ai achetée d'un riche marchand qui est connu de toute votre famille. Les champs qui l'entourent sont aussi à moi. Si vous voulez nous irons les voir, et nous jouirons ensemble du plaisir de la chasse. Tâchez donc de vous dérober à la ville et à vos occupations. Jamais vous ne pourrez voir la campagne plus belle et plus riche.

Mihi opus est amico.

J'aurai besoin de repos et de tranquillité pendant tout le temps de la belle saison ; c'est pourquoi j'éloignerai de ma retraite tous les fâcheux qui m'ont assiégé jusqu'à ce jour. J'aurai besoin de quelques livres, mais je les acheterai dans la suite. C'est à moi de lire et d'étudier ceux qui sont dans ma bibliothèque. Tous mes livres sont anciens, et j'aurais besoin de quelques ouvrages nouveaux qui jouissent d'une grande réputation. Si mon ami pouvait me les envoyer, il me ferait plaisir. Il a lui-même besoin de l'histoire ancienne, et je la lui donnerai quand il viendra me voir. Il lui importe d'étudier long-tems, s'il veut connaître les mœurs des anciens peuples du monde, et il aura besoin d'un guide sûr, pour suivre le fil des grands événemens qui ont changé la face de l'univers.

Un de vos amis a été dernièrement accusé de trahison, et il a besoin de vos conseils pour se justifier. Il est innocent ; mais il a des ennemis puissans

qui pourraient le perdre. Vous aurez besoin de toute votre éloquence pour le rassurer. Il serait honteux de l'abandonner au chagrin qui l'accable. Il a déjà écrit des lettres à ses amis pour les informer de ses peines ; mais il n'a reçu d'eux aucune réponse. Si vous avez besoin de mon crédit pour servir votre ami, je vous l'offre avec plaisir. Il a commis quelques indiscrétions, et il paraît avoir honte de la légèreté de son caractère. Cette leçon le rendra sans doute plus prudent à l'avenir.

Mon fils a besoin de plusieurs ouvrages, et je les lui enverrai bientôt ; cependant il m'écrira auparavant une lettre, pour me les demander. Il avait aussi besoin d'argent, mais il a reçu de son oncle une somme considérable. C'est à moi de lui envoyer toutes les choses nécessaires, mais c'est aussi à lui d'employer son argent à des choses utiles. Il lui importe de ne pas abuser de mes bienfaits et de la générosité de son oncle. Je me suis déjà repenti de ma trop grande bonté envers lui, et il devrait en avoir honte. Je pense souvent aux chagrins qui m'attendent,

s'il ne devient pas plus sage et plus économe. Les jeunes gens ont besoin de beaucoup de choses pendant *leurs* études; il importe donc aux pères d'user d'économie.

Le général et les soldats ont assurément besoin de courage dans les combats; mais celui qui commande les autres, a surtout besoin de prudence. Un général athénien avait reçu plusieurs blessures, et les montrait au peuple avec ostentation. Les blessures d'un général, lui dit le célèbre Timothée, marquent plutôt son imprudence que sa valeur. En effet, le général d'armée doit rarement exposer ses jours; mais il a toujours besoin de sagesse et de prudence. Si les soldats doivent quelquefois montrer de la témérité, ils ont aussi eux-mêmes besoin de prudence et de discipline, pour exécuter ponctuellement les ordres de leurs chefs.

Interdico tibi domo meâ.

J'interdirai ma campagne à certains chasseurs qui me causent beaucoup de

dommages, et mon ami leur interdira aussi la sienne. Je veux être tranquille dans ma sollitude, ainsi je l'interdirai à tous les importuns qui venaient me voir autrefois. Je commence à m'ennuyer des sociétés bruyantes de la ville. Le repos de la campagne me plaît uniquement, et j'en ai besoin pour lire quelques ouvrages qui exigent de moi la plus grande attention. Il m'importe donc de mener une vie retirée jusqu'à la fin des vacances. Alors je reprendrai mes exercices ordinaires, et je n'interdirai ma maison à aucun homme laborieux.

Louis-le-Grand avait interdit son palais aux intrigans et aux hommes frivoles, qui ne rendaient aucun service à l'état. Il aurait bien voulu aussi interdire les charges publiques à tous ceux qui s'en acquittaient mal; mais il aurait eu besoin de plusieurs années de tranquillité pour exécuter ce grand dessein. Comme il fit la guerre pendant presque tout son règne, il mettait à la tête de ses troupes les hommes les plus habiles dans l'art militaire. Il n'interdisait point les premiers grades de

l'armée aux hommes d'une naissance obscure, lorsqu'ils avaient de grands talens militaires. Il les interdisait à ceux qui étaient d'une illustre origine, mais dépourvus de mérite.

Julien l'Apostat exerça les plus horribles cruautés envers les chrétiens. Il leur avait interdit l'étude des lettres, pour les priver de toute instruction, et les rendre méprisables. Il imaginait chaque jour (1) de nouveaux moyens de leur interdire l'exercice de la religion; mais la piété des fidèles bravait les supplices et triomphait des obstacles. Plusieurs princes avaient aussi avant lui interdit aux chrétiens les emplois et les honneurs; mais Néron fut le plus cruel de tous. Ceux qui étaient découverts étaient saisis, et périssaient dans les tortures. Il leur interdisait même les plaintes et les gémissemens.

Venio ad studendum ou *ut studeam.*

Redeo ab ambulado.

Si vous avez besoin de moi, j'irai

(1) Chaque jour, *singulis diebus.*

avec plaisir vous servir, et étudier en voyageant les mœurs des peuples d'Allemagne. Je ne connais point cette intéressante partie de l'Europe, ni quelques états qui l'environnent ; c'est pourquoi je serais curieux de les voir. Je viens de parcourir l'Italie, et il m'importe de continuer mes voyages. Quand vous serez revenu de visiter les provinces d'Allemagne, nous irons voir ensemble les plus belles villes de France. La ville de Paris est surtout digne de la curiosité des voyageurs; elle renferme des hommes habiles dans toutes les sciences, et des monumens précieux. Beaucoup d'étrangers vont dans cette ville étudier les beaux arts.

Le jeune homme qui vint dernièrement étudier dans notre collège, manque absolument de principes et de méthode. Il aura besoin pendant plusieurs mois d'un travail assidu pour obtenir les premières places de sa classe. Il revenait de voir quelques états qui ont été ruinés par la guerre, et il nous a raconté les maux affreux qui les ont désolés. Il n'y a rien de plus terrible

que la guerre; mais quand elle est nécessaire, le prince doit la faire courageusement. C'est à lui de mettre ses sujets et ses frontières à l'abri des injures des peuples voisins; enfin c'est à lui de repousser les insultes des princes ambitieux.

Presque toute la noblesse romaine allait à Athènes étudier les lettres grecques. Cette ville renfermait une foule d'hommes éloquens et habiles qui enseignaient les arts aux étrangers. Cicéron alla lui-même à Athènes étudier l'éloquence, et entendre les orateurs les plus distingués de ce temps. La ville de Marseille, fondée par une colonie de phocéens, eut aussi des écoles publiques qui devinrent presque rivales de l'académie d'Athènes. Les gaulois, avides de savoir, abandonnaient leurs bois, et allaient étudier dans ces nouvelles écoles les belles lettres et la philosophie. Bientôt ceux qui s'étaient formés dans ces écoles devinrent habiles, et enseignèrent eux-mêmes les sciences et les arts à *leurs* compatriotes.

Consumit tempus legendo.

Dedit mihi libros legendos.

Les bergers de l'antiquité passaient les jours à chanter les plaisirs innocens de la vie champêtre. Ils employaient *leurs* loisirs à composer des chansons naïves et touchantes, et à admirer les merveilles de la nature. Nous aimons à nous rappeller ces temps heureux de l'âge d'or, et nous les regrettons. Les hommes vivaient alors sans ambition : ils ne passaient *leur* vie ni à amasser des richesses, ni à briguer des honneurs frivoles. Ils labouraient eux-mêmes les champs de *leurs* pères, bien différens des hommes des derniers temps de la république, qui abandonnaient à des esclaves *leurs* terres à cultiver, et même *leurs* enfans à instruire.

J'aime beaucoup les hommes qui passent leur vie à former leur esprit et à cultiver leurs champs, et qui donnent des terres à labourer aux colons indigens. L'étude orne l'esprit, et

l'agriculture fournit toutes les choses nécessaires à la vie. L'exercice augmente les forces du corps, et l'application étend les facultés de l'esprit; mais l'esprit et le corps ont besoin de délassement. Quelques hommes de la ville passent leur vie à acquérir des talens, et les habitans de la campagne passent les jours entiers à déchirer un sol souvent ingrat. Cependant ils sont heureux, lorsqu'ils goûtent les consolations de la religion.

Cicéron passa toute sa jeunesse à étudier les poëtes et les orateurs, et employa ensuite le reste de sa vie à écrire des ouvrages qui ont mérité l'admiration de la postérité. Il s'occupait aussi de l'administration de la république. Il était consul, lorsque Catilina entreprit de détruire la ville de Rome. Il mit tous ses soins à découvrir la conjuration et à en punir les auteurs. Les portes de la ville furent données à garder à des citoyens courageux. Chaque jour il proposait au sénat des décrets à porter, pour prévenir les malheurs qui menaçaient la patrie. Il passait les jours et les nuits à

épier les démarches des conspirateurs qui périrent presque tous, et délivrèrent ainsi la république d'un très-grand danger.

Dès qu'Auguste fut parvenu à l'empire, il employa tous ses soins à appaiser les dissentions et à calmer les esprits. Il s'appliqua à réformer le sénat, et à rétablir la dignité de ce corps respectable. Il employa les deniers publics à bâtir des édifices superbes, et à orner la ville des chefs-d'œuvre enlevés aux peuples soumis. Il donna des terres à cultiver aux soldats qui avaient long-tems servi la république. Il aimait à passer ses loisirs à converser avec Horace et les autres poëtes distingués de Rome. Il enseigna lui-même à ses petits-fils les principes des belles lettres, et divers exercices du corps. Il prenait plaisir à entendre les bons écrivains de son temps lire *leurs* ouvrages, et les accueillait avec bonté, quand ils se présentaient à lui.

Vidi eum ingredientem.

Les soldats supportent patiemment

les travaux et les fatigues de la guerre, lorsqu'ils voyent *leurs* généraux les supporter et donner l'exemple des vertus guerrières. Les soldats d'Annibal franchissaient les montagnes et les fleuves, parce qu'ils le voyaient lui-même marcher le premier à travers les lieux les plus difficiles. Ils aimaient à l'entendre haranguer tantôt l'infanterie, tantôt la cavalerie. Lorsqu'ils le voyaient fondre sur les ennemis, ils se précipitaient eux-mêmes au milieu des dangers, et bravaient la mort même, lorsqu'ils le voyaient la braver. L'exemple d'un général patient dans les travaux contribue toujours à rendre les soldats soumis à la discipline.

Lorsqu'un vieillard, chez les perses, voyait un jeune homme faire une mauvaise action, ou manquer aux lois de l'honneur et de la bienséance, il le reprenait hautement, et pouvait même le déférer aux magistrats. Ces vieillards reprenaient encore ceux qu'ils entendaient calomnier ou médire, parce qu'ils regardaient la médisance et la calomnie comme des crimes odieux. L'ingratitude leur paraissait le vice le

plus honteux; c'est pourquoi ils condamnaient les ingrats à des peines très-sévères, et leur interdisaient les avantages de la société. La jeunesse était obligée d'obéir en tout aux magistrats, et de s'exercer constamment au maniement des armes.

Le rossignol chante pendant quinze jours et quinze nuits sans interruption, lorsque les feuilles des arbres commencent à se multiplier. Il est très-agréable de l'entendre alors, tantôt traîner ses tons, tantôt faire des roulemens. J'ai entendu avec plaisir chanter un de ces oiseaux qui était renfermé dans une cage : il imitait tous les sons des instrumens. Quelques personnes ont entendu de jeunes rossignols s'exercer long-tems, étudier certains airs, pour les chanter ensuite avec une grande perfection. Quand cet oiseau a joui des beaux jours de nos climats, il vole vers l'orient de l'Amérique, et revient avec le printems.

Timoléon, parvenu à une extrême vieillesse, perdit entièrement l'usage de la vue; mais aucun citoyen ne l'en-

tendit jamais se plaindre et déplorer ce malheur. Il assistait également aux assemblées publiques, et, sur toutes les affaires importantes, il proposait ses avis, qui étaient toujours également écoutés des magistrats et du peuple. Comme un jour il entendit un syracusain rappeller au peuple les grands services de Timoléon, il dit avec la plus grande modestie : « Les dieux » avaient résolu de délivrer la Sicile » de l'oppression ; ils se sont servi de » moi pour chasser les tyrans, et je » leur rends graces. » Il était regardé comme le bienfaiteur et le libérateur de Syracuse, et tous les étrangers voulaient voir et entendre parler un homme universellement chéri des citoyens.

RÉCAPITULATION DE QUELQUES SUJETS PRÉCÉDENS.

Nous irons voir, mon ami et moi, les charmantes campagnes qui sont arrosées par la Seine, et examiner jusqu'à la mer les détours de ce fleuve. Nous traverserons les principales villes de Normandie, et nous emploierons nos loisirs à converser avec les savans de

cette riche province. Je porterai avec moi les ouvrages nouveaux qui m'ont été donnés à lire, et je les étudierai avec soin, lorsque je serai seul. Je m'ennuierais bientôt de ce voyage, si j'employais les jours entiers à courir. Il m'importe donc de le rendre agréable. Je lirai surtout un poëme qui a été composé sur l'agriculture, parce que j'ai déjà entendu plusieurs savans louer l'auteur, comme un homme d'un grand mérite. Les ouvrages de ce genre me font toujours plaisir. J'aime à lire et à étudier tous ceux qui regardent les travaux utiles de la vie champêtre.

Le Pape Léon III avait été maltraité et mis en prison par ses ennemis; mais il brisa ses fers, et vint trouver Charlemagne, qui le renvoya comblé d'honneurs, et se disposa aussitôt à le suivre en Italie, pour le rétablir Peu de tems après il partit en effet, et lui tint parole. Tandis que ce prince séjournait dans la ville de Rome, Léon et tout le peuple le reconnurent pour empereur des romains, et plusieurs de ses (1) suc-

(1) Ses, *ejus.*

cesseurs portèrent encore ce glorieux titre. Charlemagne fit des choses extraordinaires, et fut véritablement le prodige de son siècle. Il avait des vues grandes, une incroyable activité, et des vertus vraiment royales; aussi il gouverna ses sujets avec sagesse, et fut regretté de tous les français.

Théodose-le-Grand avait choisi Arsène pour enseigner à ses deux fils les lettres, et pour les former à la vertu. Arsène était habile dans toutes les sciences, et avait tous les talens propres à former de grands princes; mais Arcadius et Honorius manquaient de dispositions, ou plutôt ne voulaient point profiter des soins de *leur* maître. Ainsi, voyant ses soins inutiles, après onze ans de travaux, il se dégoûta de la cour à l'âge de quarante ans. Il vivait dans la pompe et la délicatesse, et l'empereur lui entretenait une table somptueuse. Renonçant à tout, il sortit secrètement du palais; et lorsqu'il se fut dérobé à toutes les recherches de l'empereur, il s'enfonça dans un désert, où il vécut jusqu'à une extrême vieillesse,

dans la plus austère pénitence. Il se trouvait plus heureux dans sa sollitude, qu'au milieu des grandeurs de la cour.

Agésilas, roi de Lacédémone, respectait beaucoup les lois rigides de son pays. Il observait surtout très-scrupuleusement celles qui prescrivaient la tempérance. Ce prince était aussi très-sévère envers les autres. Il fuyait l'ivresse, ce vice honteux qui avilit l'homme, et surtout l'homme qui commande aux autres. Il portait le même vêtement dans les quatre saisons de l'année. Lorsqu'il était dans le camp avec les soldats, il n'avait pas un meilleur lit qu'eux, et disait souvent : « Un prince » ne doit pas l'emporter sur les parti» culiers, par la mollesse et par les » délices, mais par le courage et par » la tempérance. » Il bravait les plus grands froids de l'hiver; et comme quelqu'un le blâmait d'une telle imprudence : « Les jeunes gens, dit-il, imi» tent plus volontiers l'exemple qui » leur est donné par un roi vieux. »

Deus qui regnat.

Pater et mater quos amo.

Virtus et vitium quae sunt contraria.

Zénobie, reine de Palmyre, qui résista long-tems aux armes des romains, gouverna ses états avec beaucoup de sagesse et d'équité. Elle avait cultivé les sciences avec succès. Elle aimait à comparer, disent les historiens, les beautés d'Homère et de Platon. Le courage et l'habileté qu'elle montra dans l'administration de son royaume, et dans la guerre qu'elle soutint contre l'empereur Aurélien, l'ont rendue digne de l'admiration de la postérité. Elle joignait aux manières affables des princes de Rome, la pompe éclatante des cours de l'Asie. Elle eut trois fils, qui reçurent une éducation romaine, et souvent elle les montrait au peuple, ornés de la pourpre impériale.

Le père et la mère de mon ami, qui sont absens de cette ville, m'ont envoyé un ouvrage à lire ; mais j'aurai besoin de plusieurs jours pour le con-

naître parfaitement. L'auteur, qui est un de mes parens, m'a recommandé son fils et sa fille, que je recevrai avec plaisir dans ma maison. (1) Nous pourrons aller voir ensemble les monumens de cette ville. Quand je les verrai arriver, j'irai au-devant d'eux, et nous passerons le jour à visiter les terres de ma campagne. Je leur montrerai mon parc et mon jardin qui sont très-agréables, et je leur procurerai toutes sortes de plaisirs. Il est d'un honnête homme de bien recevoir ses amis, et il lui importe de les satisfaire. Pour moi, (2) j'aurais honte de la moindre négligence envers les miens. Je m'acquitterai avec soin de tous les devoirs de l'hospitalité et de l'amitié.

Le jeu et les plaisirs que les jeunes gens recherchent avec passion, sont des délassemens nécessaires après le travail; mais souvent ils en abusent, et négligent les devoirs et les leçons qui ont été donnés. Ceux qui ne sen-

(1) Recevoir quelqu'un dans sa maison, *aliquem ad se recipere.*

(2) Pour moi, tournez, *mais moi*, etc.

tent point les chagrins et les peines qu'ils causent à *leurs* maîtres et à *leurs* parens, ne méritent aucune indulgence; mais ceux qui sont reconnaissans des soins et des conseils qu'ils reçoivent, sont dignes de nos bienfaits et de notre affection. La vigilance et le travail, qui sont utiles à tous les hommes, sont nécessaires aux enfans. La jeunesse lacédémonienne était accoutumée à l'exercice et à la patience; aussi la république produisait une foule de héros que nous admirons encore aujourd'hui.

L'heureux habitant de la campagne, qui modère ses passions, n'est point exposé aux chagrins qu'éprouvent les ambitieux. Le champ qu'il cultive, la maison qu'il habite, lui suffisent; il jouit d'une paix et d'une félicité que rien ne saurait altérer. Il vit content du patrimoine qu'il a reçu de ses ancêtres. Il n'envie point les colonnes superbes, ni les lambris dorés qui ornent les palais des grands. Il entretient dans sa famille l'union et la paix, qui sont nécessaires au bonheur de l'homme. Il bénit le Créateur, et lui offre les prémices des moissons qu'il lui doit.

Philopémen, qui fut élevé par Cassandre son tuteur, rendit de très-grands services à la Grèce. Lorsqu'il fut sorti de l'enfance, il fut confié à des philosophes qu'il suivit long-tems avec plaisir. Il choisissait parmi les grandes pensées d'Homère, celles qui peuvent aiguiser le courage des hommes, et les porter à la vertu. Aussi il fréquentait toujours les gens de guerre qu'il jugeait les plus vaillans et les plus sages. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il commença à servir avec les troupes que les habitans de Megalopolis envoyaient piller la Laconie, et il se distingua par un courage que les vieux soldats admirèrent beaucoup. Durant les loisirs de la paix, il prenait soin de ses champs, qu'il cultivait lui-même.

L'histoire rapporte les maux que les Normands causèrent pendant long-tems à la France. Ils fondaient sur les côtes, et emportaient tout ce qu'ils trouvaient. Ils élevaient les enfans qu'ils avaient pris, et en faisaient des pirates. Rien ne pouvait leur résister. Ils pillèrent deux fois la ville de Rouen, et brûlèrent Paris. Ils saccagèrent plusieurs provin-

ces, et réduisirent le Roi *Charles-le-Chauve* aux dernières extrémités. Il fit la paix avec eux; mais l'or et l'argent qu'il leur donna pour l'obtenir, inspirèrent aux ennemis l'envie de recommencer bientôt la guerre. Quelques années après ils assiégèrent Paris. Le roi Charles-le-Gros aurait pu les repousser avec une puissante armée qu'il commandait, mais il préféra une honteuse négociation.

Puer quem pœnitet.

Les hommes qui se repentent sincèrement de *leurs* crimes, et qui ont honte de *leur* vie passée, sont dignes de la clémence des princes. Un chef de rebelles avait été conduit comme un criminel devant Alexandre. Le roi de Macédoine lui pardonna et lui donna la liberté, ce qui étonna beaucoup tous les spectateurs. « Si j'avais été à » votre place, dit au roi un de ses » favoris, je n'aurais pas usé de clé- » mence envers cet homme. Et parce » que je ne suis point à la vôtre, lui » répondit aussitôt le conquérant de » l'Asie, je lui ai pardonné. » Les

princes qui n'ont point pitié des malheureux, n'imitent point une telle générosité; mais il appartenait à Alexandre de donner de grands exemples à l'univers.

Je n'aime point les jeunes gens qui s'ennuient de l'étude; mais j'estime beaucoup ceux qui ont pitié des pauvres, et qui ont honte de *leurs* défauts. Il est d'un enfant bien né de secourir les malheureux. Cyrus regardait la libéralité comme une vertu vraiment royale, et il se trouvait heureux, lorsqu'il pouvait accorder quelque grace. « J'ai de grandes richesses, disait-il à » ses courtisans, mais elles ne vous » appartiennent pas moins qu'à moi. » Il aimait à distribuer des récompenses à ceux qui servaient utilement l'état, et qui s'acquittaient fidèlement de *leurs* devoirs. Heureux les peuples gouvernés par des princes qui aiment la vertu, et qui ont pitié des infortunés !

Les rois doivent user de clémence envers les hommes qui se repentent de *leurs* mauvaises actions, et qui ont

honte de *leurs* faiblesses. Un jeune prince avait formé des intelligences avec les espagnols, et Henri-le-Grand en fut informé. Ce monarque, excusant le coupable qui se repentait de son crime, lui pardonna. Il voulut user d'indulgence à l'égard d'un jeune homme qui paraissait sincèrement fâché de sa conduite. La vie de ce prince est pleine de pareils exemples de générosité. Il était né vif et emporté, mais il savait se modérer dans les occasions les plus difficiles. La nature m'a formé colère, disait-il; mais je tâche de réprimer une passion qu'il est dangereux d'écouter. Nul prince ne montra jamais un cœur plus grand, plus généreux.

Magister erit opus est.

Rex cujus interest.

Mitte quem voles.

Le jeune homme que vous m'avez envoyé, et qui a besoin d'une recommandation, réussira dans son affaire, s'il emploie tous les moyens nécessaires. Il choisira qui nous voudrons, pour plaider cette cause importante.

Vous et moi nous connaissons l'avocat à qui il importe de mériter la confiance des gens de bien, et nous le lui indiquerons. Ceux à qui il importe de montrer du zèle et de l'activité, ne doivent rien négliger pour se procurer des cliens. Si cet avocat, qui a besoin de quelques renseignemens, va vous voir, communiquez-lui l'affaire de votre ami, afin qu'il se prépare à la défendre. Vous pourrez lui dire ce que vous voudrez ; il est sage et discret : il embrassera avec chaleur vos intérêts, et fera ce qu'il pourra pour vous obliger.

Les jeunes gens qui ont besoin de l'indulgence de *leurs* maîtres, et à qui il importe de bien employer le temps, manquent souvent de docilité et de douceur ; mais quand ils sont parvenus à l'âge de maturité, ils ont honte de *leurs* défauts et de *leur* légèreté. J'ai connu des hommes à qui il importait d'user d'une grande fermeté pour contenir des enfans, même d'un âge tendre, et j'ai vu des maîtres qui avaient besoin d'une patience infinie pour tempérer le caractère violent de

quelques élèves, et pour *leur* enseigner les principes de la grammaire. Ceux à qui il importait d'écouter les avis salutaires, les méprisaient le plus souvent, commettaient toutes les fautes qu'ils pouvaient, et négligeaient tous les devoirs qu'ils voulaient.

Les généraux à qui il importe de maintenir la discipline, infligent des punitions aux soldats qui négligent *leurs* devoirs; mais aussi ils donnent des éloges et des récompenses à ceux qui en ont besoin. Ils connaissent ceux qui ont besoin de protection, et les recommandent au prince à qui il importe de distinguer le vrai mérite. Un général français, qui avait besoin d'un homme intrépide pour porter une lettre au gouverneur d'une place assiégée, offrit une grande récompense à quiconque voudrait se charger de cette commission. Un jeune homme à qui il importait de mériter l'estime de son général, se présenta, exécuta courageusement les ordres qu'il avait reçus, et parvint en peu de temps à un grade élevé dans l'armée.

Les athéniens, à qui il importait de conserver Aristide, et qui avaient besoin des talens de ce grand homme, le condamnèrent pourtant à l'exil. Il fut rappellé trois ans après dans sa patrie; et oubliant l'injustice des athéniens, il leur rendit encore de grands services pendant la paix et pendant la guerre. Les méchans lui faisaient un crime de son exacte probité, et le persécutaient; et les gens de bien, à qui il importait de le protéger, n'osaient prendre sa (1) défense. Les généraux et les magistrats qui ont besoin de grands exemples d'intégrité et de désintéressement, doivent lire la vie d'Aristide dans les historiens de l'antiquité.

Deus quem amo.

Grammatica cui studeo.

J'ai reçu la lettre que je désirais depuis long-tems; elle contient des choses ingénieuses et agréables que j'ai lues avec plaisir. Les exemples que

(1) Sa, *ejus.*

vous me citez, les conseils que vous me donnez, m'ont touché l'ame, et je tâcherai de les suivre. J'ai communiqué à nos amis la lettre que vous m'avez écrite, et tous l'ont beaucoup approuvée. Ma joie a été très-grande, lorsque j'ai entendu les éloges qu'ils donnaient à mon meilleur ami. Si vous vouliez m'envoyer encore quelques livres, vous me feriez plaisir. J'aurais surtout besoin de l'ouvrage que vous étudiez souvent. Envoyez-le-moi par le jeune homme que nous aimons, et que nous estimons l'un et l'autre. Toutes les lettres que vous m'écrirez, je les lirai et les méditerai attentivement.

Je vous envoie les ouvrages que vous m'avez demandés et que vous voulez étudier. Bientôt vous recevrez aussi ceux que j'ai achetés dernièrement. Ils vous plairont sans doute, parce qu'ils traitent de l'histoire romaine que vous n'avez point lue entièrement. Celui que vous pouvez étudier d'abord, est plein de traits curieux sur la vie des empereurs. Vous admirerez sans doute les grands princes

que l'Italie a produits, mais vous détesterez aussi quelques monstres qui occupèrent la souveraine autorité. Le plus cruel de tous est cet infame Néron, qui souilla le trône pendant treize ans. Il fut le premier qui persécuta les chrétiens, afin de renverser les autels du vrai Dieu.

Les citoyens que je fréquente sont d'une probité à l'épreuve, mais ceux que j'évite sont dignes de toutes sortes de mépris. Ils manquent à l'obéissance qu'ils doivent au prince; ils oublient le respect que tout homme de bien doit aux magistrats; ils abandonnent la vertu qu'ils devraient pratiquer, et les malheureux qu'ils devraient secourir. Ils nuisent aux citoyens honnêtes qui sont généralement estimés; ils négligent tous les devoirs qu'ils devraient remplir. Ils ignorent le bonheur qu'éprouvent les hommes vertueux, parce qu'ils ne suivent point les bons conseils qu'ils ont sous les yeux, et qu'ils ont contracté des habitudes vicieuses qui les entraînent.

Les hommes que l'empereur Néron

favorisait, étaient vils et méprisables. Il se fiait à de misérables affranchis que les gens de bien jugeaient dignes des derniers supplices. Il écoutait tous les délateurs, et persécutait tous les citoyens honnêtes. Il condamnait à mort ceux qu'il craignait. Il s'emparait des biens des proscrits, qui étaient ainsi tout-à-la-fois dépouillés de la vie et de *leurs* biens. Il avait été élevé par deux philosophes que les sénateurs et le peuple romain connaissaient et estimaient; mais ils ne purent lui inspirer aucuns sentimens d'humanité. La perversité de *son* naturel étouffa les semences de vertus qu'ils avaient jettées dans *son* cœur. (1)

Pauperes quos amare et quibus epi-tulari debemus.

Les jeunes gens que nous blâmons de *leurs* défauts, négligent ordinairement *leurs* devoirs; mais ceux que nous aimons et favorisons, deviennent de jour en jour plus sages et plus

(1) Ces deux *son* par *ejus*.

laborieux. Les livres qu'ils lisent et étudient sont excellens; et s'ils persévèrent, ils nous donneront beaucoup de satisfaction dans *leurs* études. Les autres que nous menaçons et punissons souvent, ne se corrigent point. Ils ont cependant besoin d'application pour acquérir quelques connaissances, et il *leur* importe de satisfaire *leurs* parens et *leurs* maîtres. Ils n'ont point honte des reproches qu'ils reçoivent, et nous devons les plaindre sincèrement. Ils se repentiront un jour, mais trop tard, des défauts dont nous les blâmons.

Titus fut moins le maître que le père des romains. Il passait ses jours à faire et à méditer des choses utiles à la république. Il vivait familièrement avec les hommes qu'il aimait et favorisait. Il recherchait les citoyens malheureux qu'il voulait protéger et secourir, et il *leur* accordait toutes les graces qu'ils lui demandaient. Il était d'une bonté rare et d'une affabilité encore plus rare. Jamais il ne voulut se servir de sa puissance pour se venger de ses ennemis : il aimait mieux leur pardonner que de les punir.

Il peut être regardé comme un des meilleurs empereurs romains. J'aimerais mieux, répétait-il souvent à ses courtisans, périr moi-même, que de causer la perte d'autrui.

Titus n'était pas encore mort, lorsque Domitien monta sur le trône. Il se montra d'abord doux et humain; mais bientôt livré aux délateurs qu'il consultait et favorisait, il commit les plus horribles cruautés. Il persécuta les chrétiens qu'il voulait entièrement détruire dans son empire. Indolent et lâche, il faisait la guerre aux mouches qu'il perçait avec un stylet. Il ménageait les soldats qu'il flattait et redoutait, et détestait tout le sénat. Il fut assassiné par un affranchi de sa femme Domitia, qu'il avait répudiée et reprise. Le sénat le priva de tous les honneurs, et même de la sépulture. Il réunissait, disent les historiens, presque tous les vices de Tibère, de Caligula et de Néron, et n'eut aucune des vertus de Titus, son prédécesseur.

L'histoire romaine que nous lisons et étudions, nous représente Néron

comme un monstre féroce. Il avait succédé à l'empereur Claude. Il fut l'horreur du genre humain. Il remplit la ville de Rome de sang et de carnage. Il fit périr sa mère, ses précepteurs, et même les courtisans qu'il paraissait aimer et favoriser davantage. Enfin, il se poignarda lui-même, et délivra la terre du monstre le plus cruel qui ait existé. Les méchans qu'il protégeait et favorisait furent très-affligés, lorsqu'ils apprirent la mort de Néron. Ils n'espéraient pas les mêmes avantages des princes qui lui succédèrent; et cependant plusieurs eurent les mêmes vices et la même cruauté, et corrompirent entièrement les mœurs publiques.

Julien l'Apostat, ennemi du Dieu qu'adoraient et servaient les chrétiens, employait toutes sortes de moyens pour détruire la religion du vrai Dieu. Il tâchait surtout d'intimider et de pervertir les soldats accoutumés à obéir en toutes choses à la volonté du prince. Il favorisait et récompensait généreusement ceux qui abandonnaient *leur* religion, et condamnait aux derniers

supplices ceux qui persévéraient dans la foi; mais la plupart de ceux qu'il avait séduits se repentaient bientôt de *leur* faiblesse, et demandaient la mort pour expier *leur* crime. Ce prince avait d'ailleurs quelques bonnes qualités; mais il ne se montra point doué de celles qui distinguent les sages monarques.

Deus cujus miramur providentiam.

Les princes dont nous lisons l'histoire, et les grands hommes de l'antiquité dont nous admirons les vertus, ont donné de grands exemples de magnanimité et de reconnaissance. Furnius, noble romain, avait suivi le parti d'Antoine, dont l'armée fut vaincue par Auguste. Craignant alors le ressentiment du vainqueur, il envoya son fils demander sa grace, et il l'obtint. Touché de la générosité du dictateur, dont il connaissait la puissance absolue, il osa se présenter devant lui, et lui dit ces paroles: « Vous m'avez accordé un grand bienfait; mais vous m'avez fait beaucoup de mal, en me forçant à vivre et à

mourir ingrat. » Auguste fit grace à beaucoup d'hommes, dont il avait éprouvé l'inimitié.

L'empereur Titus doit être compté parmi les bons princes dont nous honorons la mémoire. Dès qu'il fut maître de l'empire, il confirma les gratifications et les privilèges accordés au peuple par les autres empereurs. Il répara les anciens édifices, et érigea des monumens dont les étrangers admiraient la beauté. Il punit très-sévèrement les délateurs dont il connaissait les odieuses calomnies. Pour réparer les maux que les irruptions du mont Vesuve avaient causés dans plusieurs villes, et les ravages qu'un incendie avait faits à Rome, Titus vendit ses meubles et les ornemens de son palais. Le règne de ce prince fut très-court, mais cependant il lui mérita le titre glorieux de *délices du genre humain*. Le nom seul de Titus rappelle le souvenir des rois dont les vertus ont illustré les empires.

Personne ne connaissait mieux que l'empereur Titus cette magnanimité

dont il donna tant (1) d'exemples. Il fit venir un jour deux puissans seigneurs dont il connaissait les mauvais desseins, et se plaça au milieu d'eux pour aller au théâtre. Il demanda ensuite deux poignards qu'il leur présenta, en leur disant : Qui vous arrête ? Voilà le moment d'exécuter le projet dont quelqu'un de ma cour m'a donné connaissance. A ces mots ils demeurèrent immobiles, comme frappés de la foudre ; mais ce même prince, dont ils avaient médité la mort, leur pardonna, et leur montra toujours dans la suite une beinveillance dont ils furent touchés.

Cimon, général athénien, humilia et vainquit le grand roi des Perses, dont les armées étaient très-nombreuses et la puissance très-formidable. Il le chassa de la Grèce, et le poursuivit avec une flotte de deux cents voiles. Après tous ses exploits, il revint dans la ville d'Athènes dont il fortifia le port. Cependant Périclès, dont l'am-

(1) Tant, devant un nom de choses qui se comptent, 101.

bition et la jalousie étaient excitées par les victoires de Cimon, tâchait de gagner le peuple dont il connaissait les caprices, pour balancer l'autorité de son rival. Il avait été instruit dans la philosophie par Anaxagore, dont les athéniens connaissaient le grand mérite. Cimon fut peu de temps après condamné à sortir de la ville; mais ayant été rappellé après cinq ans d'exil, il rendit de nouveaux services aux athéniens, dont il avait cependant éprouvé l'ingratitude.

Merces quâ dignus es.

Libri quibus utor.

Vous obtiendrez les récompenses dont vous êtes digne, mon cher ami; vous parviendrez aux honneurs dont vous êtes avide, si vous étudiez avec soin les ouvrages dont vous vous servez depuis long-tems. Le repos dont vous jouissez, les heureuses dispositions dont vous pouvez vous glorifier, sont des avantages dont vous devez sentir le prix. Je connais les devoirs dont vous devez vous acquitter avec zèle,

et j'ai médité souvent les livres que vous lisez ; mais je n'approuve nullement l'impatience que vous montrez quelquefois dans votre conduite et dans vos études. Il n'est point d'un jeune homme bien né d'oublier les avis qu'il reçoit, ni de contracter des habitudes incompatibles avec ses devoirs.

Les richesses dont les hommes sont avides, les honneurs dont ils se glorifient, sont exposés au caprice de la fortune. La vertu seule est un bien précieux et durable. Elle fournit aux malheureux les consolations dont ils ont besoin. Elle enseigne aux riches la modération dont ils doivent user dans la prospérité. Socrate dans les fers, s'entretenant avec ses amis, était plus grand que les juges qui le condamnaient à mort. Il méprisait les honneurs dont il était digne, et les biens dont il n'avait pas besoin. Il n'enviait point les richesses immenses dont regorgaient les grands ; mais il s'appliquait à la philosophie, dont il connaissait l'utilité au milieu des misères de la vie.

Nous devons admirer les moyens

dont se sert la Providence, pour donner aux gens de bien les récompenses dont ils sont dignes, ou pour leur accorder les graces dont ils ont besoin. Un homme qui se repentait sincèrement de plusieurs crimes dont il était coupable, rencontra un sage vieillard et lui ouvrit son ame. Il lui raconta toutes les fautes dont il avait honte, et lui demanda une pénitence proportionnée à ses péchés. Le vieillard lui indiqua la pénitence qu'il devait faire, et les moyens qu'il devait employer pour expier le passé et mieux vivre à l'avenir. Enfin, il lui donna tous les secours dont il manquait, et lui indiqua la voie qu'il devait suivre pour retourner à Dieu.

Dieu comble de ses graces les enfans généreux qui ont pitié des pauvres et qui aiment à les secourir. Il les enrichit de ses dons, et leur accorde toutes les facultés dont ils ont besoin pour réussir dans *leurs* études. Je connais deux écoliers qui se distinguent parmi tous *leurs* condisciples, et j'admire les talens dont ils sont doués; mais je préfère pourtant la pitié dont ils donnent

l'exemple à tous les autres. Je les vois rechercher la société des gens de bien, et honorer *leurs* parens. Jamais ils ne se glorifient de *leurs* avantages et de *leurs* succès. Ils fréquentent toujours les jeunes gens dont ils connaissent la piété et la vertu, et évitent ceux dont ils blâment les défauts. Tout le monde leur accorde volontiers les louanges dont ils sont dignes.

J'évite les défauts dont vous avez honte, et abhorre les vices dont vous vous repentez; mais je suis indulgent pour les jeunes gens qui secourent les malheureux dont ils ont pitié. Je vous engage à fuir quelques-uns de vos condisciples dont vous connaissez la mauvaise conduite, et à former des liaisons honnêtes dont vous puissiez tirer avantage. Vos parens oublieront les égaremens dont vous êtes fâché, et vous pardonneront les fautes que vous avez commises, si votre repentir est sincère, et si vous vous conduisez mieux à l'avenir. Ecrivez-moi souvent, et je vous enverrai les livres dont vous aurez besoin. Indiquez-moi les choses dont vous manquez, et je tâcherai de vous les procurer.

Homo cui officium præstitisti.

Le jeune homme à qui vous avez écrit dernièrement, est venu me voir, et m'a dépeint le caractère de ceux à qui vous avez donné votre confiance. Je n'approuve point vos desseins, et tous les gens de bien à qui vous les communiquerez, seront de mon avis. L'homme à qui vous avez confié le soin de vos affaires, n'a pas les talens et l'activité que je désirerais. Il a souvent négligé les cliens à qui il avait fait les plus belles promesses, (1) et à qui il avait assuré les plus grands succès. Les plaisirs auxquels il se livre et la vie qu'il mène, n'annoncent point un homme jaloux de sa réputation. Réfléchissez sur toutes ces considérations, et mandez-moi vos résolutions.

Les infortunés n'ont pas seulement besoin d'argent; ils manquent encore plus souvent de consolations, de conseils, d'amis et de protection. Ainsi,

(1) Faire les plus belles promesses, *Maria montesque polliceri, Sall. de Catilinâ.*

les hommes à qui le Créateur a donné la puissance et le crédit, ne doivent point refuser leur bienveillance à ceux à qui elle est nécessaire. Les dons de Dieu, a dit un philosophe, sont entre les mains des riches à qui les pauvres demandent l'aumône. Ainsi, quand nous remarquons des hommes à qui nos bienfaits sont nécessaires, nous ne devons pas les leur refuser. Le célèbre Aristote faisait l'aumône à tous les malheureux indistinctement; et comme ses amis en étaient étonnés : Je secours, leur disait-il, l'humanité souffrante.

Le sénat romain, après la funeste bataille de Cannes, arma huit mille esclaves, à qui il promit la liberté, s'ils combattaient vaillamment. Il se présenta une occasion importante dans laquelle ils firent des merveilles, excepté quatre mille, à qui le général reprocha quelque timidité. Cependant, après la bataille, ils furent tous déclarés libres; mais Gracchus, à qui ils durent cette récompense, condamna à une peine légère ceux qui avaient manqué à *leur* devoir. Il voulut aussi récompenser

généreusement ceux à qui il attribua le succès de l'action, et donner des marques de sa satisfaction à tous ceux qui avaient bien rempli *leur* devoir. Cette conduite de Gracchus fut généralement approuvée, et surtout de ceux à qui elle procura la liberté.

Dès qu'Adrien fut monté sur le trône, il pardonna à ses rivaux et à plusieurs citoyens, à qui il accorda même des graces signalées. Il marcha contre les Partes, et les força à recevoir la paix, et refusa ensuite les honneurs du triomphe. Il s'appliqua à l'étude des lettres, conversant avec les savans et leur communiquant ses lumières. Il aimait à trouver des hommes de mérite, à qui il pût accorder des graces. Il parcourut plusieurs fois les provinces de l'empire, pour y entretenir l'ordre et l'abondance. Mais il altéra sa santé par ses longs et nombreux voyages. Fatigué des douleurs qu'il ressentait, il essaya plusieurs fois de se donner la mort. Regardant les secours des médecins comme inutiles, il les congédia tous. A de grandes vertus, ce prince joignait beaucoup de vices. Il avait quelques

qualités de Trajan ; mais il avait aussi des défauts dont Trajan était exempt. Il aurait pu soutenir avantageusement la guerre ; cependant il ruina l'empire pour acheter la paix.

Romulus à quò Roma condita fuit.

Le jeune homme par qui ma lettre vous sera remise, vous demandera quelques services que vous lui rendrez sans doute. Il vous parlera de l'avocat par qui ma cause a été plaidée, et vous vous réjouirez des nouvelles qu'il vous donnera. Ce jurisconsulte, par qui j'ai déjà recouvré une partie de mes biens, met beaucoup de zèle dans toutes les affaires dont il se charge. Il connaît particulièrement les juges du tribunal par qui les grandes causes sont examinées et jugées, et cela m'a été très-avantageux. Quand il est chargé d'une affaire difficile, il la communique à ses amis, et à tous ceux de qui il peut attendre quelques lumières. Il marche déjà sur les traces de son père, par qui il a été introduit dans la carrière du barreau.

L'auteur par qui a été composé l'ou-

vrage que nous lisons, était d'une modestie admirable ; ce qui lui concilia l'estime et la bienveillance de tous ceux qui le connaissaient. Il montra un rare courage, lorsque le ministre dont il avait été secrétaire, et par qui il avait été protégé, fut arrêté et mis en prison. Il était lui-même détenu ; mais il trouva pourtant le moyen d'écrire pour la défense de son bienfaiteur. Ce malheureux ministre abandonné, accusé par ceux dont il avait été adoré dans les jours de sa gloire, eût au moins l'avantage d'éprouver le zèle et la fidélité de son ancien favori. (1) Ce ministre, par qui il avait obtenu une pension et plusieurs graces, fut condamné à un exil perpétuel, et renfermé dans un château.

La magnanimité convient particulièrement aux princes et aux conquérans. Alexandre, par qui Porus, l'un des plus puissans rois des Indes, fut

(1) Voyez à la fin de la méthode, avoir le bonheur ou l'avantage de... *contingere ut*, il faut tourner ainsi cette phrase : Il arriva du moins à ce malheureux, etc.

vaincu et fait prisonnier, donna un bel exemple de générosité. Il rendit au prince vaincu ses états, auxquels il ajouta même plusieurs provinces. Aussi Porus, reconnaissant des bienfaits de son vainqueur, lui demeura constamment attaché jusqu'à la mort. Racine, par qui la tragédie d'*Alexandre* a été composée, fait un tableau touchant du caractère de Porus; et quelques lecteurs admirent plus le prince vaincu que le vainqueur, parce qu'il n'y a rien de plus intéressant qu'un héros qui supporte ses malheurs avec courage.

Eumène, par qui l'armée d'Antigone fut vaincue et taillée en pièces, éprouva la plus noire trahison des soldats par qui il avait remporté plusieurs victoires, et fut jetté dans les fers par son ennemi vaincu. Il avait pris les intérêts d'Olympias, et il voulait protéger les enfans d'Alexandre contre des généraux, par qui la souveraine autorité avait été envahie; mais il fut victime de la perfidie de ses propres soldats, et Antigone, à qui ils l'avaient livré, le fit traiter dans la prison comme le

lion le plus cruel et l'éléphant le plus féroce, suivant les expressions de Cornélius-Népos. Eumène s'était montré digne de l'amitié d'Alexandre, et avait régné sur la Cappadoce et la Paphlagonie.

PRONOMS ME, TE, SE, NOUS, VOUS, LE, LA, LES, EN, Y.

Henri-le-Grand fut véritablement le père de ses sujets, et il ne cessa de leur donner des preuves de son affection. Quelques troupes qu'il avait envoyées contre ses ennemis, avaient fait du désordre dans une province de ses états, et avaient pillé quelques maisons de paysans. Dès que ce prince en fut informé, il dit aux capitaines qui étaient encore à la cour : Partez promptement, donnez-y ordre (1), vous m'en répondrez. Quoi ! si l'armée ruine mes sujets, qui me nourrira, qui soutiendra les charges de l'état, qui paiera vos pensions? Celui qui fait du mal à mon peuple, m'en fait à moi,

(1) Donner ordre à quelque chose, *consulere alicui rei.*

même. Un tel prince était bien digne de l'amour des français, et bien fait pour les rendre heureux.

Mon ami m'a écrit une lettre, pour me demander quelques livres dont il a besoin. Je les lui ai promis, et je les lui enverrai bientôt : il lui sera très-facile et très-agréable de les lire pendant les vacances. Il a acheté une maison de campagne, dont il ne cesse de louer les agrémens, et j'en admire moi-même l'élégance. Il pourra y passer des jours agréables, et j'en serai charmé. Il aura des voisins aimables, et il en sera content, pourvu qu'il préfère la société des gens de bien, aux plaisirs bruyans de la ville. Comme il aime l'agriculture, il pourra s'y appliquer. S'il préfère la chasse et la pêche aux autres plaisirs de la campagne, il y emploiera ses loisirs.

Lorsqu'un homme de bien a promis un bon office à son ami, il le lui rend; mais s'il s'agit de manquer aux lois de l'honneur, il ne le fait jamais. Les ambitieux se conduisent autrement. Toutes les choses leur sont faciles,

pourvu qu'elles leur soient utiles. Le sage évite les cours et les palais des grands : il en connaît les désordres, et en redoute les dangers. Il chérit sa famille, et il en est chéri. Il jouit des avantages de la paix de l'ame, et il en est très-digne. S'il lui arrive quelque faveur de la fortune, il en use, mais ne s'y abandonne pas. Il connaît les lois de l'état et s'y soumet. Il admire les merveilles de la nature, et en révère l'auteur.

« Il connaît le malheur, et sait y compatir. »

Un homme avancé en âge avait trois enfans auxquels il partagea tous ses biens. Quelques jours après, il les fit venir auprès de lui, (1) et leur dit : J'ai encore un petit trésor que je destine à celui qui, dans deux mois, (2) aura fait la plus belle action. Les enfans partirent, et revinrent le jour marqué. (3) L'aîné dit : Un homme

---

(1) *Ad se arcessere*, etc.

(2) Dans, suivi d'un nom de temps, *post*, acc.

(3) Le jour marqué, *die dictâ*. Voyez la question *quando*.

m'avait confié une somme d'argent, et je la lui ai rendue. Un enfant, dit le second, était tombé dans une rivière, et je l'en ai retiré sain et sauf. Le troisième parla ainsi : J'ai trouvé mon ennemi dormant sur le bord d'un précipice ; je l'ai éveillé et lui ai sauvé la vie. Ah! mon fils, s'écria le père en l'embrassant, vous avez fait la plus belle action ; c'est pourquoi je vous dois le trésor. Il n'y a rien de plus beau et de plus généreux que de faire du bien à ses ennemis.

Tandis qu'Antoine se tenait auprès de Cléopâtre, et s'abandonnait aux délices de l'Asie, Auguste, irrité contre lui, se préparait à lui faire la guerre. Dès que les amis d'Antoine en furent informés, ils lui envoyèrent Géminius pour l'instruire des dispositions d'Auguste, et l'engager à se reconcilier avec lui. Le triumvir le reçut très-bien, et l'invita même à un festin somptueux, dans lequel se trouva la reine d'Egypte, magnifiquement parée. Au milieu du repas, (1) Antoine demanda à l'ambas-

(1) Au milieu du repas, *inter convivium.*

sadeur le sujet de son voyage. Seigneur, répondit Géminius, ce lieu n'est pas propre à traiter des affaires sérieuses, et vous n'êtes pas en état de m'entendre. Cependant il faut vous obéir, et je vais le faire en deux mots; quittez Cléopâtre, rompez avec elle, et tout ira bien. (1)

Les fruits se cueillent pendant les beaux jours de l'automne, et les bleds se sèment avant l'hiver dont le froid durcit la terre et arrête le cours des fleuves. Lorsque le printems revient, toute la nature se renouvelle; les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs, la terre se pare de gason, les oiseaux commencent leurs concerts, et annoncent le retour de la belle saison. Ils s'animent et chantent les merveilles du Créateur de l'univers. Pendant l'été, les bleds se coupent et se déposent dans les greniers. La vendange se fait dans les beaux jours de l'automne. Bientôt l'hiver s'annonce par le froid et les frimats: alors le laboureur jouit

1) Aller bien, *benè se habere.*

du fruit de ses peines, et chante des hymnes au Seigneur dont il bénit la bonté infinie.

La meilleure santé peut se détruire par beaucoup d'accidens imprévus, et rarement elle se soutient jusqu'à la mort. Le temps s'enfuit et emporte avec lui (1) la vie. Les âges se renouvellent, les hommes se remplacent et se succèdent continuellement. Tout passe avec nous et comme nous. Une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous le frayerons de même à ceux qui viendront après nous. Rappellons-nous les grands événemens du commencement de ce siècle; nous y touchons encore, et nous en avons été témoins: ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais nous, nous les regardons déjà comme un songe, un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface de notre souvenir.

(1) Avec lui, *secum*.

Les plus beaux exemples de dévouement se trouvent dans l'histoire ancienne, et nous devons sans cesse admirer les grands hommes qui se distinguèrent chez les romains. Lorsque le poison des passions ne s'était point encore glissé dans le cœur des citoyens, ils sacrifiaient *leurs* plus chers intérêts à la patrie, et saisissaient les occasions qui se présentaient de la servir. Mais dès que l'amour des richesses se fut introduit dans toutes les classes de la société, les magistrats et les généraux se disputèrent les dépouilles des peuples vaincus, et aussitôt la bonne foi disparut, et la république déchut de sa prospérité. Les décemvirs la foulèrent aux pieds; Marius répandit le sang des nobles, Sylla publia ses proscriptions; enfin tous les maux fondirent sur cette majesté romaine que Jugurtha voulait acheter.

Les petits esprits et les hommes médiocres aiment à se louer, tandis que la modestie se trouve dans l'homme de mérite. Ils essuyent continuellement des humiliations et des plaisanteries, mais ils ne s'en affectent nullement.

Ils éprouvent toutes sortes de mépris à cause de *leur* sotte vanité, dont ils ne se corrigent pourtant pas. Ils font des plans de guerre, ils fixent des conditions de paix, ils sont instruits des secrets du prince et des travaux du ministre; ils savent toutes les nouvelles de la ville et de la province, et ils les débitent avec assurance. Quand vous les avertiriez de *leur* imprudence, ils ne s'en offenseraient pas; ils ont un heureux caractère... Lorsque l'orgueil et la présomption se sont glissés dans l'ame d'un sot, en vain la vérité voudrait faire entendre sa voix, en vain la raison voudrait l'éclairer. Trissotin et Vadins se donnent mutuellement de l'encens; la vanité et l'orgueil dont ils sont enflés, les obligent bientôt de changer de langage; mais ils n'en deviennent ni plus modestes ni plus sages.

Quis vestrûm, ou *ex vobis*, ou *inter vos*?

Qui de vous, mes chers amis, remportera le prix de la classe? Qui de vous sera le plus digne de nos applaudissemens? La nature vous a accordé

à tous beaucoup de dispositions ; elle vous a tous doués de grandes facultés ; enfin elle vous a comblés de ses insignes faveurs : mais celui qui travaillera le plus constamment, qui sera le plus studieux et le plus attentif, méritera le prix. Vous pouvez tous y prétendre ; mais il importe à chacun de vous de se préparer d'avance au concours, et d'acquérir les moyens de s'y présenter avec avantage. Commencez donc à lire et à étudier les auteurs qui vous ont été expliqués. Ceux qui mépriseront mes conseils s'en repentiront, et auront honte de leur indocilité. Qui de vous ne désire pas se distinguer parmi ses condisciples, et acquérir des biens qui ne sont point exposés aux caprices de la fortune ?

Quel prince fut jamais plus ambitieux qu'Alexandre ? Mais aussi quel héros fut plus généreux après la victoire ? Quel conquérant porta jamais plus loin ses armes victorieuses ? Quel monarque eut des amis plus fidèles et des soldats plus courageux ? Il vainquit Darius, et la famille de ce malheureux prince

tomba entre les mains d'Alexandre ; mais il lui prodigua tous les soins et toutes les consolations qu'elle pouvait attendre d'un vainqueur généreux. Aux vertus dont nous avons parlé, il joignait de grands vices et de grandes passions. Il avait surtout une ambition démesurée que rien ne pouvait satisfaire. Mais

« Quel homme est sans erreur et quel roi sans faiblesse ? »

Qui de vous, citoyens, vit content du patrimoine qu'il a reçu de ses ancêtres ? Qui de vous ne cherche pas à l'augmenter ? Qui de vous vit sans ambition et sans désirs ? La plupart des hommes ne jouissent point du présent ; ils aiment mieux porter dans l'avenir leurs espérances, et devenir le jouet de mille illusions qui se succèdent. Les princes les plus riches et les plus puissans pensent sans cesse aux moyens d'augmenter *leurs* richesses et *leur* puissance. Qui de nous est donc véritablement heureux ici-bas ? Qui de nous ne désire rien ? Qui n'envie point le bien d'autrui ? Qui de nous fait tous ses efforts pour mériter les bienfaits

du Créateur ? Les vrais chrétiens peuvent seuls s'en rendre dignes.

Uter est doctior, tu ne, an frater?

Lequel des deux était l'ami le plus fidèle d'Oreste ou de Pylade ? Lequel des deux fut le plus généreux, du fils d'Agamemnon ou du fils de Strophius ? Lequel des deux donna plus (1) de marques d'amitié ? Lequel des deux était le plus courageux ? Lequel des deux était le plus vertueux ? Elevés ensemble, ils s'unirent par une amitié qui les rendit dans la suite inséparables. Ils avaient formé le dessein d'enlever une statue de Diane ; mais, ayant été surpris, ils furent chargés de chaînes et condamnés au supplice. Cependant la prêtresse, touchée du sort de ces deux amis, offrit la liberté et la vie à l'un ou à l'autre. Lequel des deux se montra alors le plus grand d'Oreste ou de Pylade ?

(1) *Plus*, devant un nom de choses qui se comptent, s'exprime par *plures*, *ium*, *ibus*.

Lequel des deux fut le plus grand capitaine, de Philippe ou d'Alexandre? Lequel des deux fut le plus regretté des soldats macédoniens? Lequel des deux fut le plus heureux? Ces deux princes n'usèrent pas des mêmes moyens pour gagner des batailles. Philippe employait la ruse pour agrandir ses états, Alexandre employait la force des armes pour vaincre ses ennemis et soumettre les nations. Philippe aimait la simplicité, et le luxe plaisait à Alexandre. Au reste, ils furent l'un et l'autre redoutables à *leurs* ennemis, et nous devons les regarder comme les deux plus grands princes qui aient régné en Macédoine. Quand ils furent morts, les macédoniens ne firent plus rien de mémorable.

Lequel des deux était le plus éloquent, de Démosthène ou de Cicéron? Lequel des deux fut le plus grand poëte, d'Homère ou de Virgile? Lequel des deux fut le plus habile général, d'Alexandre ou de César? Ces questions sont difficiles à décider, et je les laisse à résoudre aux grands orateurs, aux grands poëtes et aux fameux

généraux. Mais qui oserait prononcer ? Chacun de ces grands hommes est difficile à apprécier ; et si vous préférez l'un à l'autre, il ne vous sera pas aisé de démontrer les raisons de cette préférence. Il est certainement plus facile d'admirer ces grands hommes que de les juger.

Quis te vocavit ?

Quem vocas ?

Qui préfère la vertu et le travail au repos et à la mollesse ? Qui néglige ses intérêts pour secourir les malheureux ? Qui nous donne de bons exemples à suivre ? Qui jugeons-nous heureux ici-bas ? Qui connaissons-nous digne de notre sincère amitié ? Qui voyons-nous content de sa fortune ? La plupart des hommes se plaignent du sort, et ne savent point jouir des biens qu'ils possèdent. L'ambitieux forme sans cesse des vœux pour satisfaire ses passions. L'avare, au milieu de ses trésors, se prive des choses nécessaires à la vie. Qui est donc véritablement heureux ? Celui qui met sa confiance en Dieu, et qui se soumet entièrement à la providence divine.

Qui de vous, jeunes gens, aime à rendre service à ses condisciples? Qui s'acquitte ponctuellement des devoirs de religion? Qui secourt et console les malheureux? Qui jugerons-nous le plus sage et le plus compatissant? Qui louerons-nous de sa vertu? Qui offrirons-nous pour modèle aux autres? Qui répondra le mieux à nos soins? Qui croirons-nous le plus digne de nôtre affection? Les écoliers sages et laborieux méritent et obtiennent toujours l'estime des gens de bien; mais il leur importe de ne jamais fréquenter de jeunes gens vicieux: car celui qui ne s'en éloigne pas, s'expose aux plus grands dangers. Un seul jour suffit souvent pour perdre un jeune homme dont tout le monde avait conçu les plus belles espérances.

Qui n'a pas lu les harangues de Cicéron? Qui n'admire pas le génie sublime de cet orateur? Qui lui refuserait le respect et la vénération qu'il obtint du peuple romain? Qui rendit jamais plus de services à la république? Qui mérita mieux que lui le titre de *père de la patrie et des lettres latines?* Qui préfé-

rerions-nous à celui qui nous a laissé de si beaux modèles d'éloquence? Qui a écrit des ouvrages de philosophie plus parfaits? Quel auteur a mieux écrit sur les devoirs de chaque condition? Quel philosophe a mieux sondé les replis du cœur humain? Qui a jamais mieux dépeint les charmes de la vertu? Qui a mieux inspiré aux hommes le désir d'en pratiquer les devoirs?

Qui fut jamais plus sincère et plus généreux que vous? Qui préférerais-je à un ami dont j'ai éprouvé le zèle et l'affection? J'ai reçu aujourd'hui la lettre que vous m'avez écrite, et j'en ai admiré le style naturel et élégant. Je l'ai lue plusieurs fois, et toujours avec un nouveau plaisir. Vous me donnez d'excellens conseils, et j'y réfléchirai souvent; ainsi, quand il vous plaira de me prescrire un plan de conduite, je le suivrai volontiers, et je m'y soumettrai entièrement. Je connais votre expérience en toutes choses, et j'en ai besoin pour vivre dans le monde; mais mon âge réclame votre indulgence. Je ferai tous mes efforts pour vous satisfaire, et je serai

trop heureux, si je puis y réussir. Ecrivez-moi souvent; je méditerai vos lettres, et tâcherai de me montrer digne de votre amitié.

Quid agis?

Cui rei studes?

Que dirons-nous de Sylla, l'oppresseur de sa patrie? Que penserons-nous de celui qui, couvert du sang de ses concitoyens, prit le surnom d'heureux? Que pouvaient espérer les romains de celui qui n'avait pas honte de ses crimes? Nous avons encore aujourd'hui pitié des malheureux à qui il donna la mort; mais nous abhorrons l'infame auteur des proscriptions. Que pensaient les romains en le voyant accablé de douleurs et d'infirmités, terminer misérablement sa vie? Les gens sensés regardèrent les maux qu'il souffrait comme un châtiment du ciel irrité. A une horrible cruauté, il joignait beaucoup d'autres vices. Lorsqu'il eut assouvi ses passions, et absolument changé la face de la république, il

abdiqua, et mena une vie privée jusqu'à la fin de ses jours.

J'irai bientôt voir ma maison de campagne, et je visiterai mes terres. Quel ouvrage y ordonnerai-je ? Quel malheureux y pourrai-je secourir ? En quel état trouverai-je mes terres ? Que dirai-je au fermier qui les a négligées ? Quelles réprimandes lui ferai-je ? Quelle conduite tiendrai-je à l'égard de cet homme ? Quels moyens emploierai-je pour lui faire sentir ses torts ? (1) Que sera-ce, s'il me remet ma ferme ? Que sera-ce, s'il ne me paie pas ce qu'il me doit ? Quoi de plus désagréable que de tourmenter un honnête homme qui me sert depuis plusieurs années avec zèle et fidélité ? Je ne saurais jamais me résoudre à lui faire le moindre chagrin : j'aime mieux perdre que de nuire à un homme dont je connais la probité et la vertu.

Qui persécuta le plus les chrétiens

---

(1) *Pour lui faire sentir ses torts*, peut se tourner par, *afin qu'il sente ses torts*, *ut*, subj.

chez les romains ? Néron. Qui pouvons-nous regarder comme le plus cruel des empereurs ? Néron. Lorsqu'il se fut rendu odieux à tous les ordres de l'état, plusieurs sénateurs conjurèrent contre lui, et résolurent de donner l'empire à Pison, le plus illustre citoyen de son temps. Que fit Pison dans cette circonstance ? Que répondit-il aux conjurés ? Il ne voulut point s'écarter des principes de son austère vertu, et représenta aux conjurés l'horreur d'un pareil crime. Quelque temps après la conjuration fut découverte, et le vertueux Pison fut condamné à mort comme coupable de lèse-majesté. Néron voulait renverser la religion du vrai Dieu, et employait tous les supplices pour y réussir ; mais

« Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ? »

Quæ mater liberos suos non amat?

Quota hora est? Septima.

Que faites-vous dans votre solitude depuis que vous avez quitté la ville ? Quels livres lisez-vous ? Qui converse avec vous dans vos momens de loisir ?

Lequel des deux préférez-vous, d'Homère ou de Virgile? Lequel des deux vous paraît le plus élégamment écrit? Lequel aimez-vous mieux étudier? Quels autres ouvrages avez-vous emportés avec vous? Si vous êtes sage, vous lirez et étudierez l'histoire ancienne, et vous réfléchirez souvent sur les beaux exemples de vertu que l'Italie et la Grèce nous ont donnés. Quoi de plus noble que le désintéressement des grands hommes d'Athènes et de Rome! Que serait-ce, si tous les capitaines modernes marchaient sur les traces des héros de l'antiquité?

Quel général n'est pas curieux de la victoire? Quel prince ne se glorifie pas de sa puissance et de ses trésors? Quel malheureux n'est pas reconnaissant des bienfaits qu'il reçoit? Quel soldat n'obéit pas à ses chefs? Quel enfant n'honore pas Dieu et ne respecte pas ses parens? Quel plaisir les jeunes gens trouvent-ils dans l'indocilité? Quels charmes trouveraient-ils dans l'indolence? Quelle douceur y a-t-il dans l'indiscipline? Qu'y a-t-il de plus ennuyeux que l'oisiveté? Quelle

heure sera-t-il quand vous viendrez me voir? Quel jour du mois sera le jour de votre naissance? Quels règnes ont été les plus féconds en grands hommes? Les règnes d'Auguste et de Louis-le-Grand.

Quel livre étudiez-vous maintenant? Quelle instruction trouvez-vous dans la lecture de quelques ouvrages nouveaux, dont les gens sensés reconnaissent la futilité? Quel maître oserait les permettre à ses élèves? Quel père pourrait les approuver, lorsque tous ceux qui les ont lus les regardent comme dangereux, ou au moins comme inutiles? Il n'y a rien de plus funeste que d'accoutumer les jeunes gens à lire des choses nuisibles au cœur et à l'esprit. Les mauvais penchans et les passions honteuses énervent le corps et l'ame. Quel homme, s'il n'a de bonnes mœurs, est capable d'actions grandes et généreuses? Les pères sages désirent voir leurs enfans doués d'un esprit sain et d'un corps robuste.

Quanta nobis instat pernicies?

Quoi de plus admirable que l'histoire de Booz que nous lisons dans l'Ecriture Sainte? Au milieu des richesses, il était laborieux et vivait loin du luxe, sans mollesse, sans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur il montrait dans ses paroles! Quelle bonté, quelle générosité il faisait voir dans ses actions! (1) Quelle louange ne méritent pas des vertus si rares? Le caractere de Ruth n'est pas moins admirable. Avec quelle humilité elle se présente à Booz, et avec quelle reconnaissance elle ramasse les épis échappés aux moissonneurs! Plût à Dieu que les riches imitassent la générosité de Booz, et que les malheureux réduits à la mendicité prissent pour modèle l'humilité de Ruth!

Aristide peut être regardé comme un des plus grands hommes de la Grèce. Quelle probité et quel désintéressement il montrait dans toutes ses actions! Quels talens et quelle expé-

(1) *Faire voir* quelque chose, *prae se ferre aliquid.*

rience il avait dans l'art militaire et dans l'administration des deniers publics ! Il aimait à rendre service à ses amis, mais il ne leur accorda jamais rien aux dépens de la justice. (1) Il ne voulut jamais employer le crédit des hommes puissans pour parvenir aux charges. Il donnait à ses concitoyens l'exemple de toutes les vertus, et les exhortait sans cesse à la justice et à la modération. Cependant il fut condamné à l'exil et banni de sa patrie; mais la postérité l'a bien vengé de l'injustice que commirent les athéniens envers le meilleur citoyen d'une république ingrate.

Auguste fut regardé comme heureux par les romains ; cependant il éprouva presque toutes les vicissitudes humaines. Quels chagrins il eut de ses proscriptions ! Quels remords il sentit, lorsqu'il se fut associé dans le triumvirat à des hommes corrompus ! De quelles inquiétudes il fut accablé pendant le combat de Philippe et la bataille d'Ac-

(1) *Aux dépens de la justice, laesâ justitiâ.*

tium ! De quelle crainte il fut frappé, lorsqu'il resta trois jours caché dans un marais, et lorsqu'il fut pressé par les vaisseaux ennemis ! Quelle douleur il renfermait dans son cœur, lorsqu'il apprenait les fréquentes séditions des armées ! Quelles conspirations il étouffa! Quelle affliction il ressentit lorsqu'il perdit ses enfans, dont la mort lui fut même imputée !

Pompée fut sans contredit un des plus grands hommes de la république romaine. Il eut l'éclat des héros dès sa plus tendre jeunesse, et ses succès le rendirent en quelque sorte maître de la république. Par quels exploits il signala son courage ! Avec quel bonheur il s'empara d'un grand nombre de villes ! De quelle gloire il se couvrit en reprenant la Sicile ! De quel honneur il fut comblé, lorsque, simple chevalier, il entra dans Rome en triomphe, ce qui n'avait encore été accordé à personne ! Il délivra les provinces maritimes des incursions des pirates, et rendit l'empire de la mer au peuple romain. Il fut ensuite vaincu par César, et se sauva en Egypte, où il fut tué par l'ordre de Ptolemée.

Lettre de Pline à Marcellin.

Je vous écris accablé de tristesse. La jeune fille de notre ami Fondanus est morte. Je ne connus jamais personne plus agréable, plus aimable. Elle n'avait pas encore quatorze ans accomplis, et déjà elle montrait toute la prudence de la vieillesse. Avec quelle tendresse elle se tenait attachée au cou de son père! Avec quelle douceur et avec quelle modestie elle recevait ceux qu'*il* (1) aimait! Avec quelle équité elle partageait sa tendresse entre ses gouvernantes et les maîtres qui avaient formé son cœur et son esprit! Avec quel goût et quelle intelligence elle lisait! Quelle modération et quelle circonspection elle mettait dans ses divertissemens! Dans sa maladie, elle consolait son père et sa sœur; et après que toutes ses forces l'eurent abandonnée, elle se soutint encore par son seul courage. O mort

---

(1) Il faut exprimer le pronom *il*; autrement il y aurait emphibologie.

vraiment funeste et cruelle ! O conjoncture encore plus accablante que cette mort même !

Quis te redemit ? Jesus Christus.

Quel poëte a le plus honoré la Grèce ? Homère. A quel poëte appartenait-il de chanter la guerre de Troie et les héros grecs ? A Homère. Quel poëte a aussi parlé de la guerre de Troie et a imité Homère ? Virgile. Lequel de ces deux poëtes était le plus fécond ? Homère. Quels auteurs grecs préférez-vous à Homère ? Aucun. Quel orateur fut le plus distingué chez les grecs ? Démosthène. Sur qui remporta-t-il la palme de l'éloquence ? Sur Eschine. A quel sujet adressa-t-il plusieurs discours aux athéniens ? Au sujet de la guerre qui les menaçait de la part de Philippe, roi de Macédoine. De quoi avait-il honte en prévoyant les maux qui menaçaient sa patrie ? De l'inaction et de l'insouciance des grecs. Quelle fut la suite de l'indolence des habitans d'Athènes ? La ruine et la servitude de toute la Grèce.

Qui vainquit Darius et Porus? Alexandre. Qui assiégea Tyr et s'en rendit maître? Alexandre. A qui avait succédé le vainqueur de Darius et de Porus? A Philippe. Lequel de Philippe ou d'Alexandre se montra le plus grand et le plus généreux après la victoire? Alexandre. Lequel des deux fut le plus dissimulé? Philippe. Lequel des deux fut le plus intempérant et le plus abandonné à ses passions? Alexandre. Lequel des deux commença à faire la guerre aux grecs? Philippe. A qui importait-il de s'opposer à l'ambition de ces deux conquérans? A tous les peuples qui voulaient conserver *leur* liberté, et à tous les princes qui pouvaient leur résister.

Antoine avait tenu des propos calomnieux contre les principaux citoyens de la république. Qui lui répondit? Cicéron. Qui a fait connaître cet infame triumvir à la postérité? Cicéron. A qui appartenait-il de défendre la république? A Cicéron, consul. A qui importait-il de repousser les injustices d'Antoine? A tous les citoyens. Qui eut pitié du triumvir, quand il fut défait à la bataille d'Ac-

tium ? (1) Personne. Qui se réjouit de la mort d'Antoine ? Tous ceux qu'il avait persécutés. Quel genre de mort choisit-il ? Le poison. A qui importait-il d'étudier les discours que Cicéron prononça contre Antoine ? A vous tous. Quels écoliers se repentiront de ne les avoir pas étudiés ? Ceux qui méprisent nos conseils, et qui préfèrent le jeu à l'étude.

Nùm dormis ? Non dormio ?

Avez-vous apporté les livres que je vous donnai dernièrement à lire ? Non. N'êtes-vous pas curieux de les voir ? Non. Me les rendrez-vous demain ? Oui. Irez-vous voir demain les spectacles de cette ville ? Non. Connaissez-vous la pièce à jouer ? Non. Assisterez-vous au sermon du prédicateur dont je vous ai parlé ? Oui. Quelle heure sera-t-il quand vous reviendrez de l'entendre ? Six heures. Avez-vous pitié des malheureux ? Oui. Vous ennuyez-vous de l'oisiveté ? Oui. Vous

---

(1) *A la bataille d'Actium, pugnâ Actiacâ.*

importe-t-il de respecter et de satisfaire vos parens? Oui sans doute. Ne connaissez-vous pas la ville de Constantinople? Non. N'avez-vous pas parcouru les provinces de France? Non. Aimez-vous les plaisirs de la ville de Paris? Oui; cependant je préfère la campagne.

Puer abige muscas.

Abeat proditor.

Lorsque le vieil Horace apprit la condamnation de son fils, il exprima ainsi sa douleur:

J'avais trois fils; deux ont péri sous les coups des ennemis, et l'autre est condamné au supplice. O malheureux père! sur qui se reposera donc ma vieillesse? Qui essuiera les pleurs que je dois répandre? Qui recevra mes derniers soupirs? Qui me fermera les yeux après ma mort? Mais, hélas! tandis que je me consume en plaintes impuissantes, un cruel licteur lie ces mains victorieuses auxquelles Rome doit sa puissance. Armé d'un fer meurtrier, il apprête le coup qui menace

sa (1) tête couronnée de lauriers. Frappez, cruels, trempez vos mains dans le sang de votre libérateur. Mais en quel lieu prétendez-vous le sacrifier? Dans quel lieu pouvez-vous le conduire, où ses trophées ne parlent en sa faveur et ne crient contre l'infamie d'un tel supplice? Sera-ce entre ces murs qu'il a conservés? Sera-ce au milieu de ces campagnes qui fument encore du sang des curiaces? Immolez-le, scélérats, pourvu que ce soit au milieu de ces trois tombeaux, dans le champ d'honneur, témoin de *son* courage et de *sa* vertu. (2)

Soyez studieux, mes amis; pratiquez la vertu, et n'écoutez pas ceux qui vous donnent de mauvais conseils. Qu'ils parlent et qu'ils méprisent des biens dont ils ne connaissent pas le prix, cela les regarde; mais vous qui en sentez les avantages, conservez l'habitude de les rechercher. Que ceux qui ne rougissent pas des plus grands vices, s'abandonnent à *leurs* passions;

(1) *Sa*, *ejus*.

(2) *Son*, *sa*, *ejus*.

mais qu'ils ne persécutent pas les honnêtes gens qui regardent la vertu comme le souverain bien. S'ils vous donnent de mauvais exemples, fermez les yeux et les oreilles. Ne flattez personne, et n'écoutez point vous-mêmes les flatteurs. Remplissez exactement les devoirs de votre état. La véritable vertu ennoblit tout, et ne dédaigne aucune fonction. Soyez vrais et sincères, et que le mensonge ne souille jamais votre bouche. « Mon » palais et mes oreilles, disait Hiéron, » premier roi de Syracuse, seront » toujours ouverts à quiconque voudra » me dire la vérité avec franchise. »

Même sujet.

Conseils de Tullus à Numa.

Sois valeureux, mon fils, et conserve pourtant ces mœurs pures qui t'ont mérité la protection de Cérès. Ne cède point à tes passions, car bientôt tu perdrais cette douce paix de l'ame qui fait le charme de la vie. Rends aux places éminentes les honneurs que les hommes sont convenus de leur accorder.

Rends à la vertu, dans tous les états, le culte qu'elle mérite. Fuis les méchans, et sois réservé même avec les bons. Ne profane pas l'amitié, en prodiguant le nom d'ami. Sois toujours en garde contre ton premier mouvement, excepté lorsqu'il te porte à secourir un malheureux. Respecte les veillards et les femmes, plains les faibles, et sois le soutien de tous les infortunés.

Etudiez l'histoire de France, mon cher fils, et préférez cette étude à la poésie. Que vos condisciples lisent, s'ils le veulent, l'histoire ancienne; ils n'y trouveront jamais de plus beaux exemples de courage, que dans l'histoire de France. Citez-leur les beaux exemples de dévouement dont notre histoire est remplie, et ils les admireront. Tandis qu'un général français combattait vaillamment, il apprit la mort de son fils qui avait été tué par l'ennemi. Songeons maintenant à vaincre, s'écria-t-il, demain je pleurerai mon fils. Ce trait me rappelle celui d'un autre général. Il accompagnait Turenne, lorsque le coup qui tua ce grand capitaine lui emporta un bras.

Il avait à ses côtés son fils qui, touché du malheur de son père, commençait à pleurer. Taisez-vous, mon fils, lui dit-il; et lui montrant Turenne étendu mort, il ajouta : Voilà celui qu'il faut pleurer avec la France.

SYNTAXE DES PARTICIPES.

Quand des jeunes gens, issus de familles distinguées, et destinés à occuper des emplois honorables, se montrent sages et dociles, nous ne négligeons rien pour leur être utiles, et pour les rendre capables de fournir un jour une carrière glorieuse; mais nous plaignons sincèrement ceux qui, s'écartant de la voie de la vertu et de l'honneur, se préparent des regrets et à leurs parens. Salomon fut le plus sage et le plus heureux des monarques, tant qu'il resta fidèle au Dieu de ses pères. Mais bientôt, oubliant les préceptes du Seigneur, s'unissant honteusement à des femmes étrangères et payennes, il prostitua aux idoles l'encens et l'hommage qu'il devait au vrai Dieu, et fut le plus malheureux des hommes. Ce

prince, déchiré de remords et devant être puni de Dieu, se repentit de ses égaremens.

Un homme accablé d'années, et se soutenant à peine, fit venir ses enfans; et les voyant réunis, il leur adressa ces paroles : « Devant bientôt vous quitter » pour toujours, mes enfans, je veux » vous confier un secret important, » dont la connaissance doit vous enri- » chir. Dans l'unique champ que je » possède, un trésor a été enfoui, et » vous le trouverez, si vous cultivez » avec constance, pendant plusieurs » années, ce champ précieux; mais ne » vous rebutez pas. » Quelques mois après le vieillard étant mort, les enfans allèrent aussitôt cultiver le champ, qui leur donna une abondante moisson, et l'année suivante également; mais ne trouvant point de trésor, ils reconnurent et admirèrent le moyen ingénieux dont le vieillard s'était servi pour porter ses enfans au travail.

La ville de Sagonte étant prise par les carthaginois, les habitans furent réduits à la dernière extrémité, et

même à se donner la mort. Annibal, voulant ruiner cette ville de fond en comble, leur avait ordonné de l'abandonner et de s'établir dans un autre lieu; mais un grand bûcher étant allumé, les principaux s'y jettèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Annibal, étant ensuite entré dans la ville, y mit tout à feu et à sang, et y fit un butin considérable. Quand il eut soumis tous les peuples d'Espagne, il passa les Alpes, qui séparent l'Italie de la France, et dissipa en chemin les montagnards qui voulaient s'opposer au passage des carthaginois.

Chaque chose a son tems; certaines études, certaines occupations conviennent à la jeunesse, et d'autres regardent la vieillesse; mais l'âge des études étant passé, il est très-difficile de s'accoutumer à l'application. Notre mémoire n'ayant point été exercée dans l'enfance, nous apprenons avec beaucoup plus de peine. Il importe donc aux jeunes gens de bien employer le tems destiné aux études. Ils doivent tâcher de découvrir les bonnes et les mauvaises qualités avec lesquelles ils

sont nés, afin que, les connaissant, ils puissent fortifier les bonnes et se corriger des mauvaises. Il doivent préférer la vertu à tout. Les statues de Démétrius ayant été renversées par les athéniens, ce prince l'apprit, et s'écria: Ils n'ont pas renversé la vertu qui me les a fait dresser.

L'armée de Pélopidas ayant été surprise par les ennemis, un des soldats courut aussitôt en avertir le général; et dès qu'il l'aperçut: « Nous sommes » tombés, dit-il, entre les mains des » ennemis. Point du tout, répondit » Pélopidas, ils sont tombés entre les » nôtres. » Rangeant alors son armée en bataille, il se disposa à marcher contre l'ennemi, dont bientôt une partie fut taillée en pièces, et l'autre, effrayée, prit la fuite. Voulant se venger d'une injure qu'il avait reçue d'Alexandre, tyran de Thessalie, il résolut de le détrôner, et de rendre la liberté au thessaliens; c'est pourquoi il marcha contre lui avec une armée de thébains, et l'attaqua aussitôt; puis apercevant tout-à-coup le tyran lui-même, il poussa son cheval

contre lui pour le combattre; mais ayant été abandonné des siens, il tomba percé de coups.

Antiochus-le-Grand assiégeant Jérusalem, les juifs lui demandèrent une suspension d'armes de sept jours, pour célébrer *leur* fête la plus solennelle. Le monarque *leur* accorda ce qu'ils demandaient, et envoya même les parfums les plus exquis aux prêtres de la ville. Les assiégés, enchantés de la modération et de la piété du prince, et voyant d'ailleurs *leur* ville épuisée, se rendirent à lui après la fête. Voilà, sans doute, un beau trait de générosité; mais la conduite qu'il tint envers Scipion l'africain, n'est pas moins admirable. Le fils de ce romain ayant été fait prisonnier, Antiochus le reçut avec beaucoup d'amitié, lui fit de magnifiques présens, et le renvoya sans rançon à son père.

Zénobie connaissant la vaste érudition de Longin, le fit venir dans la capitale de son empire, et le combla de biens et d'honneurs. Ensuite elle étudia, sous cet habile maître, les let-

tres et la philosophie. Charmée des soins et du zèle du philosophe, elle faisait de rapides progrès dans les sciences, lorsque la guerre ayant été déclarée par Aurélien, empereur romain, elle interrompit ses études pour défendre ses états. Elle rassembla ses troupes, et se prépara à une vigoureuse résistance. Elle se renferma dans l'enceinte de ses murs, et repoussa longtems les efforts des assiégeans; mais enfin, réduite à l'extrémité, elle fut obligée de se rendre. Le vainqueur la mena en triomphe, et envoya le philosophe au supplice. Tel fut le sort de cette reine et de ce philosophe, vraiment dignes d'un meilleur sort.

Louis XI montra quelques qualités et de grands défauts. Passionné pour l'argent, il mina son peuple par des impôts excessifs. Aimant la magnificence par goût, il épuisa plusieurs fois les fruits d'une sordide économie. Pour exécuter ses desseins, il préférait les ruses à tout autre moyen. Frappé de la crainte de mourir, il se rendait ridicule par des faiblesses indignes d'un homme. Quand il sentit la mort approcher, il eut

recours aux prières publiques, pour obtenir le rétablissement de sa santé: il s'abandonna à son médecin, qui, connaissant la pusillanimité du prince, en profita pour s'enrichir. Plusieurs autres officiers du prince ayant été renvoyés, ce médecin, qui craignait une semblable disgrace, lui dit: Vous me renverrez bientôt, comme vous en avez renvoyé beaucoup d'autres, mais vous ne vivrez pas huit jours après. Cette menace sauva le médecin.

Syntaxe des Prépositions.

J'ai vu à trente lieues d'ici une statue de marbre, haute de vingt-quatre coudées. Elle a les plus heureuses proportions, et les traits en sont supérieurement dessinés; cependant elle n'est pas plus grande que votre tableau de cinq doigts: elle a été faite dans l'atelier d'un sculpteur à cent pas d'ici; et avant qu'elle fût emportée, je l'avais plusieurs fois touchée de ma main. Cet homme, vraiment habile dans son art, s'est fait une grande réputation par ses ouvrages, et surtout par cette statue, qu'il vendit autrefois 10,000 fr. Il avait

encore beaucoup d'ouvrages de cuivre et de marbre; mais il les conservait pour les envoyer à un prince étranger, qui les avait achetés vingt-cinq talens.

J'ai acheté douze francs un livre imprimé en très-beaux caractères. L'auteur qui l'a composé et publié, vécut pendant vingt ans du prix de ses ouvrages. Il parlait de toutes les sciences d'une manière agréable, et il écrivait d'un style très-pur. Il surpassait tous ses contemporains par l'élévation de son génie et la variété de ses connaissances. Il demeurait à dix lieues d'ici, et passait les jours entiers à écrire en prose et en vers. Il savait plusieurs langues vivantes, outre les langues anciennes. Il nous récitait quelquefois de mémoire de longues tirades de vers qu'il avait composés sur divers sujets. Il était infatigable. Jamais il ne s'ennuyait de la longueur de ses ouvrages, quoiqu'il fût toujours seul dans sa solitude. Quand nous allions le voir, il nous recevait de bon cœur, et nous faisait toutes sortes de civilités. C'était un homme de bonne mine et de belle taille, également recommandable par les qualités du cœur et de l'esprit.

Lorsque Darius fondit sur la Grèce avec ses troupes innombrables, la ville de Platée envoya mille hommes au secours des athéniens qui brûlaient du désir d'en venir aux mains avec l'ennemi. Miltiade, avec ce renfort, eut une armée de dix mille hommes, qu'il plaça au pied d'une montagne, dans un lieu planté d'arbres, afin de n'être point enveloppé par la multitude. (1) Ce champ de bataille était long d'environ deux cents toises et large de cent cinquante. L'armée des perses, commandée par Datis, était de cent mille hommes; mais Miltiade, qui l'emportait sur son ennemi en prudence et en courage, défit entièrement les perses, et chassa les restes de l'armée jusque dans les vaisseaux. Cependant il fut, quelque tems après, condamné à une amende de cinquante talens.

Les méchans ne sauraient appaiser Dieu ni par des dons ni par des victimes; en vain ils chargent d'offrandes

---

(1) Afin de n'être point enveloppé, *ne*, avec le subjonctif.

les autels de la Divinité. Mais les gens de bien honorent le Créateur par *leur* piété, et le fléchissent par *leurs* prières. Dieu regarde le pécheur avec des yeux de miséricorde; mais il punit les impies d'une manière terrible : il se venge d'eux par des peines et des tourmens infinis. A la vérité, la justice divine s'avance ordinairement à pas lents; mais aussi elle compense cette espèce de lenteur par la rigueur des supplices. Denis, tyran de Sicile, étant dans le temple de Jupiter, lui ôta le manteau d'or dont il était couvert. Il ne subit pas aussitôt les peines dues à son impiété; mais, dans la suite, il fut tué par ses propres sujets.

Cyrus se distingua par toutes sortes de vertus, et se rendit recommandable par toutes les qualités qui forment les grands hommes. Il avait une merveilleuse dextérité pour se concilier les cœurs de ceux mêmes qu'il avait soumis par la force de ses armes. Il paraissait grand jusque dans les petites choses. Il avait des amis qu'il s'était attachés, non par ses présens et ses libéralités, mais par des témoignages réitérés

d'estime et d'affection. Il parlait et conversait familièrement avec eux. Il l'emportait sur tous les princes de son temps en prudence et en bravoure. Il gouverna avec sagesse les mèdes et les perses, et mérita le nom de *grand* par de vastes conquêtes. Il mourut dans un âge très-avancé, et fut regretté comme un père.

Thémistocle jetta les fondemens de la puissance d'Athènes par la sagesse de sa politique, en tournant toutes les forces de cette république vers la mer. Aristide, qui mérita le surnom de *juste* pour son extrême probité, fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les biens publics. Cimon se servit des forces navales d'Athènes pour faire la guerre aux perses, et pour les réduire à faire la paix. Périclès conserva et augmenta par sa prudence les avantages que les autres généraux avaient acquis. Ainsi la république d'Athènes parvint à une grande élévation par les vues profondes de Thémistocle et de Cimon, par le désintéressement d'Aristide et par la sagesse de Périclès.

NOMS DE TEMPS.

Veniet die dominicâ.

Je vous attendrai lundi prochain à six heures du soir, pour vous annoncer les nouvelles qui m'ont été envoyées cette semaine par un de mes amis, et pour vous communiquer la lettre que je reçus le mois dernier de votre père. Il paraît mécontent de la conduite que vous avez tenue l'hiver passé, surtout depuis qu'il connaît vos sociétés. Je lui répondrai la semaine prochaine; mais que lui dirai-je? Comment pourrai-je vous justifier? Je vous engage à aller le voir au commencement de l'automne; vous l'appaiserez facilement, parce qu'il vous aime avec une tendresse admirable. Si vous négligez de suivre ce conseil, vous serez blâmé de tout le monde.

Je reçus lundi dernier la lettre que vous m'avez écrite le premier jour de ce mois, pour vous informer de la santé de notre ami commun. Il se portait bien depuis long-tems; mais il

tomba malade la semaine dernière, et il éprouve des douleurs qui nous causent chaque jour de nouvelles inquiétudes. J'allai le voir hier à six heures du soir; je lui lus votre lettre, et il me parut sensible aux nouvelles marques d'amitié que vous lui donnez. Lorsque je le quittai à sept heures, il se mit à lire le nouveau testament, qu'il a toujours préféré avec raison aux livres profanes. Il conserve dans sa maladie toute la gaieté de son caractère. A chaque instant il dit des choses ingénieuses qui font plaisir à ceux qui vont le voir.

Un savant auteur de notre pays parcourut l'année dernière toutes les parties de l'Amérique, et il nous a donné une relation curieuse de son voyage. Il fait les plus belles descriptions de cette intéressante partie du monde. Avec quelle vérité il dépeint les américains, si distingués des européens par leurs mœurs et leur caractère! Le lecteur voudrait se transporter dans ces beaux lieux, pour y admirer les merveilles de cet autre univers. Il a visité cette année l'ancienne Grèce, l'Italie et

l'Egypte ; l'année prochaine, il fera encore d'autres voyages. Avec quelle force de style il dépeint la vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponnèse, étalant de toutes parts les ruines de la Grèce ! Comme il enchante par ses belles descriptions de Palmyre et d'Egypte !

En l'année 1702, au mois de mai, un officier qui connaissait mieux l'art de la guerre que les usages de la cour, se mit à la table du prince qui commandait l'armée française, quoiqu'il n'en eût pas obtenu la permission ; mais averti de sa faute, il en demanda pardon à l'instant. Le prince lui dit alors avec un ton poli et obligeant, qui donne du prix aux moindres bienfaits : « Vous » souperez avec moi aujourd'hui ; je » vous apprendrai la cour, et vous » m'apprendrez la guerre, cette cam- » pagne et les suivantes. » Les hommes capables d'une telle modestie étaient rares alors, et ne sont sans doute pas moins rares de nos jours.

Regnavit très annos, ou *tribus annis.*

Tertium annum regnat.

Numa-Pompilius avait régné quarante-trois ans lorsqu'il mourut Il avait été élevé par Tullus, grand-prêtre de Cérès, et avait demeuré chez lui seize ans. Tullus-Hostilius, prince guerrier et ambitieux, lui succéda. Il prit la ville d'Albe, la détruisit et en fit passer les habitans dans la ville de Rome, ce qui augmenta beaucoup la population de cette ville. Il avait régné trente-deux ans, lorsqu'il fut tué d'un coup de foudre. Les romains choisirent pour lui succéder Ancus-Martius, petit-fils de Numa. Ce prince subjugua les Latins, bâtit la ville d'Ostie, entoura Rome de fortes murailles, et éleva un grand nombre de beaux édifices. Il laissa en mourant deux jeunes enfans. Il avait régné environ vingt-cinq ans.

Il y a quinze jours que j'ai reçu votre dernière lettre, par laquelle vous m'annoncez les douleurs que vous éprouvez depuis six mois, et je voudrais bien

aller vous consoler ; mais une affaire importante me retiendra encore quelques mois, avant que je puisse partir. D'ailleurs, mon père se plaint de quelques infirmités depuis deux ans, et il a besoin de ma présence et de mes soins. Cependant il souffre moins depuis cinq jours, ce qui me cause une grande joie. Il y a quinze jours qu'il a cessé de prendre les eaux. Il est heureusement loin de la vieillesse, puisqu'il est né en 1755 ; mais il y a plus de six mois qu'il est fort affaibli, et qu'il nous donne des inquiétudes sur sa santé.

Je connaissais depuis plusieurs années le médecin qui est mort la semaine dernière, âgé de soixante-douze ans. Depuis quelque tems il était d'une faible santé ; mais cependant il avait conservé toute la vigueur de son esprit et de sa raison. Il avait exercé plus de trente ans la médecine dans notre ville, et tous les habitans le regretteront beaucoup. Il était affable, et il l'emportait sur tous ses confrères en prudence et en sagacité. Il avait beaucoup aimé les lettres ; mais il les avait abandonnées depuis plusieurs années, pour se livrer

uniquement à l'étude et à la pratique de la médecine. Toute sa vie il avait été fort pieux, et il le fut encore plus à son dernier moment.

Le gènie des grands hommes se montre dès l'enfance. Hortensius, qui plaida avec tant d'éclat la cause de la province d'Afrique contre les prêteurs, n'avait que (1) dix-huit ans lorsqu'il acquit la réputation d'excellent orateur. Cicércn, qui fit tant d'honneur à sa patrie, n'avait que treize ans, lorsqu'il composa un ouvrage sur l'art de parler. Pline, le jeune, publia, à l'âge de seize ans, une tragédie grecque, et quelques années après plusieurs autres ouvrages. Dès sa première enfance, Origène fut un grand homme. A l'âge de dix-sept ans, il ouvrit une école publique de grammaire et d'humanités, dans la ville d'Alexandrie, et quelques mois après il y enseigna l'écriture sainte. Politien, qui vécut dans le quinzième siècle, composa dans les

(1) *Neque* signifiant seulement, s'exprime par *solùm*; mais il arrive souvent qu'il est mieux de ne pas l'exprimer.

premières années de son adolescence, un poëme qui eut l'approbation des savans. Grotius faisait de beaux vers latins à huit ans, et à quinze il fut mis au nombre des savans.

Everard second, à l'âge de douze ans, publia des poésies qui se lisent encore aujourd'hui. Nicolas Bourbon n'avait que quatorze ans, lorsqu'il composa un poëme. Félice n'avait pas encore dix-huit ans, lorsqu'il fit paraître l'histoire de la conjuration de Catilina, et une partie de l'histoire de Cicéron. Joseph Scaliger composa, à l'âge de seize ans, une tragédie remarquable par l'élégance de la poésie et la justesse d'expression. Jean Mursius se distingua, dès sa plus tendre enfance, par ses talens. Il étudia avec succès les lettres et les sciences. A douze ans, il composa des oraisons et des harangues, que tous les connaisseurs admirèrent. A treize, il publia des vers grecs. Parvenu à l'âge de seize ans, il fit encore d'autres ouvrages, et traduisit des auteurs grecs qui passent pour très-difficiles.

Henri-le-Grand était âgé de cinquante-sept ans, et en avait régné vingt-un, lorsqu'il fut assassiné le 14 mai 1610, à quatre heures du soir. Déjà, seize ans auparavant, un écolier du collége de Clermont lui avait donné un coup de couteau qui lui avait blessé la lèvre inférieure, et lui avait rompu une dent. Cette mort plongea la France dans le deuil, parce qu'il s'était constamment appliqué à faire le bonheur du peuple, et qu'il y avait parfaitement réussi. Il réunissait toutes les qualités qui caractérisent les grands princes. Aux sentimens les plus élevés, il joignait une aimable simplicité de mœurs. Il avait trouvé, au commencement de son règne, ce qui forme et ce qui fait connaître les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et surtout des adversaires dignes de son courage. Il avait conquis et policé le royaume, et il le laissa dans un état florissant. Il y a près de deux cents ans qu'il n'est plus; mais il vivra éternellement dans la mémoire des gens de bien.

Id feci intrà tres dies.

Post tres dies proficiscar.

Dans quinze jours je partirai pour faire un voyage que je veux terminer dans trois mois. J'irai voir les Alpes et le mont Vésuve, dont les naturalistes ont fait des descriptions fort curieuses. En parcourant ces lieux, je me rappellerai la fin tragique de Pline l'Ancien, qui, curieux de connaître les causes des volcans, s'avança trop près, et fut étouffé par la fumée; ainsi, il fut victime du désir d'apprendre. Quoiqu'il eût passé presque toute sa vie au milieu des camps et dans des magistratures importantes, il avait concilié ses occupations et ses affaires avec l'étude la plus opiniâtre. Il ne lisait pas seulement dans ses heures de loisir. En voyage, il lisait ou écrivait dans sa litière. Lorsqu'il était à cheval, il dictait à un esclave.

Dans dix jours je recevrai de mon ami un ouvrage qu'il a composé en trois ans, et je le lirai le mois suivant.

Il m'enverra aussi quelques autres ouvrages qu'il a reçus, il y a trois mois, d'un jeune homme de ses amis, et je passerai l'hiver prochain à les lire. Il y a quelques années qu'il a acheté une maison de campagne, à vingt lieues d'ici, et je l'irai voir bientôt. Je pourrai faire le voyage en deux jours, si le mauvais temps ne m'arrête pas en chemin. Il y a déjà plusieurs mois que je désire faire quelques voyages pour me récréer de mes occupations; mais j'ai été retenu jusqu'à ce jour par des affaires qui semblent se succéder pour renverser tous mes projets, Plût à Dieu que j'en fusse débarrassé, et que je pusse partir dans quelques jours!

Si vous venez me voir dans dix jours, je vous communiquerai un projet que j'ai conçu le mois dernier, et je vous ferai voir la maison que j'ai bâtie, il y a deux ans, à trois lieues d'ici. Elle n'était pas encore finie il y a six mois, mais tout sera terminé quand vous viendrez. Elle est longue de quarante pieds et large de vingt-cinq. Les terres qui en dépendent sont charmantes et fertiles en fruits. Il y a cinquante ans

qu'elles appartiennent à ma famille, ce qui m'en rend la possession encore plus chère. Dans quelques années, j'y ferai des plantations ; mais auparavant, vous voudrez bien m'éclairer de vos conseils sur l'agriculture, que je connais peu. Il y a déjà long-tems que vous me promettez quelques ouvrages sur la culture des plantes.

Dans trois semaines je partirai pour aller voir mon ami qui m'attend depuis long-tems, et qui viendra au-devant de moi jusqu'à Lyon. Il pourra arriver en deux jours dans cette ville, qui est assurément une des plus riches de France. Il est beau de voir les deux rivières qui traversent la ville, et qui sont couvertes de bateaux. Elle éprouva bien des maux pendant nos guerres civiles, et fut bien endommagée ; mais dans quelques mois elle eut réparé la plupart de ses édifices, par l'industrieuse activité des habitans. Les lyonnais sont doux et polis, et s'adonnent beaucoup au commerce. Nous pourrons dans quelques jours examiner toutes les curiosités de la ville, et partir ensuite pour continuer notre voyage. Ensuite nous irons

voir la Loire, dont la source n'est pas fort éloignée de la ville de Lyon; et dans l'espace de vingt-quatre jours, nous pourrons parcourir les pays fertiles qu'elle arrose.

NOMS DE LIEU.

Question ubi.

J'ai demeuré cinq ans en Italie, à Florence, et j'ai étudié trois ans la médecine à Naples, ville remarquable par sa beauté, sa grandeur, et le nombre de ses habitans. Elle est ornée de quantité d'églises et de superbes palais. La belle situation de Naples sur le penchant d'une colline, la bonté de l'air et la fertilité des terres voisines, font de cette ville un séjour délicieux, où la noblesse se plaît à habiter. J'avais auparavant demeuré six mois à Rome, chez un médecin de mes amis, qui enseignait l'anatomie à beaucoup de jeunes italiens. Il avait passé à Paris plusieurs années de sa jeunesse, et s'y était rendu recommandable par ses mœurs et ses talens. Il parlait et écrivait très-bien la langue française, ce

qui me procurait souvent l'avantage de l'entretenir. Il aimait à passer une partie de l'année à sa maison de campagne, située à cinq mille de Rome, et à y recevoir ses amis.

Lorsque je demeurais à Caen, l'année dernière, j'allais souvent me promener dans un jardin très-bien cultivé, et rempli de toutes sortes de fleurs. J'y rencontrais quelquefois un homme d'un rare mérite, et d'un caractère infiniment agréable. Comme il demeurait dans cette ville depuis plusieurs années, il me parlait de toutes les choses curieuses qui y étaient arrivées, et je prenais beaucoup de plaisir à l'entendre. J'allais aussi le voir dans sa maison, et il passait des heures entières à me lire des anecdotes qu'il avait recueillies à Florence et à Rome, lorsque, dans sa jeunesse, il demeurait en Italie. Avec quel plaisir je le verrais à Paris dans ma maison! Avec quelle joie je l'entendrais me raconter les aventures de son enfance et de sa jeunesse!

Lorsqu'Annibal était en Asie à la cour

dn roi Prusias, le consul Quintius-Flaminius en fut informé par les ambassadeurs de ce prince qui étaient alors à Rome. Il en donna lui-même avis au sénat, qui, ne se croyant point en sûreté tant que vivrait Annibal, envoya aussitôt des députés pour le demander au roi de Bithynie. Ce prince ne voulut point le leur livrer, mais il leur permit de le saisir dans le lieu où il s'était renfermé. Il occupait alors un château qu'il avait reçu du roi, et où, par crainte de surprise, il avait pratiqué des issues de tous côtés. Ils l'y assiégèrent; mais dès qu'il se vit investi, il prit du poison et termina ses jours. Ainsi mourut ce grand homme, qui avait eu pendant plusieurs années la souveraine autorité à Carthage et dans les armées, et qui avait été redouté à Rome par le sénat et les légions.

Pendant plusieurs années j'ai fréquenté a Rennes un savant jurisconsulte qui y était né, et qui y demeurait depuis son enfance. Il y jouissait de l'estime générale, à cause de ses talens et de ses bonnes mœurs. Il s'occupait alors d'un ouvrage considérable, qui eut bientôt

une grande réputation à Paris, à Lyon, et dans plusieurs autres villes. Comme la plus intime amitié nous unissait depuis notre jeunesse, nous nous communiquions mutuellement les observations que nous faisions dans nos études. Il aimait à me raconter toutes les choses curieuses arrivées à Rennes, depuis plusieurs années. Il me parlait souvent de l'incendie qui y consuma presque toutes les maisons en 1720. Cette ville a été depuis presqu'entièrement rebâtie, et passe pour une des plus belles de France.

Erasme, né en Hollande en mil quatre cent soixante-cinq, passa ses jours à étudier les sciences, à composer divers ouvrages de grammaire et de philosophie, et à voyager en France, en Angleterre et dans d'autres états. Il avait une mémoire prodigieuse, une érudition immense, et un esprit capable de s'appliquer à tout. Il était d'un commerce agréable dans la société, complaisant, humain, généreux, et prévenait en sa faveur par la douceur de son regard, par l'agrément de sa voix et par l'affabilité de ses manières.

Il était très-sensible à la critique, et lui-même ne sacrifiait pas toujours un bon mot, lorsqu'il se présentait. Il finit ses jours à Bâle, où *sa* (1) mémoire est en vénération, ainsi qu'à Rhoterdam, sa patrie. Le temps a respecté une statue que ses concitoyens lui élevèrent sur la place publique de cette ville.

Question quò.

Mon ami, qui a long-tems demeuré à Rome chez son oncle, ira en Turquie dans deux ans. Il se rendra directement à Constantinople, qui est la plus grande ville de l'Europe, et la mieux située. Quoiqu'elle soit sujette aux incendies et à la peste, elle est très-peuplée. Elle a un port qui passe pour le plus beau et le plus sûr de l'univers. Dès qu'il sera arrivé dans cette ville, il ira chez l'ambassadeur de France, à qui il a été déjà recommandé par plusieurs personnes d'une grande considération. Il est charmé d'aller dans la Grèce, où il verra les

(1) Sa, *ejus*.

ruines d'Athènes et de Spartes ; enfin il reviendra en France, à Paris, après tous ses voyages. Il y a deux mois qu'il fit une belle description des pays qu'il avait parcourus, et des villes où il était allé l'an dernier. C'est un jeune homme d'un rare mérite, et c'est un plaisir de le connaître et de l'entretenir.

J'irai cette année en Espagne, à Madrid, pour étudier la langue et les mœurs espagnoles. Je pourrai aussi me rendre dans l'Andalousie, à Séville, à Cadix, villes riches et considérables. Les voyageurs aiment à aller dans le royaume de Grenade, fertile en vins, en oranges et en toutes sortes de fruits délicieux. Si j'avais assez de loisir, j'irais à Carthagène pour voir une ville dont les auteurs latins ont beaucoup parlé. L'Espagne possède plusieurs îles dans la Méditerranée, qui se nommaient autrefois Baléares, et dont les habitans étaient très-habiles à se servir de la fronde. Quand j'aurai visité toute l'Espagne, je reviendrai en France, à Paris, où je ferai une longue relation de mon voyage.

Les anciens philosophes voyageaient beaucoup pour s'instruire et pour connaître les mœurs des nations. Les romains qui voulaient apprendre les lettres, allaient dans les principales villes de la Grèce et surtout à Athènes. Cicéron y alla pour se perfectionner dans les lettres grecques; et il y était très-versé, quand il revint à Rome. Thalès, qui fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce, alla d'abord à Athènes, et ensuite il partit pour l'Egypte, où il acquit des connaissances précieuses. Il allait chez les savans de chaque pays, et s'entretenait avec eux des mœurs et du gouvernement. Il apprit dans ses voyages la géométrie et l'astronomie, et rapporta dans sa patrie le fruit de ses études et de ses méditations.

Puisque vous voulez voyager, je vous conseille d'aller en Italie et en Espagne, où vous jouirez d'un air pur, et où vous verrez de belles villes. Il y a deux ans que j'allai à Rome et à Florence, et trois mois après à Madrid, où je séjournai quinze jours, et je vis dans ces villes beaucoup de choses

remarquables. J'allai même plusieurs fois à la campagne, où je remarquai des terres fertiles et des jardins magnifiques. Je voudrais bien faire encore un voyage dans ces belles contrées; mais ma santé me retient à la ville, et souvent même à la maison. Si vous venez bientôt à Paris, je vous donnerai quelques avis sur les voyages que vous voulez entreprendre au printems prochain, et je vous parlerai de ceux que je fis moi-même il y a dix ans.

Question undè.

Le voyageur que nous attendons d'Asie, arrivera la semaine prochaine. Il partit, le mois dernier, de Jérusalem, ville médiocre, qui n'a plus rien de son antique splendeur. Elle n'est pas même au lieu précis où étaient le fameux temple et le superbe palais de Salomon. Quelques chrétiens y vont encore visiter l'église du Saint-Sépulcre, et en reviennent satifaits d'avoir vu un lieu à jamais célèbre par la Passion de Notre-Seigneur. De Jérusalem il ira à Rome, où il restera quelques jours; et enfin il reviendra à

Paris, où tous ses amis l'attendent avec impatience. Pour moi, je le verrai arriver avec plaisir d'un pays si éloigné. Puisse-t-il rapporter dans sa patrie la bonne santé dont il jouissait avant de s'en éloigner!

En revenant de Normandie et de la ville où vous demeurez depuis six mois, venez me voir à ma maison de campagne. Je vous reconduirai à Rouen, d'où nous partirons pour visiter les côtes de cette riche province. Nous reviendrons à ma maison, d'où nous nous rendrons à Lyon, et de là en Espagne. Enfin, si vous êtes curieux de voir les principales villes du midi de l'Europe, nous irons à Naples, à Rome et à Constantinople, et nous en reviendrons à la fin de l'été. Mon frère arrivera dans six jours de l'Allemagne, où il alla, l'an dernier, pour affaires de commerce. Il partit de Vienne le vingt-cinq du mois de juin; mais comme il voulait voir la Suisse en passant, il pourrait bien ne pas arriver le jour dit.

Comme je revenais le mois dernier

de Hollande à Paris, je rencontrai un voyageur qui était arrivé depuis peu de l'Amérique, où je l'avais connu autrefois. Il me parla de tout ce que je désirais savoir depuis mon retour de cette partie du monde. Il me réjouit surtout beaucoup en me rassurant sur l'état de mes plantations dont j'étais fort inquiet. S'il retourne en Amérique, je l'accompagnerai, et nous en reviendrons ensemble. Il avait à vendre beaucoup de marchandises qu'il en avait rapportées, et dont le produit sera considérable. Il en recevra encore des objets précieux, dès qu'il ne craindra plus les corsaires qui couvrent les mers. Il s'est fort enrichi dans ces derniers temps par les marchandises qu'il a tirées des principales villes de l'Inde.

En revenant de Paris au mois d'août prochain, vous pourrez arriver ici le quinze du mois, pourvu que vous partiez de Rennes le dix. Les jours sont longs et beaux dans cette saison, ce qui vous sera très-agréable, ainsi qu'aux gens qui partiront avec vous de cette ville. Quand vous serez arrivé

à Paris, nous en partirons pour nous rendre dans les provinces du midi. Nous verrons à Marseille de très-beaux bâtimens qui y viennent de tous les pays du monde pour affaires de commerce. De Marseille nous irons à Bordeaux, et de là nous irons voir la ville de Nantes. De là enfin vous retournerez à Rennes, où vous demeurerez trois ans pour étudier la jurisprudence. Vous y verrez une foule de jeunes gens qui viennent des autres villes pour y suivre le barreau.

Question quâ.

J'avais déjà demeuré plusieurs années à Paris, lorsque je partis de cette ville pour aller à Rennes. J'y arrivai dans huit jours de marche, en passant par Rouen et Caen. Je trouvai ces deux villes très-belles et très-riches, et il m'aurait été agréable d'y passer quelques jours. Je voulus voir un ancien magistrat qui demeure dans cette province; c'est pourquoi je passai par chez lui. Il possède une habitation magnifique située entre ces deux villes. Il passe souvent par Rouen pour aller

à Paris, et par Caen quand il veut se rendre à Rennes, où il connaît beaucoup de personnes. Quoiqu'il soit déjà fort vieux, il aime à voyager et à revoir les villes où il a demeuré pendant sa jeunesse.

En revenant du voyage que j'ai projetté, je passerai par l'Espagne, et ensuite par Montpellier, ville fameuse par son école de médecine, qui est une des plus célèbres de l'Europe. Je veux y voir le jardin des plantes que les étrangers ne cessent d'admirer. Cette ville est en tout temps remplie de voyageurs, attirés par la beauté du lieu et du climat, par la pureté de l'air et l'affabilité des habitans. Je passerai aussi par chez un célèbre médecin de nos amis, qui demeure dans une maison de campagne charmante, à quatre lieues de la ville. Il m'aurait été aussi très-agréable de passer par Lyon, et d'y séjourner un mois; mais je remettrai ce plaisir à un autre voyage, que je pourrai faire dans deux ans, si ma santé me le permet, et s'il me reste des affaires en Espagne.

La rapidité des conquêtes d'Alexandre étonne avec raison les peuples modernes. Il soumettait tous les pays par où il passait, et faisait trembler les plus puissans monarques. Quand il marcha contre Darius, roi de Perse, il passa par la Palestine, par l'Egypte et par la Lybie, et il conquit ces contrées avec une étonnante facilité. Il ne demandait point aux princes la permission de passer par leurs états : il leur enjoignait l'ordre de se soumettre, et s'ils ne le faisaient pas, il les y forçait par ses armes invincibles. Il était terrible dans le combat, mais généreux dans la victoire. Il traita avec toute sorte de considération la mère, l'épouse et les deux filles de Darius, qu'il avait faites prisonnières, leur fit de riches présens, et leur donna la liberté.

Un jeune homme qui voyage doit, en passant par les villes les plus célèbres, s'informer des arts et du commerce, et voir tous les monumens curieux. Anacharsis s'arrêtait dans toutes les villes par où il passait. Il y examinait de près les hommes de toutes

conditions ; il levait le voile qui les dérobait aux yeux des autres ; il prenait le temps nécessaire pour les étudier, et ainsi il ne se trompait jamais dans les jugemens qu'il portait sur eux. Il passa par les principales villes de la Grèce, et resta à Athènes, où il prit Solon pour maître. Il profita des leçons de ce philosophe, et fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce. Il fut lié avec plusieurs philosophes et plusieurs héros, dont les noms et les vertus passeront d'âge en âge à la postérité la plus reculée.

L'empereur Valérien s'engagea imprudemment dans une conférence avec Sapor, roi de Perse, qui se saisit de lui, et le traita avec la dernière indignité. L'empire romain fut alors plongé dans les plus affreuses calamités. Des peuples barbares se répandirent dans toutes les provinces. Les goths passèrent la Thrace et la Macédoine, et laissèrent partout des marques de leur fureur. Les germains passèrent les Alpes et s'avancèrent en Italie, jusqu'à Ravenne. D'autres entrèrent dans les Gaules, et passèrent en Espagne. Les

parthes pénétrèrent jusqu'en Syrie. Il y eut des guerres civiles dans tout l'empire, et trente tyrans se disaient alors en même temps empereurs romains. Il y eut des tremblemens de terre, et la mer débordée inonda plusieurs villes. La peste exerça les plus cruels ravages à Rome, où elle emportait chaque jour plusieurs milliers d'hommes. Elle ne fut pas moins terrible à Alexandrie et dans plusieurs autres villes.

SYNTAXE DES ADVERBES.

En quel lieu du monde fût jamais un homme plus corrompu qu'Antoine? Après beaucoup de lâchetés, de bassesses et de cruautés, il s'empara, comme un brigand, des biens du grand Pompée. Il fut humilié par César, et condamné à en payer le prix. Cependant avant les calendes de janvier, lorsque César revenait d'Espagne, il alla au-devant de lui, afin, dit Cicéron, de passer sinon pour brave, du moins pour diligent. Quelle impudence! Une telle conduite méritait le mépris, et cependant elle lui valut le consulat. Après la mort de César, il s'empara de la

souveraine autorité, qu'il partagea avec Auguste et Lépide. Ils cimentèrent alors *leur* union par le meurtre des meilleurs citoyens; mais ensuite divisés par l'ambition, ils devinrent ennemis, et Auguste, le plus heureux, resta seul maître de la république.

Cicéron avait beaucoup d'éloquence; mais il avait moins de courage que Caton, qui se donna la mort, lorsque César s'empara de la souveraine autorité. L'histoire ne présente nulle part de héros plus ferme et plus décidé que Caton d'Utique. En aucun temps la république n'eut de citoyen plus estimable. La veille de sa mort il reçut une lettre, par laquelle César lui offrait son amitié et des honneurs; mais il ne voulut rien accepter de celui qu'il regardait comme l'oppresseur de sa patrie. César se para de sentimens d'humanité et de bienveillance en sa faveur, (1) mais il ne le toucha nullement. Comme un rocher qui résiste aux vagues de la mer, il fut sourd

(1) *En sa faveur*, tournez, *à cause de lui*; illius ergò.

aux instantes sollicitations du vainqueur.

Vous avez maintenant assez de terres et trop d'occupations ; prenez donc le temps de jouir et de vous reposer. J'irai vous voir la veille de la fête prochaine ; ainsi, si vous voulez venir au-devant de moi, vous me trouverez à la maison de notre ami qui est à deux lieues de la ville. Je prendrai cette route à cause de lui, quoiqu'elle soit plus longue que l'autre. Le jour d'après mon arrivée, nous irons ensemble consulter le médecin dont la maison est peu éloignée de la vôtre. Il me donnait l'an passé d'excellens conseils sur ma santé ; mais, comme un jeune homme qui suit la fougue de l'âge, j'ai toujours négligé les précautions qu'il m'avait prescrites. Cependant je ne trouverai nulle part un homme plus sage et plus habile.

Syntaxe des Conjonctions.

En quel lieu du monde fut jamais un plus grand général et un plus homme de bien que Turenne ? Nulle part,

sans doute. La veille d'une bataille, il paraissait calme et tranquille; et le lendemain de la victoire, il était doux et modeste, comme s'il eût été vaincu. Les soldats français ne craignaient rien lorsqu'ils le voyaient à *leur* tête : ils étaient toujours prêts à braver les dangers et la mort même, pour l'amour de la patrie, lorsqu'ils le voyaient sur le champ de bataille. Quand ce grand général venait à Paris, après ses victoires, une multitude immense de gens de toute condition allaient au-devant de lui. Il était regardé comme la gloire et l'ornement de la France. Lorsqu'il se rendait à la cour pour rendre compte de sa conduite, le roi lui-même allait au-devant de lui, et le félicitait hautement des services qu'il avait rendus à la patrie.

Tous les soldats chérissaient et regardaient Turenne comme un père; il les regardait et les traitait aussi comme ses enfans. Lorsqu'il était en marche, même dans la saison la plus rigoureuse, il leur commandait souvent de traverser des montagnes et des défilés très-difficiles, et ils obéissaient

toujours de bon cœur. Un jour, tandis que l'armée passait un de ces défilés, épuisé de veilles et de fatigues, il se coucha derrière un buisson pour se reposer. Comme la neige tombait en abondance, des soldats coupèrent à la hâte quelques branches d'arbres, et lui formèrent une hutte qu'ils couvrirent de *leurs* manteaux. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, Turenne se réveilla et leur demanda ce qu'ils faisaient. (1) Nous voulons, dirent-ils, conserver notre père ; c'est notre plus grande affaire. Si nous le perdions, qui nous reconduirait dans notre patrie ?

Puisque vous ne m'avez point encore envoyé les livres que je vous avais demandés, vous pouvez les garder, jusqu'à ce que vous veniez à Paris, pourvu que vous partiez dans deux mois. Tâchez de hâter votre voyage, afin que j'aie le plaisir de vous voir

---

(1) *Ce que*, c'est-à-dire quelle chose, *quid*, et le verbe suivant au subjonctif. Voyez dans la méthode *qui*, *quel* interrogatif entre deux verbes.

bientôt. Si vous manquiez à votre promesse, j'en serais fâché. Tandis que vous délibérez et que vous différez toujours votre départ, je m'occupe de vos affaires, et je presse ceux qui peuvent le plus contribuer à un heureux succès; mais aussi, tandis que vous balancez à partir, et que vous perdez un temps précieux, votre adversaire fait tous ses efforts pour se concilier les juges; et il l'emportera sur vous, si vous ne suivez mes avis. Au reste, si vous ne pouvez absolument partir sur-le-champ, mandez-le-moi, afin que je redouble de zèle pour vous.

Julie, fille d'Auguste, eut de bonne heure des cheveux gris, et comme elle en avait honte, elle les arrachait secrètement. Un jour, tandis qu'elle faisait cette opération, Auguste arriva. D'abord ils s'entretinrent ensemble de diverses choses, et le prince accorda à sa fille plusieurs graces qu'elle lui demanda. Ensuite la conversation tomba sur l'âge. Le prince qui voulait donner une leçon à sa fille, saisit cette occasion, et lui dit : Aimeriez-vous mieux,

dans quelques années, devenir grise ou être chauve? J'aimerais mieux devenir grise, répondit Julie. Puisque vous pensez ainsi, répliqua Auguste, pourquoi vous rendez-vous chauve si vîte? Ce prince ne pouvant souffrir les mœurs dissolues de Julie, l'envoya en exil; et cette malheureuse princesse mourut de faim l'an quatorze avant J. C.

Récapitulation de la Syntaxe.

Rien n'est plus utile que de s'accoutumer de bonne heure au travail, et cependant la jeunesse ne s'y livre point de bon cœur. Le jeu seul plaît à la plupart des jeunes gens. Ils paraissent ignorer les peines et les regrets qui attendent ceux qui perdent un temps irréparable. Ils manquent souvent à *leurs* devoirs, ou s'en acquittent mal. ils ont sous les yeux de bons exemples qu'ils ne suivent point, et des maîtres qu'ils ne satisfont presque jamais. Ils oublient les conseils de leurs parens, ou, s'ils *s'en* souviennent, ils n'en profitent point. Ils ne prévoient point les remords qui menacent ceux qui négli-

gent les moyens d'acquérir des connaissances utiles. Ils ne sentent point la nécessité d'acquérir des biens et des vertus, qui seuls peuvent rendre l'homme véritablement heureux.

Je vous ai souvent donné de sages conseils, mon fils; mais aujourd'hui je vous menace de mon ressentiment, si vous ne les suivez pas. La vie que vous menez peut vous conduire à toutes sortes de vices. Je vous félicitais autrefois de votre application, et je vous exprimais toute la joie que me causaient vos succès; mais depuis longtems j'ai honte de votre négligence, et vous me causez toutes sortes de chagrins, ainsi qu'aux maîtres qui vous enseignent les humanités. Je vous ai écrit plusieurs lettres, auxquelles vous n'avez point répondu, et je vous ai envoyé de l'argent que vous avez mal employé, ou du moins que vous avez dissipé en choses frivoles. J'attends de vous un compte exact de votre conduite et de toutes vos dépenses.

Je me suis informé de l'affaire qui vous inquiète; ainsi, tâchez d'éloigner

les idées tristes qui vous ont tourmenté jusqu'à ce jour. Ceux que vous avez comblés de bienfaits, cherchent à vous priver de vos droits et à vous dépouiller de votre fortune ; mais je vous avertirai de tous les desseins qu'ils formeront contre vous. S'ils vous accusent d'injustice, les juges les convaincront de calomnie, et ils seront condamnés à abandonner *leurs* poursuites odieuses. Tous ceux qui estiment et favorisent les gens de bien, approuvent votre conduite ; ainsi soyez tranquille, et méprisez ceux qui vous blâment. Chacun vous fait un mérite de votre modération et de votre équité. Bientôt, j'espère, je pourrai vous féliciter d'un heureux succès.

Le célèbre Phocion, injustement accusé de trahison, fut jetté dans les fers, et ensuite conduit devant le peuple, comme un infame scélérat. Ses ennemis l'accablaient d'outrages, mais il n'avait point honte des injures dictées par la haine et les passions. Les gens de bien avaient pitié d'un général qui avait rendu de grands services à la république, et les persécutions qu'il

souffrait étaient improuvées de tous les sages citoyens. Cependant il fut condamné à mort. Comme il allait au supplice, Emphylète, avec qui il était étroitement lié, se présente devant lui, et lui dit : « Quelle injustice vous souf-
» frez! Mais je l'avais prévue, dit Pho-
» cion, car presque tous les grands
» hommes d'Athènes ont eu le même
» sort. »

Il importait à Philippe, roi de Macédoine, de choisir un digne précepteur pour élever son fils Alexandre; et il importait également au jeune prince de répondre aux soins de son précepteur et à la tendresse de son père. Dès qu'Alexandre fut né, Philippe écrivit une lettre ainsi conçue à Aristote, l'un des plus fameux philosophes de la Grèce : Les dieux m'ont donné un fils; je leur rends graces de ce bienfait, et je confie Alexandre à vos soins. Vous en ferez un digne héritier de mes états. Il importe à vous, Aristote, de former le cœur de mon fils à la vertu, et il importe aux macédoniens de trouver en lui le courage dont je lui donnerai l'exemple. C'est à moi de mettre en vous

ma confiance, et c'est à vous d'y répondre; tâchez de justifier les hautes espérances que j'ai conçues de votre sagesse.

Vous avez sans doute besoin de délassement après vos études, mais vous devez en user avec modération. Au reste, je vous interdis toute espèce de commerce avec les jeunes gens dissipés, qui pourraient vous détourner du travail. Je vous engage donc à les éviter, parce qu'ils vous donneraient de mauvais conseils et de mauvais exemples. Ils pourraient aussi vous donner à lire des ouvrages propres à corrompre l'esprit, et je vous les interdis tous. Le jeu et l'oisiveté qu'ils aiment, nuiraient à votre avancement, et vous éloigneraient de vos devoirs. S'ils ignorent l'avantage d'une bonne éducation, c'est à vous d'en sentir le prix, et de bien employer un temps qui ne reviendra plus. Les mauvaises sociétés et les mauvais livres, perdent la plupart des jeunes gens.

Le roi de Perse avait envoyé des ambassadeurs à Thèbes, pour tâcher de corrompre par des présens Epami-

nondas, l'un des plus grands généraux de la Grèce. Dès qu'ils furent arrivés, il leur servit un repas des plus simples dans sa maison, où tout annonçait la pauvreté. Comme les ambassadeurs en étaient étonnés : « Allez, leur dit-il; » faire connaître à votre maître les » mœurs et la vie d'Epaminondas, et » lui reporter des biens dont je n'ai » pas besoin ; il est inutile de chercher » à corrompre les hommes qui se con» tentent de peu, et qui n'ont point » honte de la pauvreté. » Ainsi pensait cet illustre thébain, dont la postérité admirera toujours les vertus et les exploits militaires. Ainsi pensaient les grands hommes d'Athènes et de Rome, avant que le luxe et l'ambition eussent corrompus les mœurs publiques.

Le crédit et la fortune dont vous jouissez vous ont mérité l'assentiment de ceux à qui vous avez communiqué vos projets ; mais ne vous y fiez pas. La plupart vous aiment et vous applaudissent par intérêt. Si vous voulez mériter la réputation d'homme de bien, ne vous abandonnez point à ceux par qui vous ne pourrez jamais l'obtenir. Si vous essuyiez quelque

revers, vous éprouveriez bientôt l'inconstance de ceux qui vous recherchent maintenant. Tant que vous serez heureux, vous ne manquerez point d'amis ; mais si quelqu'événement fâcheux vous dépouillait des biens immenses que vous possédez, vous n'auriez peut-être personne pour vous consoler de vos peines ou les partager. Ainsi, soyez prudent, et ne regardez point comme amis, ceux dont vous n'avez éprouvé ni la sincérité ni la vertu.

Si l'ennemi venait m'attaquer, disait Philopémen, l'un des plus grands capitaines de la Grèce, quelle position prendrais-je, quel ordre de bataille donnerais-je à mon armée ? Quelle résistance ferais-je ? Où placerais-je mon camp ? Où mettrais-je des gardes avancées ? En quel lieu disposerais-je mes corps de réserve ? Où placerais-je les corps de cavalerie ? Il prévoyait tout, il combinait tout, il profitait de toutes les occasions, il était sans cesse sur ses gardes; il comparait les campagnes aux campagnes, les terreurs aux terreurs, et par cet exercice con-

tinuel, il acquit une expérience admirable, et il devint non seulement le plus habile général de son temps, mais il surpassa même tous ceux qui avaient paru auparavant, et servit encore de modèle à ceux qui vinrent après.

Qui de vous, mes enfans, ne blâme pas l'injuste ambition d'Alexandre? Mais qui de vous n'admire pas Darius, roi des Perses, et ne plaint pas ce prince infortuné? Quel courage il montra pour défendre ses états! Quels efforts il fit pour soutenir la gloire de ses ancêtres! Avec quelle force d'ame il supporta ses malheurs! Vaincu et poursuivi par Alexandre, il fut assassiné dans sa fuite par Bessus, qu'il avait comblé de bienfaits. Ce prince expirant demanda un peu d'eau qu'un macédonien lui apporta dans son casque, et dit en lui serrant la main : Je suis fâché de ne pouvoir vous récompenser du service que vous me rendez. Ma famille infortunée a éprouvé les bontés d'Alexandre, et j'en suis reconnaissant. Pour moi je suis plus malheureux que ma femme et mes enfans, puisque je péris de la main de ceux à qui j'ai

prodigué mes faveurs. Ainsi mourut ce monarque digne d'un meilleur sort; et avec lui finit l'empire des Perses.

Quel bien devons-nous rechercher avec le plus de soin? La vertu. En qui devons-nous mettre notre confiance? En celui dont les soins s'étendent jusqu'aux fourmis et aux moucherons, et dont le sang a racheté le genre humain. Eprouvez-vous quelques chagrins, essuyez-vous quelques disgraces, offrez vos peines au Dieu de miséricorde; il vous consolera et vous donnera la force de les supporter. Vous pouvez en toute confiance demander à Dieu les graces dont vous avez besoin, il vous exaucera, si vous demandez des choses convenables et utiles à votre salut. Si les infidèles qui ne le connaissent pas, si les impies qui le blasphêment, sont chaque jour comblés des bienfaits du Créateur, que ne doivent pas espérer de lui les chrétiens qui l'honorent et qui l'aiment!

« Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
» Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
» et sa (1) bonté s'étend sur toute la nature. »

(1) *Sa*, ejus.

Le fils de Crassus, cet homme si célèbre par sa puissance et ses richesses, ayant suivi son père dans l'expédition contre les parthes, s'abandonna trop à l'ardeur de son courage, et périt dans le combat. Les ennemis mirent la tête de ce jeune homme au bout d'une lance, et s'approchant du camp des romains, ils leur montraient avec insulte ce trophée, Ce funeste monument n'abattit point le courage du père. Animé par l'outrage des ennemis et par le désir de la vengeance, il courait de rang en rang pour exciter le courage et l'indignation de ses soldats. « Romains, leur disait-il, la mort » de mon fils est le malheur d'un sim- » ple particulier : cette perte me re- » garde seul, et je m'en console, parce » que ceux qui lui survivent peuvent » par *leur* courage sauver la répu- » blique. »

Milon, fameux athlète de Crotone, qui vivait vers l'an cinq cent douze avant Jesus-Christ, voyant dans sa vieillesse les autres athlètes s'exercer à la lutte, et considérant ses bras autrefois si robustes, et depuis affaiblis

par l'âge : Hélas ! s'écria-t-il en pleurant, maintenant ils sont morts. Cependant il oublia, ou du moins il se dissimula son affaiblissement, et l'aveugle confiance qu'il avait mise en ses forces, lui devint enfin funeste. Un jour passant dans une forêt, il voulut éprouver sa vigueur, et entreprit de séparer un arbre en deux. Il y réussit d'abord au gré de ses désirs ; mais la force lui manquant au milieu de l'action, les deux parties de l'arbre se réunirent, et enfermèrent les mains du malheureux Milon qui fut dévoré par un lion. Telle fut la fin de cet athlète dont l'antiquité a vanté la force prodigieuse.

Je possède, à cinquante lieues de Paris, une maison très-agréable. Elle est haute de vingt toises et longue de cinquante. Elle est habitée depuis cinq ans par un homme d'une probité admirable et d'un très-grand désintéressement. Il connaît à fond l'agriculture et l'art de planter les arbres. Aussi je verrai dans quelques années mes champs et mes jardins en très-bon état. Il m'écrivit dernièrement [illegible]

lettre pour m'informer de ses travaux, et pour me proposer certaines augmentations avantageuses ; mais je l'engagerai à différer jusqu'à l'année prochaine des travaux d'une telle importance. Les pluies et les gelées qui nous menacent ne permettent pas de faire maintenant de grandes entreprises. D'ailleurs, elles coûteront des sommes considérables que je ne saurais fournir en ce moment.

Si vous venez me voir au mois de septembre, vous me trouverez à la maison de campagne de notre ami commun. Je passerai chez lui quelques mois de la belle saison. Je reviendrai ensuite à Paris, pour y rester tout l'hiver ; et si le printems est beau, je partirai de cette ville au mois de mai, pour aller en Italie, en passant par Lyon, où je séjournerai quelques mois. Si vous recevez quelques nouvelles de Naples, faites-le-moi savoir. Quand je passerai par cette charmante ville, j'irai voir cet ancien magistrat que nous avons connu à Paris. Je me souviens encore des jolies anecdotes qu'il nous y racontait en mil sept cent quatre-

vingt-dix, durant les longues soirées de l'hiver. Comme je lui procurais à Paris toutes sortes d'agrémens, et qu'il me marquait beaucoup d'amitié, il me verra sans doute avec plaisir dans sa patrie.

Les deux voyageurs qui sont arrivés de Rome, nous ont beaucoup parlé de l'Italie, et nous ont inspiré le désir d'y aller au printems prochain. La terre y est fertile, et produit abondamment toutes sortes de fruits excellens. Les italiens passent pour aimer beaucoup l'oisiveté, et très-peu la profession des armes. Ils sont en général propres aux sciences et aux affaires, et ils montrent surtout beaucoup de goût pour les arts. Ils excellent dans la peinture, la sculpture, la poësie et la musique; et les beautés que l'Italie offre dans ces différens genres, y attirent une foule d'étrangers. Si nous allons dans ce beau pays, nous y resterons trois mois, pour examiner les choses les plus remarquables. Nous en reviendrons en passant par Milan et Florence, villes grandes et fort peuplées, et par Mantoue, où nous verrons l'obélisque que des soldats

français élevèrent, il y a quelques années, à la mémoire de Virgile, au milieu d'un bois de chênes, de myrtes et de lauriers, qui lui est consacré.

Puisque vous désirez voyager, je vous conseille d'aller en Turquie, à Constantinople, et de là dans toutes les villes de l'ancienne Thrace. Vous pourriez aussi vous rendre en Achaïe, en Macédoine et en Thessalie, lieux à jamais célèbres, pourvu que le temps fût beau. Lorsque j'étais jeune, j'avais le projet de parcourir tous les pays où les voyageurs trouvent encore quelques beaux restes de l'antiquité. J'aurais été curieux de voir surtout le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, montagnes consacrées à Apollon et aux Muses, et de boire des eaux d'Hipocrène; mais l'âge ne me permet point aujourd'hui de songer à un si long voyage. Déjà je ressens quelques infirmités qui augmenteront avec les années. Ne pouvant voir ces beaux pays, je pourrai du moins lire les intéressantes relations que nous en ont données plusieurs voyageurs.

Les mauvaises habitudes et les passions nuisent plus aux jeunes gens qu'ils ne pensent. En vain nous nous glorifions de notre crédit et de notre autorité, en vain nous regorgeons de biens et de richesses, en vain nous excellons dans les arts et les sciences, si nous sommes enclins au vice, et si nous ne pratiquons point la vertu. Dieu nous a donné les secours de la religion, et nous a comblés de toutes sortes de bienfaits. Il nous a avertis par sa sainte parole des dangers dont nous sommes environnés, et a promis à celui qui gardera *ses* (1) commandemens des récompenses éternelles. Mais si nous n'avons point honte de nos égaremens, si nous ne nous repentons point sincèrement de nos fautes, et si nous suivons toujours nos penchans déréglés, nous nous rendrons indignes des promesses du Créateur.

L'éternité attend tous les hommes, et des peines infinies menacent ceux qui auront cédé à *leurs* passions et

---

(1) *Ses*, ejus....

manqué à *leurs* devoirs envers le Créateur. Dieu leur fera un crime des actions injustes et des passions impies dont ils ne se seront pas repentis. Alors ils seront fâchés de *leurs* déréglemens; ils maudiront *leur* dureté envers des malheureux qu'ils auraient dû plaindre et secourir. Ils auront honte de *leur* conduite, et s'abandonneront à des regrets inutiles. Ils seront dans le désespoir en voyant les biens qu'ils auront perdus par *leur* faute. Ceux, au contraire, qui auront fidèlement observé la loi divine, jouiront d'un bonheur parfait qu'ils devront à *leurs* vertus et à *leurs* bonnes *œuvres*. Ils seront comblés de joie et de gloire, et béniront Dieu dans toute l'éternité.

La ville de Rome étant prise par les gaulois, le prêtre de Romulus et les vestales emportaient les images des dieux pour les soustraire à la fureur des ememis, lorsqu'un citoyen nommé Albinus les voyant à pied, fit aussitôt descendre sa femme et ses enfans du charriot qu'il conduisait, pour y faire monter le prêtre et les vestales; et préférant le bien de la religion au

salut de sa famille, il quitta son chemin pour les conduire au bourg de Céré, où ils voulaient se rendre. Ils y furent reçus par les habitans avec beaucoup de respect et d'humanité. Ainsi les romains sacrifiaient *leurs* intérêts particuliers à la religion publique, et distinguaient même, dans les plus grands périls, les choses divines et humaines. Les actes extérieurs de religion ont pris du mot *Céré*, suivant quelques-uns, le nom de *Cérémonies*.

Timothée, célèbre général athénien, qui fut un des plus grands hommes de son temps, et qui remporta de glorieuses victoires, fut un jour invité à souper chez Platon. Le repas était simple et frugal, mais délicat. Les convives animés d'une gaieté douce, s'entretinrent de plusieurs choses intéressantes. La satisfaction secrète que goûtait Timothée, était bien au-dessus (1) de la joie bruyante qui règne ordinairement dans les grands repas. Un concert agréable termina le festin, et le général sortit plein d'un contentement

(1) Etre bien au-dessus, *multò præstare*, datif,

intérieur qu'il n'avait jamais goûté. Ce repas frugal lui procura un sommeil léger et tranquille. Le matin il se leva frais et joyeux, encore délicieusement affecté des plaisirs de la veille; et dès qu'il aperçut Platon : « Vos repas, » lui dit-il, ne sont pas seulement agréa- » bles pour le moment, ils le sont encore » pour le lendemain. »

Paroles d'un vieillard à un jeune homme.

J'ai connu, mon cher fils, les passions qui vous obsèdent, et je vous plains. L'inconstance de vos désirs, le dégoût et l'ennui que vous éprouvez, vous causeront bien des chagrins. Si vous ne vous contentez point de l'aisance honnête dont vous jouissez; si vous ne voulez point apprécier les avantages de votre position, souvenez-vous au moins des conseils que je vous donne depuis long-tems. Si vous les mettez à profit, ils vous seront plus utiles que vous ne pensez. Ici vous n'êtes exposé ni à la misère, ni aux privations; vous êtes à l'abri des tempêtes qui agitent la plupart des hommes. Vous avez des

parens honnêtes qui vous chérissent, et des amis dont vous éprouvez chaque jour le zèle et la fidélité. Vous jouissez de cette précieuse médiocrité que le sage préfère à l'opulence, et que les rois eux-mêmes, au milieu du luxe et de la magnificence, ont souvent enviée. Que désirez-vous de plus ?

Lettre d'un ami à son ami.

Vous me demandez, mon cher ami, des nouvelles du jeune homme que vous m'avez recommandé, et qui étudie depuis deux ans la jurisprudence à Paris, et je suis prêt à vous satisfaire. Il a une heureuse facilité, et fait des progrès rapides; mais il paraît s'ennuyer ici. Lorsqu'il vivait à Lyon, il était, dit-il, plus heureux, et il voudrait retourner en cette ville. Au printems prochain, je le menerai voir les monumens de Paris, et les campagnes qui l'environnent. Alors il aura honte de l'ennui dont il se plaint, dans le plus beau séjour du monde. Je connais particulièrement les professeurs qui lui enseignent le droit romain, et je les engagerai à cultiver les dispositions de

ce jeune homme, dont le caractère me plaît singulièrement. Si vous venez à Paris dans deux ans, vous pourrez le féliciter de ses talens. Il lit et étudie les auteurs anciens ; mais il aura besoin d'une application constante pour acquérir des connaissances solides, et pour imiter les bons auteurs qu'il a pris pour modèles.

Tantale tourmenté au sein des eaux par la soif la plus cruelle, Ixion attaché à une roue qui tourne sans cesse, Prométhée dévoré par un vautour, Sisyphe roulant un rocher qui retombe sans cesse, les Danaïdes remplissant d'eau des tonneaux percés, Encélade enséveli tout vivant sous le mont Etna ; toutes ces malheureuses victimes de la vengeance des dieux, nous avertissent des châtimens et des peines qui attendent les méchans après leur mort. Les mânes de César, errantes dans les Champs-Elisées ; le juste Caton, le brave Diomède, le pieux Enée, l'intrépide Hector, y jouissant d'une félicité éternelle, avec tous ces héros à qui l'antiquité profane a érigé des autels, nous montrent les récompenses réservées à la vertu.

Cessez, mon ami, de me parler des villes; elles n'ont rien qui puisse désormais me charmer. Il me sera bien plus doux de passer à la campagne des jours heureux et tranquilles. Je n'y verrai, à la vérité, ni lambris dorés, ni colonnes de marbre soutenant de vastes portiques. Je n'y trouverai ni statues, ni tableaux de maîtres; de précieux tapis n'embelliront point mes appartemens; mais j'y goûterai le repos et le bonheur. J'y jouirai de ces plaisirs purs et innocens, que les rois ne trouvèrent jamais au sein du luxe et de l'opulence. La verdure des prairies, les fleurs dont elles sont émaillées, les moissons des champs, les fruits suspendus aux arbres; voilà mes trésors. Que je passerai de doux momens dans ces lieux paisibles!

Jules César, qui mit fin aux dissentions civiles en s'emparant de la souveraine autorité, aimait les lettres et s'y appliquait avec ardeur, même pendant les guerres les plus actives. Il lisait pendant les jeux et les cérémonies publiques. Au milieu du fracas des armées, parmi les embarras des guerres civiles et étrangères, il composa ses

commentaires pour servir de matériaux à ceux qui voudront écrire l'histoire; mais ils sont écrits si élégamment, que personne n'osa y toucher. Tous les écrivains désespérèrent sans doute d'égaler cette pureté de style, cette éloquence simple et militaire qu'ils admiraient dans l'ouvrage de Jules César. Comment ce héros, occupé pendant toute sa vie des soins qu'entraînent l'ambition et le désir de la gloire, put-il trouver du temps pour acquérir de telles connaissances? Peu de généraux ont réuni, comme lui, les talens de l'homme d'état à la gloire du conquérant.

La mémoire d'Alexandre nous serait parvenue sans tache, s'il ne l'avait ternie par le meurtre de Clytus. Clytus s'attira ce malheur en dépréciant les plus belles actions d'Alexandre, pour relever les exploits de Philippe. Il irrita encore Alexandre, en lui rappellant avec ostentation les services qu'il lui avait rendus, et en le raillant sur l'origine céleste dont il se vantait. Alexandre, pour se venger des injures de son favori, lui donna la mort. Le

prince se repentit aussitôt de cette action, et voulut se frapper de l'épée dont il s'était servi contre Clytus. Il fut inconsolable pendant quelques jours, ne voulut point prendre de nourriture, et s'enferma dans sa tente. Ces remords prouvent la grandeur de la faute, mais ne sauraient la justifier. Alexandre était passionné pour le vin, ce qui est indigne d'un homme bien né et surtout d'un prince.

Le roi Robert était sensible aux maux de ses sujets, et se montrait toujours disposé à les soulager : aussi fut-il vivement regretté de la nation. Les français le pleurèrent comme un père, sous le gouvernement duquel ils vivaient dans la plus profonde sécurité, ne craignant ni l'oppression des tyrans domestiques, ni les invasions des armées étrangères. C'était l'image même de la bonté, de la piété et de la modération. Il avait un soin tout particulier des pauvres ; il en nourrissait tous les jours un grand nombre. Les actes de bienfaisance de ce prince seraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par les historiens du temps où il régnait. Il

s'occupait constamment du bonheur et de la prospérité de son royaume. Il donna aux français tout ce qu'il pouvait, la justice et la paix. Il était, disent les historiens, roi de ses passions et de ses peuples.

Lorsque les français assiégeaient Philisbourg en mil sept cent trente-quatre, un simple soldat se distingua par un trait d'humanité digne des plus grands éloges. Il s'était avancé dans un jardin que les allemands avaient abandonné avec les ouvrages qu'ils y avaient élevés, lorsqu'il entendit des cris plaintifs sortir du fond d'une citerne voisine. Les entrailles émues à ces accens de la douleur, il court à cette citerne, et voit un malheureux couvert de sang qui lui tendait les bras et semblait lui demander grace. Le soldat français, généreux et compatissant, parvient, après bien des efforts, à le tirer de cette espèce de tombeau; mais l'ingrat, oubliant un si grand bienfait, voulut accabler son bienfaiteur, et ravir le jour à celui qui le lui avait rendu. Indigné d'une telle noirceur, et excité par quelques-uns de

ses compagnons, le soldat français lui donna la mort qu'il méritait.

Saint Jérôme naquit vers l'an trois cent quarante de Jesus-Christ, à Stridon en Pannonie, (1) où Eusèbe, *son* père, tenait un rang distingué. (2) Déjà avancé dans ses études, il alla à Rome, où il fit des progrès rapides dans les belles lettres et dans l'éloquence. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il fut baptisé à Rome, et adopta un nouveau genre de vie. Entièrement livré à l'étude de l'écriture et aux pratiques religieuses, il vécut en cénobite au milieu d'une ville immense où régnaient la corruption et la débauche. Après beaucoup de voyages, il s'enfonça dans les déserts brûlans de la Chalcide et de la Syrie, et vécut dans la solitude, où il s'imposait les plus dures mortifications. Arraché à cette vie austère par des moines qui habitaient près de lui dans le désert, il se retira à Jérusalem, et de là à Antioche, où il fut élevé au sacer-

(1) Ou *Strinonium*, ville voisine d'Aquilée.

(2) *Son père*, etc., ejus.

doce par Paulin, évêque de cette ville. Aucun écrivain ecclésiastique de son temps ne le surpassa en érudition. Il mourut âgé de quatre-vingts ans.

Caton l'Ancien se distingua d'abord par ses vertus militaires, et exerça ensuite les premiers emplois de la république romaine. Devenu censeur, il déclara une guerre éternelle au luxe et aux méchans; et cependant les citoyens corrompus n'osèrent jamais ni le calomnier, ni s'opposer à ce qu'il avait statué pour le bien de la république. Un jour qu'il assistait à certains jeux, le peuple, en la présence d'un homme si vertueux, eut honte de se livrer à la licence ordinaire à ce spectacle. Le rigide censeur s'en aperçut et sortit aussitôt, pour ne pas troubler les plaisirs du peuple. Toute l'assemblée l'applaudit avec de grands cris, et les jeux furent célébrés suivant la coutume. Cette *contrainte* d'un grand peuple en présence d'un citoyen, est l'hommage le plus glorieux et le plus vrai qu'on ait jamais rendu à la vertu. (1)

(1) Contrainte, *pudor, oris*, m.

Charles XII, roi de Suède, fut un homme extraordinaire; mais son (1) ambition fit le malheur de ses peuples. A l'âge de sept ans, il savait manier un cheval. En se livrant sans cesse à des exercices violens, il fit voir ses inclinations martiales, et se forma de bonne heure une constitution vigoureuse capable de soutenir toutes sortes de fatigues. Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable, et ne paraissait sensible qu'à la gloire. Il était âgé de onze ans quand il perdit sa mère, et de quinze quand il monta sur le trône. D'abord ses sujets ne conçurent point de lui des idées favorables. Il semblait plus impatient que digne de régner. Il n'avait, à la vérité, aucune passion dangereuse; mais il montrait trop souvent des emportemens de jeunesse et de l'opiniâtreté. Les ambassadeurs qui étaient en Suède le prenaient même pour un génie médiocre, et le peignaient tel à *leurs* maîtres. La Suède avait de lui la même opinion. Personne ne connaissait le caractère du jeune prince; il l'ignorait

(1) Son, [illegible]

lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le Nord lui offrirent l'occasion de déployer ses talens. (1)

Dès que Pierre-le-Grand, empereur de Russie, fut monté sur le trône, il résolut de policer sa nation, et d'adoucir les mœurs grossières de ses sujets. Il voyagea chez différens peuples de l'Europe, et en rapporta dans ses états la connaissance des arts utiles. Quoique naturellement dur et sévère, il donna souvent des marques d'une grande clémence. A la prise de Nerva, (2) il courut, l'épée à la main, sur ses soldats, pour arrêter le pillage et le massacre, et pour leur arracher des femmes qu'ils voulaient maltraiter. Enfin ce vainqueur généreux étant entré dans un palais, où les citoyens tremblans se réfugiaient en foule, il y déposa son épée sanglante sur la table, en disant : « Mon épée » n'est point teinte du sang des habi- » tans, mais de celui de mes soldats que » j'ai versé pour vous sauver la vie. »

(1) Voyez son caractère et sa mort à la fin du second volume.

(2) A la prise de Nerva, *captâ Nervâ*.

VOCABULAIRE

Des mots employés jusqu'à do vestem pauperi, *inclusivement.* (1)

A.

Abandonner, v. act., *desero, is, ui, ertum, ere*, act.
Abattre, v. act., *frango, is, egi, fractum, ere*, act.
Abondant, e, adj., *copiosus, a, um.*
Abus, subst. m., *abusus, ûs*, m.
Académie, s. f., *academia, æ*, f.
Accabler, v. act., *conficio, is, eci, ectum, icere*, act.
Accompagner, v. act., *comitor, aris, atus sum, ari*, dép. acc.
Accroissement, s. m., *incrementum, i*, n.

(1) Dans ce vocabulaire, ne sont point compris les noms et les verbes qui se trouvent dans le rudiment; c'est aux jeunes gens à les y chercher, lorsqu'ils en ont besoin.

Accuser, v. act., *insimulo*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.

Acquérir, v. act., *adipiscor*, *eris*, *eptus sum*, *adipisci*, dép. acc.

Actif, ive, adj., *impiger*, *gra*, *um*, *acer*, *acris*, *acre*.

Action, s. f., *actio*, *onis*, f.

Activité, s. f., *agendi celeritas*, *atis*, f.

Admirable, adj., *mirus*, *a*, *um*.

Adorer, v. act., *adoro*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.

Adoucir, v. act., *mitigo*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.

Adresse, s. f., *solertia*, *æ*, f.

Adversaire, s. m., *adversarius*, *ii*, m.

Affable, adj., *comis*, *e*, *is*.

Affaire, s. f., *res*, *rei*, f.

Affection, s. f., *amor*, *oris*, m.

Affliger, v. act., *affligo*, *is*, *ixi*, *ictum*, *ere*, act.

Afrique, s. f., partie du monde, *Africa*, *æ*, f.

Age, s. m., *ætas*, *atis*, f.

Agésilas, nom propre, *Agesilaus*, *i*, m.

Agneau, s. m., *agnus*, *i*, m.

Agréable, adj., *jucundus*, *a*, *um*.

Agriculture, s. f., *agricultura*, *æ*, f.

Aimable, adj., *amandus*, *a*, *um*.

Aîné, ée, adj., *natu major*, *oris*, ou *maximus*, *a*, *um*.

Alexandre, nom propre, *Alexander, dri*, m.

Allié, s. m., *socius, ii*, m.

Ambassadeur, s. m., *legatus, i*, m.

Ambigu, e, adj., *ambiguus, a, um*.

Ambitieux, se, adj., *ambitiosus, a, um*.

Ambition, s. f., *ambitio, onis*, f.

Ambitionner, v. act., *ambio, is, ivi, itum, ire*, act.

Ami, s. m., *amicus, i*, m.

Amour, s. m., *amor, oris*, m.

Amyntas, nom propre, *Amyntas, æ*, m.

An, année, *annus, i*, m.

Ancêtres, s. m. pl., *majores, um*, m. pl.

Ancien, ne, adj., *antiquus, a, um*.

Antiquité, s. f., *antiquitas, atis*, f.

Antoine, nom propre, *Antonius, ii*, m.

Antonnin, nom prop., *Antoninus, i*, m.

Application, s. f., *studium, ii*, n.

Appliquer, (s') v. réfl., *studeo, es, ui, ere*, n.

Apprendre, v. act., *cognosco, is, ovi, itum, ere*, act.

Apprendre, (s'instruire) v. act., *disco, is, didici, discitum, ere*, act.

Approuver, v. act., *probo, as, avi, atum, are*, act.

Ardent, e, adj., *ardens, entis*.

Ardeur, s. m., *ardor, oris*, m.

Aristote, nom prop., *Aristoteles*, *is*, m.
Armer, v. act., *armo*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Armes, n. pl. *arma*, *arum*, n. pl.
Arrêter, (s') v. réfl., *consto*, *as*, *stiti*, *statum* ou *stitum*, *stare*; n.
Arriver, v. n., *advenio*, *is*, *eni*, *adventum*, *ire*; n.
Artaxerce, n. pr., *Artaxercès*, *is*; m.
Art, s. m., *ars*, *artis*, f.
Asie, s. f., partie du monde, *Asia*, *æ*, f.
Assassiner, v. act., *interficio*, *is*, *eci*, *ectum*, *ere*, act.
Assemblée, s. f., *cœtus*, *ûs*, m.
Assidu, e, adj., *assiduus*, *a*, *um*.
Assiéger, v. act., *obsido*, *is*, *edi*, *essum*, *ere*; act.
Assister à, v. n., *intersum*, *fui*, *esse*, dat.
Assurance, s. f., *fiducia*, *æ*, f.
Astronomie, s. f., *astronomia*, *æ*, f.
Attaquer, v. act., *aggredior*, *eris*, *essus* *sum*, *aggredi*, dép. acc.
Athènes, n. de ville, *Athenæ*, *arum*, f. pl.
Athénien, s. m., *atheniensis*, *is*, m.
Attendre, v. act., *exspecto*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Attentif, ive, adj., *attentus*, *a*, *um*.
Augmenter, v. act., *augeo*, *es*, *auxi*, *auctum*, *ere*, act.

Auguste, nom propre, *Augustus*, *i*, m.
Autel, s. m., *ara*, *ae*, f.
Auteur, s. m., *auctor*, *oris*, m.
Autorité, s. f., *auctoritas*, *atis*, f.
Autrefois, adv., *olim*.
Autrui, (d') s. m., *alienus*, *a*, *um*.
Avancement, s. m., *progressus*, *us*, m.
Avarice, s. f., *avaritia*, *ae*, f.
Avantage, s. m., *utilitas*, *atis*, f.
Avantageux, euse, adj., *commodus*, *a*, *um*.
Avenir, s. m., *futurum*, *i*, n.
Aveugle, adj., *caecus*, *a*, *um*.
Aveuglement, s. m., *caecitas*, *atis*, f.
Avide, adj., *avidus*, *a*, *um*.
Avoir, *habeo*, *es*, *ui*, *itum*, *ere*, act.

B.

Beauté, s. f., *pulchritudo*, *inis*, f.
Belliqueux, euse, adj., *bellicus*, *a*, *um*.
Bénir, v. act., *laudo*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Berger, s. m., *pastor*, *oris*, m.
Bienfaisance, s. f., *beneficentia*, *ae*, f.
Bienfaisant, e, adj., *beneficus*, *a*, *um*.
Bienfaiteur, s. m., de quelqu'un, *de aliquo benè meritus*, *a*, *um*.
Bienfait, s. m., *beneficium*, *ii*, n.

Bien, s. m., *bonum, i*, n.
Bientôt, adv., *brevi.*
Bœuf, s. m., *bos, bovis*, m.
Bonheur, s. m., *felicitas, atis*, f.
Bouche, s. f., *os, oris*, n.
Bouillant, e, adj., *ardens, entis.*
Bouteille, s. f., *lagena, ae*, f.
Brave, adj., *strenuus, a, um.*
Braver, v. act., *contemno, is, empsi, emptum, ere*, act.
Brebis, s. f., *ovis, ovis*, f.
Brillant, e, adj., *speciosus, a, um.*
Brutus, nom propre, *Brutus, i*, m.
Bruyant, e, adj., *strepens, entis.*
Butin, s. m., *præda, æ*, f.

C.

Caen, nom de ville, *Cadomus, i*, f.
Caligula, nom propre, *Caligula, æ*, m.
Camp, s. m., *castra, orum*, n. pl.
Campagne, s. f., *rus, ruris*, n.
Cantique, s. m., *canticum, i*, n.
Capitaine, s. m., *dux, ucis*, m.
Caractère, s. m., *indolès, is*, f.
Caresser, v. act., *blandior, iris, itus sum, iri*, dép. dat.
Cassius, n. prop., *Cassius, ii*, m.
Catilina, n. prop., *Catilina, ae*, m.

Cause, s. f., *causa, ae*, f.
Célébrer, v. act., *celebro, as, avi, atum, are*, act.
Céleste, adj. *cœlestis, e, is*.
Certain, e, adj., *certus, a, um*.
César, n. prop. *Caesar, aris*, m.
Cesse (sans cesse) *perpetuò, indesinenter*.
Chagrin, s m., *maeror, oris*, m.
Chaldée, n. de pays, *Chaldaea, ae*, f.
Chaleur, s. f., *calor, oris*, m.
Champ, s. m., *ager, ri*, m.
Champêtre, adj. *agrestis, e, is*.
Changement, s. m., *mutatio, onis*, f.
Chant, s. m., *cantus, ûs*, m.
Chanter, v. act., *cano, is, cecini, cantum, ere*, act.
Chapitre, s. m., *caput, itis*, n.
Charge, s. f., *munus, eris*, n.
Charmant, e, adj., *jucundissimus, a, um*.
Chasser, v. act., *repello, is, repuli, repulsum, ere*, act.
Chef, s. m., *dux, ducis*, m.
Cher, e, adj., *carus, a, um*.
Chercher, v. act., *quaero, is, aesivi, aesitum, ere*, act.
Chèvre, s. f., *capella, ae*, f.
Chien, s. m., *canis, is*, m.

Choisir, v. act., *eligo, is, egi, ectum, ere*, act.
Chrétien, s. m., *christianus, i*, m.
Cicéron, n. prop., *Cicero, onis*, m.
Ciel, s. m. *cœlum, i*, n. et au p. *cœli, orum*, m.
Circonstance, s. f., *res, rei*, f. *tempus, oris*, n.
Citoyen, s. m., *civis, is*, m.
Clameur, s. f., *clamor, oris*, m.
Classe, s. f., *schola, ae*, f.
Clémence, s. f., *clementia, ae*, f.
Clément, e, adj., *clemens, entis*.
Client, s. m., *cliens, entis*.
Cœur, s. m., *cor, cordis*, n.
Colère, s. f., *ira, ae*, f.
Collége, s. m., *collegium, ii*, n.
Combat, s. m., *praelium, ii*, n.
Combattre, v. act., *pugno, as, avi, atum, are*, act.
Commander, v. act., *praesum, fui, esse*, datif.
Commencement, s. m., *initium, ii*, n.
Commencer, v. act., *incipio, is, epi, eptum, ere*, act.
Commerce, s. m., *commercium, ii*, n.
Commettre, v. act., *committo, is, isi, issum, ere*, act.
Commode, adj., *commodus, a, um*.
Comparer, v. act., *confero, ers, contuli, collatum, conferre*, act.

Compatissant, e, adj., *ad misericordiam propensus, a, um.*
Complaisant, e, adj., *officiosus, a, um.*
Composer, v. act., *scribo, is, ipsi, iptum, ere*, act.
Comprendre, v. act., *intelligo, is, exi, ectum, ere*, act.
Concitoyen, s. m., *civis, is*, m.
Condamner, v. act., *damno, as, avi, atum, are*, act.
Condisciple, s. m. *condiscipulus, i*, m.
Conduire, v. act. *duco, is, duxi, ductum, ere*, act.
Conduite, s. f., *agendi ratio, onis*, f.
Confiance, s. f. *fides, ei*, f.
Conjuré, s. m. *conjuratus, i*, m.
Connaissance, s. f., *doctrina, ae*. f.
Connaître, v. act., *cognosco, is, ovi, itum, ere*, act.
Conquérir, v. act., *subigo, is, egi, actum, ere*, act.
Conscience, s. f., *conscientia, ae*, f.
Conseil, s. m., *consilium, ii*, n.
Conserver, v. act., *servo, as, avi, atum, are*, act.
Consolation, s. f., *solatium, ii*, n.
Constamment, adv., *constanter*, adv.
Constance, s. f., *constantia, ae*, f.
Consulter, v. act., *consulo, is, ui, ultum, ere*, act.

Contenir, v. act., *contineo, es, ui, entum, ere*, act.
Continuel, lle, adj., *continuus, a, um.*
Contraire, adj., *contrarius, a, um.*
Contraire (au contraire) *contrà.*
Contredit, s. m. (sans contredit) *sinè controversiâ.*
Convenable, adj., être convenable, *decet, decuit, ere*, imp.
Convenir, v. n., *idem.*
Conversation, s. f., *colloquium, ii*, n.
Couleuvre, s. f., *colubra, ae*, f.
Coup, s. m., *ictus, ûs*, m.
Coupable, adj. *noxius, a, um.*
Cour, s. f. *aula, ae*, f.
Courage, s. m., *animus, i*, m.
Craindre, v. act., *timeo, es, ui, ere*, act.
Créateur, s. m., *creator, oris*, m.
Création, s. f., *creatio, onis*, f.
Crédit, s. m., *auctoritas, atis*, f.
Créer, v. act., *creo, as, avi, atum, are*, act.
Crésus, nom propre, *Cræsus, i*, m.
Crever, v. act., *confodio, is, fodi, fossum*, act.
Crime, s. m., *scelus, eris*, m.
Croire, v. act., *credo, is, credidi, itum, ere*, act.
Cruauté, s. f., *crudelitas, atis*, f.

Cruel, le, adj., *crudelis, e, is.*
Cultiver, v. act., *colo, is, ui, cultum, ere*, act.
Cyrus, nom propre, *Cyrus, i*, m.

D.

Danger, s. m., *periculum, i*, n.
Dangereux, euse, adj., *periculosus, a, um.*
David, n. prop., *David, idis*, m.
Débauche, s. f., *comessatio, onis*, f.
Déclarer, v. act., *declaro, as, avi, atum, are*, act.
Défaire, v. act., *profligo, as, avi, atum, are*, act.
Défaut, s. m., *vitium, ii*, n.
Défendre, v. act., *defendo, is, di, sum, ere*, act.
Délices, s. f. pl., *deliciæ, arum*, f. pl.
Délicieusement, adv., *jucundissimè.*
Demander, v. act., *peto, is, ivi, itum, ere*, act.
Démocrite, n. prop., *Democritus, i*, m.
Déposer, v. act., *depono, is, sui, situm, ere*, act.
Dernier, e, adj., *ultimus, a, um.*
Désintéressement, adv., *abstinentia, æ*, f.

Désir, s. m., *cupiditas, atis, f.*
Désirable, adj., *desiderabilis, e, is.*
Désirer, v. act., *cupio, is, ivi, itum, ere*, act.
Désolation, s. f., *luctus, ûs, m.*
Dessein, s. m., *consilium, ii, n.*
Destinée, s. f., *sors, sortis, f.*
Détester, v. act., *detestor, aris, atus sum, ari*, dép. acc.
Détruire, v. act., *everto, is, ti, sum, ere*, act.
Devoir, v. act., *debeo, es, ui, itum, ere*, act.
Dévouement, s. m., *devotio, onis, f.*
Différent, e, adj., *varius, a, um; dissimilis, e, is.*
Difficile, adj., *difficilis, e, is.*
Difficulté, s. f., *difficultas, atis, f.*
Dignité, s. f., *dignitas, atis, f.*
Discipline, s. f., *disciplina, æ, f.*
Discipliné, ée, part., *institutus, a, um.*
Discorde, s. f., *discordia, æ, f.*
Disgrace, s. f., *calamitas, atis, f.*
Disposition, s. f., *dos, otis, f.*
Dissension, s. f., *dissensio, onis, f.*
Distingué, ée, part., *eximius, a, um.*
Distraire, v. act., *averto, is, ti, sum, ere*, act.
Divin, e, adj., *divinus, a, um.*

Diviser, v. act., *divido*, *is*, *isi*, *isum*, *ere*, act.
Docile, adj., *docilis*, *e*, *is*.
Domestique, adj., *domesticus*, *a*, *um*.
Dominer, v. act., *impero*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Donner, v. act., *do*, *as*, *dedi*, *datum*, *are*, act.
Douceur, s. f., *mansuetudo*, *inis*, f.
Doute, s. m. (sans doute) *sine dubio*.
Doux, douce, adj., *dulcis*, *e*, *is*.
Drapeau, s. m., *signum*, *i*, n.
Droit, s. m., *jus*, *uris*, n.
Dur, e, adj., *durus*, *a*, *um*.

E.

Eau, s. f., *aqua*, *æ*, f.
Echapper, v. n., *fugio*, *is*, *fugi*, *fugitum*, *ere*, act.
Eclat, s m., *splendor*, *oris*, m.
Ecrire, v. act., *scribo*, *is*, *ipsi*, *iptum*, *ere*, act.
Edit, s. m., *edictum*, *i*, n.
Effet, s. m., *effectus*, *ûs*, m.
Effort, s. m., *conatus*, *ûs*, m.
Egalement, adv., *pariter*.
Egypte, nom de pays, *Ægyptus*, *i*, f.
Elève, s. m., *alumnus*, *i*, m.

Elevé, ée, part., *educatus, a, um.*
Eloge, s. m., *laus, audis*, f.
Eloigné, ée, part., *distans, antis.*
Eloquence, s. f., *eloquentia, æ*, f.
Embarrassé, ée, part., *impeditus, a, um.*
Empereur, s. m., *imperator, oris*, m.
Empire, s. m., *imperium, ii*, n.
Emporté, ée, adj., *vehemens, entis.*
Enclin, ine, adj., *proclivis, e, is.*
Encourager, v. act., *excito, as, avi, atum, are*, act.
Enfance, s. f., *pueritia, æ*, f.
Ennemi, s. m., *inimicus, i*, m. de guerre, *hostis, is*, m.
Enrichir, v. act, *dito, as, avi, atum, are*, act.
Entretenir, v. act., *foveo, es, vi, fotum, vere*, act.
Envie, s. f., *invidia, æ*, f.
Envier, (porter envie) v. act., *invideo, es, vidi, visum, ere*, act.
Envier, (désirer) v. act., *expeto, is, ivi, itum, ere*, act.
Envoyer, v. act., *mitto, is, misi, missum, mittere*, act.
Epaminondas, n. pr., *Epaminondas, æ*, m.
Epargner, v. act., *parco, is, peperci, partitum, parcere*, n.

Epée, s. f., *gladius, ii*, m.
Ephèse, n. de ville, *Ephesus, i*, f.
Epouvanter, v. act., *terreo, es, ui, territum, terrere*, act.
Eprouver, v. act., *experior, iris, ertus sum, iri*, dép. act.
Equité, s. f., *æquitas, atis*, f.
Errant, e, adj., *errabundus, a, um*.
Erreur, s. f., *error, oris*, m.
Esclave, s. m., *servus, i*, m.
Espagne, nom de pays, *Hispania, æ*, f.
Espèce, s. f., *genus, eris*, n.
Espérer, v. act., *spero, as, avi, atum, are*, act.
Estimable, adj., *laudandus, a, um*.
Estime, s. f., *existimatio, onis*, f.
Estimer, v. act., *æstimo, as, avi, atum, are*, act.
Etablir, v. act., *instituo, is, ui, utum, ere*, act.
Etat, s. m., *imperium, ii*, n.
Etendre, v. act., *augeo, es, auxi, auctum, augere*, act.
Etendu, e, adj., *amplus, a, um*.
Eternel, le, adj., *æternus, a, um*.
Etranger, e, adj., *longinquus, a, um*.
Europe, s. f., p. du monde, *Europa, æ*, f.
Eviter, v. act., *vito, as, avi, atum, are*, act.

Exaucer, v. act., *audio, is, ivi, itum, ire*, act.
Excellent, e, adj., *præstans, antis.*
Exciter, v. act., *excito, as, avi, atum, are*, act.
Exécuter, v. act., *exsequor, eris, exsecutus sum, exsequi*, dép. acc.
Exercer, v. act., *exerceo, es, ui, citum, ere*, act.
Existence, s. f., *existentia, æ*, f.
Expédition, s. f., *expeditio, onis*, f.
Expérience, s. f., *experientia, æ*, f.
Expérimenté, ée, part., *expertus, a, um.*
Exploit, s. m., *facinus, oris*, n.
Extrême, adj., *extremus, a, um.*

F.

Facilité, s. f., *discendi vis, vis*, f.
Faible, adj., *infirmus, a, um.*
Faire, v. act., *facio, is, feci, factum, facere*, act.
Famille, s. f., *familia, æ*, f.
Fatigue, s. f., *labor, oris*, m.
Faute, s. f., *culpa, æ*, f.
Faveur, s. f., *favor, oris*, m.
Favorable, adj., *commodus, a, um.*
Favoriser, v. act., *faveo, es, vi, fautum, n.*
Félicité, s. f., *felicitas, atis*, f.

Femme, s. f., *mulier, eris*, f.
Ferme, adj., *firmus, a, um.*
Fermeté, s. f., *firmitas, atis*, f.
Fertile, adj., *fertilis, e*, is.
Feu, s. f., *ignis, is*, m.
Fidélité, s. f., *fides, ei*, f.
Figure, s. f., *vultus, us*, m.
Fin, s. f., *finis, is*, m.
Fin, e, adj., *callidus, a, um.*
Flatteur, s. m., *adulator, oris*, m.
Fléau, s. m., *malum, i*, n.
Fleur, s. f., *flos, oris*, m.
Fleuve, s. m., *fluvius, ii*, m.
Florissant, e, adj., *florens, entis.*
Foi, s. f., *fides, ei*, f.
Folie, s. f., *insania, æ*, f.
Fonder, v. act., *condo, is, condidi, itum, ere*, act.
Fontaine, s. f., *fons, ontis*, m.
Force, s. f., *vis, vis*, f.
Former, v. act. (un projet) *consilium, meditor, aris, atus sum, ari*, dép. acc.
Former, v. act. (faire) *efficio, is, feci, ectum, ere*, act.
Fortune, s. f., *fortuna, æ*, f.
Fournir, v. act., *præbeo, es, ui, itum, ere*, act.
Fourmi, s. f., *formica, æ*, f.
Français, e, adj., *gallicus, a, um.*

France, s. f., *Gallia, æ*, f.
Franchir, v. act., *supero, as, avi, atum, are*, act.
Francs, (les) s. m. pl., *franci, orum*, m. pl.
Fraude, s. f., *fraus, fraudis*, f.
Fréquenter, v. act., *frequento, as, avi, atum, are*, act.
Frivole, adj., *levis, e, is.*
Froid, s. m., *frigus, oris*, n.
Fuir, v. act., *fugio, is, fugi, fugitum, fugere*, act.
Funeste, adj., *funestus, a, um.*
Fureur, s. f., *furor, oris*, m.
Furieux, se, adj., *furens, entis.*

G.

Gai, ie, adj., *hilaris, e, is.*
Gaieté, s. f., *hilaritas, atis*, f.
Garder, v. act., *custodio, is, ivi, itum, ire*, act.
Gémir, v. n., *gemo, is, ui, itum, ere*, n.
Général, s. m., *dux, ucis*, m.
Généreux, se, adj., *generosus, a, um.*
Générosité, s. f., *generositas, atis*, f.
Genèse, s. f., *genesis, is*, f.
Génie, s. m., *ingenium, ii*, n.
Genre, s. m., *genus, eris*, m.
Gens de bien, m. pl., *viri probi, virorum proborum.*

Gloire, s. f., *gloria, æ*, f.; *laus, laudis*, f.

Glorieux, se, adj., *gloriosus, a, um.*

Glorifier, v. act., *laudo, as, avi, atum, are*, act.

Goths, (les) m. pl., *gothi, orum*, m. pl.

Goûter, (jouir) v. act., *fruor, eris, itus sum, frui*, dép. abl.

Goûter, v. act., *gusto, as, avi, atum, are*, act.

Gouverner, v. act., *rego, is, rexi, rectum, regere*, act.

Gouverneur, s. m., *gubernator, oris*, m.

Grammaire, s. f., *grammatice, es*, f.

Grandeur, s. f., *magnitudo, inis*, f.

Grand-père, s. m., *avus, i*, m.

Grands, (les) m. pl., *potentes, um*, m. pl.

Grave, adj., *gravis, e, is.*

Grec, s. m., *græcus, i*, m.

Grèce, s. f., *Græcia, æ*, f.

Grossier, e, adj., *agrestis, e, is.*

Guerrier, s. m., *bellator, oris*, m.

Guerrier, e, adj., *bellicus, a, um.*

H.

Habile, adj., *prudens, entis*; *peritus, a, um.*

Habileté, s. f., *peritia, æ*, f.

Habitant, s. m., *incola, æ*, m.
Habiter, v. act., *habito, as, avi, atum, are*, act.
Haîne, s. f., *odium, ii*, n.
Hameau, s. m., *pagus, i*, m.; *viculus, i*, m.
Harmonie, s. f., *concentus, ûs*, m.
Haut, e, adj., *altus, a, um*.
Hautement, adv., *palàm*.
Henri, n. prop., *Henricus, i*, m.
Héraclite, n. prop., *Heraclitus, i*, m.
Héroïque, adj., *Heroicus, a, um*.
Histoire, s. f., *Historia, ae*, f.
Historien, s. m., *historicus, i*, m.
Honnête, adj., *honestus, a, um*.
Honneur, s. f., *honor, oris*, m.
Honorable, adj., *honorificus, a, um*.
Honorer, v. act., *colo, is, ui, ultum, ere*, act.
Honteux, se, adj., *turpis, e, is*.
Horriblement, *horrendum in modum*.
Hospitalité, s. f., *hospitium, ii*, n.
Humain, e, adj., *humanus, a, um*.
Humble, adj., *humilis, e, is*.
Humilité, s. f., *humilitas, atis*.

I.

Ida, mont, mas., *Ida, ae*, f.
Ignorer, v. act., *ignoro, as, avi, atum, are*, act.

Illustre, adj., *illustris*, *e*, *is*.
Image, s. f., *imago*, *inis*, f.
Imaginer, (s') v. réf., *puto*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Imbécille, adj., *insanus*, *a*, *um*.
Immense, adj., *immensus*, *a*, *um*.
Immortalité, s. f., *immortalitas*, *atis*, f.
Impatience, s. f., *impatientia*, *ae*, f.
Impérial, e, adj., *imperatorius*, *a*, *um*.
Impétuosité, s. f., *impetus*, *ûs*, m.
Impie, adj., *impius*, *a*, *um*.
Implorer, v. act., *efflagito*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Inapplication, s. f., *indiligentia*, *ae*, f.
Incertain, e, adj., *incertus*, *a*, *um*.
Incertitude, s. f., *dubitatio*, *onis*, f.
Inconstant, e, adj. *levis*, *e*, *is*.
Indulgent, e, adj., *indulgens*, *entis*.
Industrieux, se, adj., *ingeniosus*, *a*, *um*.
Inévitable, adj., *inevitabilis*, *e*, *is*.
inexpérience, s. f., *inscitia*, *ae*, f.
Infame, adj., *infamis*, *e*, *is*.
Infamie, s. f., *infamia*, *ae*, f.
Infini, e, adj., *infinitus*, *a*, *um*.
Infirmité, s. f., *infirmitas*, *atis*, f.
Infortuné, ée, adj., *infortunatus*, *a*, *um*.
Ingénieux, se, adj., *ingeniosus*, *a*, *um*.
Ingrat, e, adj., *ingratus*, *a*, *um*.
Injure, s. f., *injuria*, *ae*, f.

Injustice, s. f., *injustitia, ae, f.*
Innocence, s. f., *innocentia, ae, f.*
Inquiet, e, adj. *anxius, a, um.*
Inquiétude, s. f., *anxietas, atis, f.*
Inspirer, v. act., *suggero, is, essi, estum, rere*, act.
Instruction, s. f., *institutio, onis, f. doctrina, ae, f.*
Instruire, (s') v. réf., *disco, is, didici, discitum, discere*, act.
Insupportable, adj., *intolerabilis, e, is.*
Intempérie, s. f., *intemperies, ei, f.*
Intrépide, adj., *impavidus, a, um.*
Invoquer, v. act., *invoco, as, avi, atum, are*, act.
Iphicrate, n. prop., *Iphicrates, is, m.*
Italie, s. f. *Italia, ae, f.*

J.

Jérusalem, n. de ville, *Hierosolyma, ae, f.*
Jeu, s. m., *ludus, i, m.*
Jeune homme, m. sing., *juvenis, is, m.*
Jeunesse, s. f., *juventus, utis, f.*
Jouer, v. n., *ludo, is, si, lusum, ludere*, act. et n.
Juge, s m., *judex, icis, m.*
Jugement, s. m., *judicium, ii, n.*

Juger, v. act., *judico, as, avi, atum, are*, act.

Juré, ée, adj., *infensissimus, a, um.*

Juste, adj. *justus, a, um.*

Justice, s. f., *justitia, ae*, f.

L.

Laborieux, se, adj., *laboriosus, a, um.*

Laboureur, s. m., *arator, oris*, m.

Lacédémone, n. de ville, *Lacedaemo, onis*, f.

Lacédémonien, enne, adj., *lacedæmonius, a, um.*

Lâche, adj., *ignavus, a, um.*

Lâcheté, s. f., *ignavia, ae*, f.

Langue, s. f. *lingua, ae*, f.

Latin, ine, adj., *latinus, a, um.*

Lavinium, n. de ville, *Lavinium, ii*, n.

Leçon, s. f., *praeceptum, i*, n.; *ediscenda, orum*, n. pl.

Lecture, s. f., *lectio, onis*, f.

Législateur, s. m., *legislator, oris*, m.

Lesbien, enne, adj., *lesbius, a, um.*

Lesbos, île, f., *Lesbos, i*, f.

Lettre, s. f., *epistola, ae*, f.

Lettres (les) f. pl. *litterae, arum*, f. pl.

Libéral, ale, ad., *liberalis, e, is.*

Libérateur, s. m., *liberator, oris*, m.

Ligue, s. f., *fœdus*, *eris*, n.
Limite, s. f, *fines*, *ium*, m. pl.
Lion, s. m., *leo*, *onis*, m.
Livrer, v. act., *committo*, *is*, *isi*, *issum*, *ittere*, act.
Loi, s. f., *lex*, *legis*, f.
Long, gue, adj., *longus*, *a*, *um*.
Louable, adj., *laudandus*, *a*, *um*.
Louer, v. act., *laudo*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Long-tems, adv. *diù*.
Louis, n. prop., *Ludovicus*, *i*, m.
Luxe, s. m., *luxus*, *ûs*, m.
Lydie, n. de pays, *Lydia*, *ae*, f.
Lyon, n. de ville, *Lugdunum*, *i*, n.

M.

Macédoine, n. de pays, *Macedonia*, *ae*, f.
Magistrat, s. m., *Magistratus*, *ûs*, m.
Magnanime, adj., *magnanimus*, *a*, *um*.
Magnificence, s. f., *magnificentia*, *æ*, f.
Magnifique, adj., *magnificus*, *a*, *um*.
Maison, (de compagne) *villa*, *ae*, f.
Mal, s. m, *malum*, *i*, n.
Mal, faire du mal, *noceo*, *es*, *cui*, *citum*, *ere*, n.
Malheur, s. m., *calamitas*, *atis*, f.

Malheureux, se, adj., *miser, era, erum.*
Marc-Aurèle, nom propre, *Marcus-Aurelius, Marci-Aurelii*, m.
Marcher, v. n., *procedo, is, cessi, cessum, cedere*, n.
Marius, nom propre, *Marius, ii*, m.
Mars, s. m., *mars, martis*, m.
Maxime, s. f., *sententia, æ*, f.
Maxime, nom prop., *Maximus, i*, m.
Méchant, e, adj., *malus, a, um.*
Médecine, s. f., *medicina, æ*, f.
Médiocrité, s. f., *mediocritas, atis*, f.
Méditation, s. f., *meditatio, onis*, f.
Mémoire, s. f., *memoria, æ*, f.
Ménédème, n. p., *Menedemus, i*, m.
Mener, v. act., *duco, is, duxi, ductum, ducere*, act.
Mensonge, s. m., *mendacium, ii*, n.
Mépris, s. m., *contemptus, ûs*, m.
Mépriser, v. act., *contemno, is, empsi, emptum, ere*, act.
Mérite, s. m., *virtus, utis*, f. *laus, laudis*, f.
Mériter, v. act., *mereor, eris, itus sum, mereri*, dép. acc.
Merveille, s. f., *miraculum, i*, n.
Merveilleux, se, adj., *mirus, a, um.*
Métier, s. m., *ars, artis*, f.
Mettre, v. act., *pono, is, posui, positum, ponere*, act.

Militaire, adj., *militaris*, *e*, *is*.
Ministre, s. m., *minister*, *ri*, m.
Misère, s. f., *inopia*, *æ*, f.
Miséricordieux, se, adj., *misericor*, *ordis*.
Modéré, ée, adj., *modestus*, *a*, *um*.
Modérer, v. act., *moderor*, *aris*, *atus sum*, *ari*, dép. acc.
Modernes, (les) s. m. pl., *recentiores*, *um*, m. pl.
Modestie, s. f., *modestia*, *æ*, f. *pudor*, *oris*, m.
Mœurs, s. f. pl., *mores*, *morum*, m. pl.
Mois, s. m., *mensis*, *is*, m.
Moisson, s. f., *messis*, *is*, f.
Mollesse, s. f., *mollities*, *iei*, f.
Moment, s. m., *momentum*, *i*, n.
Monarque, s. m., *rex*, *regis*, m.
Monde, s. m., *mundus*, *i*, m.; *orbis*, *is*, m.
Monstre, s. m., *monstrum*, *i*, n.
Monter, v. n., *ascendo*, *is*, *di*, *scensum*, *ere*, act.
Montrer, v. act., *ostendo*, *is*, *di*, *sum*, *ere*, act.
Monument, s. m., *monumentum*, *i*, n.
Mort, s. f., *mors*, *mortis*, f.
Mortel, le, adj., *mortalis*, *e*, *is*.
Mourir, v. n., *morior*, *iris*, *mortuus sum*, *mori*, dép.

Mouvement, s. m., *motus, ûs*, m.
Moyen, s. m., *ratio, onis*, f.
Mur, s. m., *murus, i*, m.
Murmure, s. m., *murmuratio, onis*, f.

N.

Naissance, s. f., *origo, inis*, f.
Nation, s. f, *gens, entis*, f.
Nature, s. f., *natura, æ*, f.
Naturel, elle, adj., *naturalis, e, is.*
Né, ée, adj. et part., *natus, a, um.*
Nécessaire, adj., *necessarius, a, um.*
Nécessité, s. f., *necessitas, atis*, f.
Négliger, v. act., *negligo, is, exi, ectum, ere*, act.
Négociant, s. m., *negociator, oris*, m.
Noble, adj., *nobilis, e, is.*
Nombreux, se, adj., *frequens, entis.*
Nommer, v. act., *eligo, is, egi, ectum, ere*, act.
Nuire, v. n., *noceo, es, ui, itum, ere*, n.
Nuisible, adj., *nocens, entis.*
Numa-Pompilius, nom prop., *Numa-Pompilius, Numa-Pompilii*, m.

O.

Obéir, v. n., *obedio, is, ivi, itum, ire*, n.

Obligeant, e, adj., *officiosus, a, um.*
Obliger, v. act., *de aliquo benè mereor, eris, itus sum, eri*, dép.
Observer, v. act., *observo, as, avi, atum, are*, act.
Obscur, ure, adj. *obscurus, a, um.*
Obtenir, v. act., *obtineo, es, ui, entum, ere*, act.
Occasion, s. f., *occasio, onis*, f.
Occuper, v. act., *occupo, as, avi, atum, are*, act.
Odieux, se, adj., *odiosus, a, um.*
Œil, s. m., pl. yeux, *oculus, i*, m.
Officier, s. m., *ordinum ductor, oris*, m.
Oisif, ive, adj., *otiosus, a, um.*
Oisiveté, s. f., *otium, ii*, n.
Opulence, s. f., *opulentia, æ*, f.
Opulent, ente, adj., *opulentus, a, um.*
Opposé, ée, adj, *contrarius, a, um.*
Oracle, s. m., *oraculum, i*, n.
Orateur, s. m., *orator, oris*, m.
Ordinairement, ad., *solitò*, après un c.
Ordre, s. m., *ordo, inis*, m.; *mandatum, i*, n.
Orgueil, s. m., *superbia, æ*, f.
Orgueilleux, euse, ad., *superbus, a, um.*
Orner, v. act., *orno, as, avi, atum, are*, act.
Oser, v. n., *audeo, es, ausus sum, ere*, n. acc.

Ouvrir, v. ac., *aperio, is, aperui, ertum, ire*, act.

P.

Païen, nne, adj., *paganus, a, um.*
Paisible, adj., *pacificus, a, um.*
Paix, s. f., *pax, pacis*, f.
Pallas, n. propre, *Pallas, adis*, f.
Paraître, v. n., *videor, eris, visus sum, videri*, pass. et dép.
Parcourir, v. act., *perlustro, as, avi, atum, are*, act.
Pardon, s. m., *venia, æ*, f.
Pardonner, v. act. et n., *ignosco, is, ovi, ignotum, ere*, act. et n.
Parent, e, adj., *propinquus, a, um.*
Paresse, s. f., *inertia, æ*, f.
Parfait, e, adj. *perfectus, a, um.*
Paris, n. de ville, m., *Lutetia, æ*, f.
Partage, s. m., *partitio, onis*, f.
Partager, v. act., *divido, is, visi, visum, ere*, act.
Partisan, s. m., *fautor, oris*, m.
Partout, adverbe, *ubiquè.*
Passer, v. act., *transeo, is, ivi, itum, ire*, act.
Passion, s. f., *cupiditas, atis*, f. *stadium, ii*, n.

Passionné, ée, adj., *studiosus, a, um.*
Patiemment, adv., *patienter.*
Patience, s. f., *patientia, æ,* f.
Patient, e, adj., *patiens, entis.*
Patrie, s. f., *patria, ae,* f.
Patrimoine, s. m., *patrimonium, ii,* n.
Patron, s. m., *patronus, i,* m.
Pauvre, adj. *pauper, eris.*
Pays, s. m., *regio, onis,* f.
Peindre, v. act., *depingo, is, pinxi, pinctum, ere,* act.
Peine, s. f., *sollicitudo, inis,* f., *pœna, æ,* f.
Pénates, s. m. pl., *penates, um,* m. pl.
Pénible, adj., *operosus, a, um.*
Penser, v. n., *puto, as, avi, atum, are,* act.
Péril, s. m., *periculum, i,* n.
Permission, s. f., *permissio, onis,* f., *licentia, ae,* f.
Perses, (les) s. m. pl., *persa, arum,* m. pl.
Persécuter, v. act., *insector, aris, atus sum, ari,* dép. acc.
Peste, s. f., *pestis, is,* f.
Philippe, n. prop., *Philippus, i,* m.
Philosophe, s. m., *philosophus, i,* m.
Philosophie, s. f., *philosophia, ae,* f.
Piété, s. f., *pietas, atis,* f.
Piller, v. act., *prædor, aris, atus sum, ari,* dép. acc.

Pitié, (avoir pitié) *misereor, eris, ertus sum, misereri*, dép. gén.

Place, s. f., *oppidum, i*, n.

Placer, v. act., *loco, as, avi, atum, are*, act.

Plaider, v. act., *dico, is, dixi, dictum, dicere*, act.

Plaindre, v. act., *doleo, es, ui, itum, ere*, act.

Plaine, s. f., *planities, iei*, f.

Plaire, v. n., *placeo, es, ui, placitum, placere*, n.

Plaisir, s. m., *voluptas, atis*, f.

Plante, s. f., *planta, æ*, f.

Planter, v. act., *planto, as, avi, atum, are*, act.

Pleurer, v. act., *lugeo, es, luxi, luctum, lugere*, act.

Plupart, (la) *plerique, plæreque, pleraque*, pl.

Plusieurs, adj. pl., *multi, æ, a*, pl.

Poëte, s. m., *poëta, æ*, m.

Poison, s. m., *venenum, i*, n.

Police, s. f., *disciplina, æ*, f.

Policé, ée, adj. et part., *constitutus, a, um*.

Populaire, adj., *popularis, e, is*.

Posséder, v. act., *possideo, es, possedi, possessum, possidere*, act.

Poursuivre, v. act., *persequor, eris, cutus sum, sequi*, dép. acc.
Pratiquer, v. act., *colo, is, colui, cultum, colere*, act.
Pré, s. m., *pratum, i*, n.
Précepte, s. m., *praeceptum, i*, n.
Précieux, se, adj., *pretiosus, a, um.*
Préférable, adj., *anteponendus, a, um.*
Préférer, v. act., *antepono, is, osui, ositum, ere*, act.
Prendre, v. act., *capio, is, cepi, captum, ere*, act.
Prêt à, e, adj., *paratus, a, um.*
Preuve, s. f., *specimen, inis*, n.
Prévoir, v. act., *praevideo, es, vidi, visum, videre*, act.
Prévoyance, s. f., *providentia, ae*, f.
Prier, v. act., *rogo, as, avi, atum, are*, act.
Prières, f. pl. *preces, precum*, f. pl.
Prince, s. m., *princeps, ipis*, m.
Prisonnier, s. m., *captivus, i*, m.
Prix, s. m., (récompense) *praemium, ii*, n.; valeur, *pretium, ii*, n.
Probité, s. f., *probitas, atis*, f.
Prochain, s m., *proximus, i*, m.
Procurer, v. act., *affero*, voy. *fero*.
Profession, s. f., *ars, artis*, f.
Profiter, v. n., *utor, eris, usus sum*, dép. abl.

Profond, e, adj., *altus, a, um.*
Projet, s. m., *consilium, ii, n.*
Promenade, s. f., *ambulatio, onis, f.*
Promettre, v. act., *Polliceor, eris, citus sum, eri*, dép. acc.
Promptement, adv., *celeriter.*
Propos, (à propos) *commodè.*
Propre à, *aptus, a, um.*
Prononcer, v. act., *dico, is, dixi, dictum; dicere*, act.
Prospérité, s. f., *prosperitas, atis*, f.
Protection, s. f., *tutela, æ*, f.
Protéger, v. act., *protego, is, exi, ectum, ere*, act.
Providence, s. f., *providentia, æ*, f.
Province, s. f., *provincia, æ*, f.
Prudence, s. f., *prudentia, æ*, f.
Public, que, adj., *publicus, a, um.*
Puissance, s. f., *potentia, æ*, f.
Puissant, e, adj., *potens, entis.*
Punir, v. act., *punio, is, ivi, itum, ire*, act.
Pur, e, adj., *purus, a, um.*
Pureté, s. f., (de style) *emendata elocutio, onis*, f.

Q.

Qualité, s. f., *dos, otis*, f.

R.

Raison, s. f., *ratio, onis*, f.
Rappeler, v. act., *revoco, as, avi, atum, are*, act.
Rare, adj., *rarus, a, um*.
Ravager, v. act., *vasto, as, avi, atum, are*, act.
Réchauffer, v. act., *refoveo, es, vi, otum, ere*, act.
Rechercher, v. act., *exquiro, is, exquisivi, exquisitum, ere*, act.
Récompense, s. f., *praemium, ii*, n.
Récompenser, v. act., *remuneror, aris, atus sum, ari*, dép. acc.
Reconnaître, v. act., *agnosco, is, ovi, agnitum, agnoscere*, act.
Recouvrer, v. act., *recupero, as, avi, atum, are*, act.
Récréation, s. f., *animi relaxatio, onis*, f.
Recueillir, v. act., *colligo, is, egi, ectum, ere*, act.
Redoutable, adj., *formidandus, a, um*.
Redouter, v. act., *reformido, as, avi, atum, are*, act.
Réflexion, s. f., *consideratio, onis*, f.
egarder comme, v. act., *habeo, es, ui, itum, ere*, act.

Réglement, s. m., *institutum*, *i*, n.
Régner, v. n., *regno*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, n.
Regret, s. m., *desiderium*, *ii*, n.
Regretter, v. act., *desidero*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Reine, s. f., *regina*, *æ*, f.
Relever, v. act., *extollo*, *is*, *extuli*, *elatum*, *extollere*, act.
Religieux, se, adj., *religiosus*, *a*, *um*.
Religion, s. f., *religio*, *onis*, f.
Remarquable, adj., *conspicuus*, *a*, *um*.
Remplir, v. act., *impleo*, *es*, *evi*, *etum*, *ere*, act.
Remporter, v. act., *aufero*, *ers*, v. *fero*.
Rencontrer, v. act., *occurro*, *is*, *occurri*, *occursum*, *occurrere*, n., dat.
Rendre, v. act., *præsto*, *as*, *præstiti*, *præstitum*, *præstare*, act.
Renfermer, v. act., *includo*, *is*, *inclusi*, *usum*, *ere*, act.
Renverser, v. act., *everto*, *is*, *everti*, *eversum*, *evertere*, act.
Répondre, v. n., *respondeo*, *es*, *respondi*, *onsum*, *ere*, n.
Réponse, s. f., *responsum*, *i*, n.
Repos, s. m., *otium*, *ii*, n.
Repréhensible, adj., *vituperandus*, *a*, *um*.

Réprimer, v. act., *reprimo, is, essi, essum; ere*, act.
Réputation, s. f., *fama, æ*, f.
Résister, v. n., *obsto, as, obstiti, itum, are*, n.
Respect, s. m., *veneratio, onis*, f.
Respecter, v. act., (épargner) *parco, is, peperci, parcitum, ere*, n.
Ressentiment, s. m., *odium, ii*, n.; *ira, æ*, f.
Ressentir, v. act., *experior, iris, ertus sum, iri*, dép. acc.
Restes, s. m. pl., *reliquiæ, arum*, f. pl.
Reste, (au reste) *caeterùm*.
Rétablir, v. act., *restituo, is, ui, utum, ere*, act.
Retenir, v. act., *retineo, es, ui, retentum, ere*, act.
Retirer, (se retirer) v. réf., *confugio, is, gi, gitum, ere*, n.
Retour, s. m., *reditus, ûs*, m.
Réussir, v. n., *benè procedo, is, processi, cessum, procedere*, n.
Revenir, v. n., *redeo, is, ivi, itum, ire*, n.
Révérer, v. act., *revereor, eris, itus sum, eri*, dép. acc.
Révolution, s. f., *mutatio, onis*, f.
Rhodes, île, *Rhodus, i*, f.

Rhodien, enne, adj., *rhodius, a, um.*
Riche, adj., *dives, itis.*
Richesses, s. f. pl., *divitiæ, arum*, f. pl.
Rien, s. m., *nihil*, n. indécl.
Rival, s. m., *æmulus, i*, m.
Robuste, adj., *robustus, a, um.*
Roi, s. m., *rex, regis*, m.
Romain, aine, adj., *romanus, a, um.*
Rome, nom de ville, *Roma, ae*, f.
Romulus, nom propre, *Romulus, i*, m.
Rouen, n. de ville, *Rothomagus, i*, f.
Royal, ale, adj., *regius, a, um.*
Rue, s. f., *via, ae*, f.
Ruines, s. f. pl., *ruinæ, arum*, f. pl.

S.

Sacré, e, adj., *sacer, cra, um.*
Sagesse, s. f., *sapientia, æ*, f.
Saisir, v. act., *capto, as, avi, atum, are*, act.
Saison, s. f., *tempestas, atis*, f.
Salut, s. f., *salus, utis*, f.
Sang, s. m., *sanguis, inis*, m.
Sang-froid, s. m., *animus præsens, animi præsentis*, m.
Satisfaction, s. f., *voluptas, atis*, f.
Satisfaire, v. act., *satisfacio, is, feci, factum, facere*, n.

Sauvage, adj., *agrestis, e, is.*
Sauver, v. act., *servo, as, avi, atum, are*, act.
Sauveur, s. m., *servator, oris*, m.
Scélérat, ate, adj., *scelestus, a, um.*
Séance, s. f., *concessus, ûs*, m.
Secourir, v. act., *opitulor, aris, atus sum, ari*, dép. datif.
Secours, s. m., *auxilium, ii*, n.
Séditieux, euse, adj., *seditiosus, a, um.*
Sein, s. m., *sinus, ûs*, m.
Sénat, s. m., *senatus, ûs*, m.
Sénateur, s. m., *senator, oris*, m.
Sentiment, s. m., *sensus, ûs*, m.
Sentir, v. act., *sentio, is, si, sum, ire*, act.
Servir, v. act., *servio, is, ii, itum, ire*, n.
Serviteur, s. m., *servus, i*, m.
Seutès, nom propre, *Seutes, is*, m.
Sévérité, s f., *severitas, atis*, f.
Siècle, s. m., *seculum, i*, n.; *ætas, atis*, f.
Simples, (les) s. f. pl., *simplicia, ium*, n. pl.
Sincère, adj., *sincerus, a, um.*
Sobre, adj., *sobrius, a, um.*
Société, s. f., *societas, atis*, f.
Socrate, nom propre, *Socrates, is*, m.
Soin, s. m., *cura, æ*, f.; *labor, oris*, m.
Soleil, s. m., *sol, solis*, m.
Solide, adj., *solidus, a, um; firmus.*

Solon, nom propre, *Solon, onis*, m.
Sort, s. m., *Sors, ortis*, f.
Sorte, s. f., *genus, eris*, n.
Sottise, s. f., *stultitia, ae*, f.
Souffrir, v. n., *crucior, aris, atus sum, ari*, pass.
Soulager, v. act., *levo, as, avi, atum, are*, act.
Soumettre, v. act., *subjicio, is, eci, ectum, ere*, act.
Soumis, e, part., *subjectus, a, um*.
Soupir, s. m., *suspirium, ii*, n.
Soutenir, v. act., *sustineo, es, ui, entum, ere*, act.
Souvenir, s. m., *memoria, ae*, f.
Souverain, s. m., *summus dominus, i*, m.
Spacieux, se, adj., *spatiosus, a, um*.
Spectacle, s. m., *spectaculum, i*, n.
Stature, s. f., *statura, ae*, f.
Studieux, se, adj., *studiosus, a, um*.
Style, s. m., *stylus, i*, m.
Succéder, v. n., *succedo, is, essi, essum, ere*, n.
Succès, s. m., *successus, ûs*, m.
Successeur, s. m., *successor, oris*, m.
Succomber, v. n., *succumbo, is, cubui, cubitum, ere*, n.
Suivre, v. act., *sequor, eris, secutus sum, sequi*, dép. acc.

Sujet, te, adj., *subjectus*, *a*, *um*.
Supérieur, e, adj., *superior*, *oris*.
Supporter, v. act., *perfero*, *ers*, *tuli*, *latum*, *ferre*, act.
Suprême, adj., *supremus*, ou *summus*, *a*, *um*.
Surmonter, v. act., *vinco*, *is*, *vici*, *victum*, *vincere*, act.
Surpasser, v. act, *supero*, *as*, *avi*, *atum*, *are*, act.
Surtout, adv., *præsertim*.
Sylla, nom propre, *Sylla*, *æ*, m.
Syrien, s. m., *Syrius*, *ii*, m.

T.

Talent, s. m., *dos*, *dotis*, f.
Téméraire, adj. *temerarius*, *a*, *um*.
Témérité, s. f., *temeritas*, *atis*, f.
Tendre, adj., *tener*, *era*, *um*.
Tenir, v. act., *teneo*, *es*, *tenui*, *tentum*, *tenere*, act.
Terminer, v. act., *perficio*, *is*, *feci*, *fectum*, *ficere*, act.
Terre, *terra*, *æ*, f.; *ager*, *agri*, m.; *villa*, *æ*, f.
Terrible, *terribilis*, *e*, *is*.
Thébain, aine, adj., *thebanus*, *a*, *um*.
Théodose, n. prop., *Theodosius*, *ii*, m.